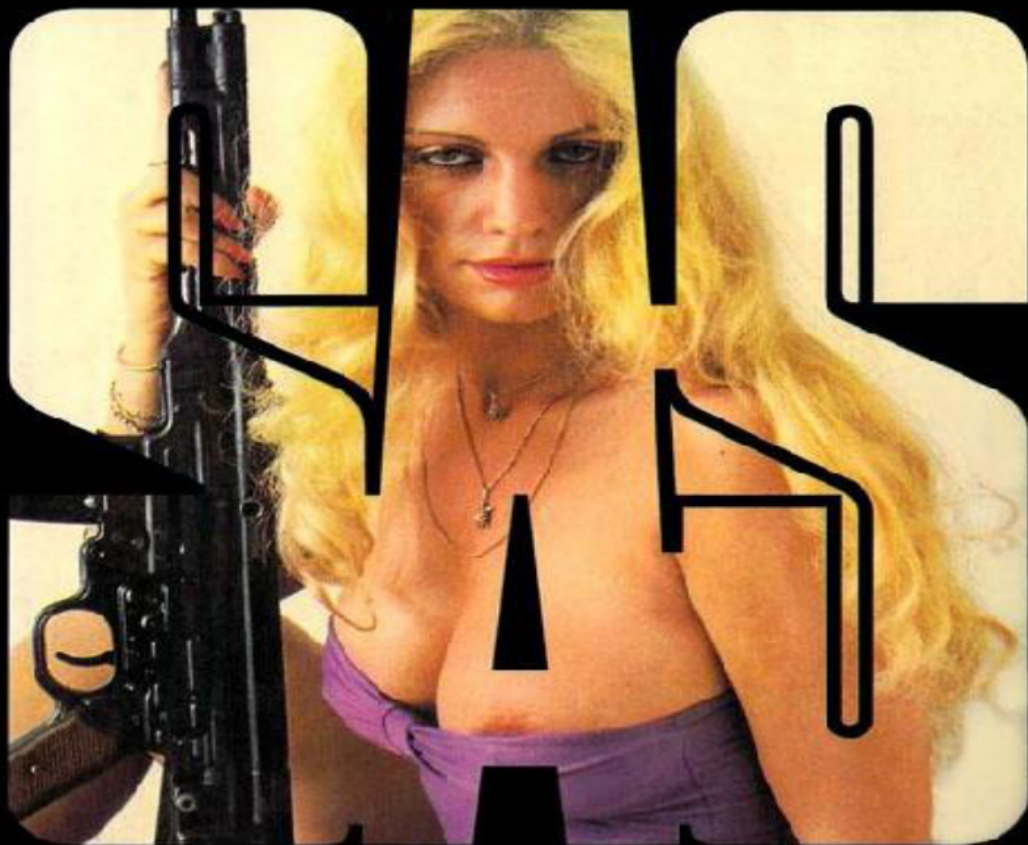


**SAS [059] –
Carnage à Abu
Dhabi**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CARNAGE A ABU DHABI

GERARD DE VILLIERS **PLON**

GÉRARD DE VILLIERS

SAS-059

CARNAGE À ABU DHABI



PLON

CHAPITRE PREMIER

Le chauffeur d'un émir en visite, affalé au creux d'une des banquettes du hall, faillit recracher son Pepsi-Cola devant l'apparition qui venait de surgir des ascenseurs. Deux superbes jeunes femmes qui s'avançaient dans le hall du *Méridien* d'un pas ferme, faisant résonner le marbre sous le choc de leurs hauts talons. Abasourdi, l'Abu-dhabien rejeta en arrière les pans de son kouffieh pour mieux contempler ce double miracle d'Allah.

Une des femmes était très brune, avec un somptueux chignon hérissé de gros peignes d'or et d'ivoire, des yeux, déjà immenses, soulignés par un maquillage à la Reine de Saba, les mains et les poignets étincelant d'or et de diamants. Elle arborait une robe noire de Valentino à l'impudeur soigneusement calculée. Le bustier très ajusté mettait la poitrine en valeur sans ostentation exagérée, puis le tissu, après la taille très marquée, s'évasait en un mouvement gracieux, jusqu'aux escarpins dorés aux talons de douze centimètres.

C'eût été une robe sage sans la fente qui s'ouvrait devant, très haut sur les cuisses, découvrant la peau bronzée. La jeune femme brune faisait de si grandes enjambées qu'on apercevait à chaque pas un curieux tatouage bleu gravé à l'intérieur de sa cuisse gauche : un cobra enroulé sur lui-même dont la tête remontait vers l'ombre du ventre. Elle serrait dans sa main droite une énorme minaudière en or massif qui ressemblait à un gros coquillage.

La blonde qui marchait à côté d'elle avait d'immenses yeux bleus, une moue provocante et enfantine, des cheveux frisés comme un caniche, et une chute de reins qui déformait divinement le taffetas rose de sa robe. Un peu plus petite que son amie, sa démarche sinueuse attirait tout autant l'attention. Elle aussi croulait sous les bijoux.

Les deux femmes traversèrent le hall du *Méridien* sans un regard pour le chauffeur médusé par cette vision provocatrice. Même à Paris ou à New York, on les aurait remarquées. À Abu Dhabi, où les femmes en étaient encore au masque de cuir sur le visage et au voile cachant le corps jusqu'aux chevilles, c'était une vision inouïe.

À la hauteur de la réception, la brune bifurqua vers le guichet du

caissier où se trouvaient les coffres, tandis que la blonde l'attendait près de la porte du hall. Un employé de la réception se précipita.

— *May I help you ?*^[1]

— Je voudrais mettre ceci dans mon coffre, dit-elle.

Elle avait posé la minaudière sur le comptoir.

L'employé eut un sourire désolé.

— Pouvez-vous attendre une dizaine de minutes ? La responsable des coffres, celle qui a la clef, est partie dîner.

Une ombre de contrariété passa sur le visage de la jeune femme. Elle hésita quelques secondes avant de dire :

— Bien. Tant pis. Merci.

Elle rejoignit la blonde, et elles sortirent toutes les deux, laissant derrière elles un sillage de parfum. Le chauffeur avala péniblement sa salive, se demandant comment Allah pouvait laisser de telles créatures offenser la vue des honnêtes croyants sans les transformer immédiatement en poussière. De l'autre côté du hall, un des employés de la réception se retourna vers son copain et dit en urdu, avec un ricanement totalement obscène :

— Le Sheikh Bin Rashid va encore passer une sacrée soirée. Tu as vu ces salopes ?

— J'ai vu, fit l'autre Pakistanais qui avait quitté sa femme onze mois plus tôt...

Tout ce qu'il pouvait s'offrir, une fois tous les deux mois, c'était une femme de chambre philippine cherchant à arrondir son mois.

Les deux filles s'étaient immobilisées sous le porche du *Méridien*, face à l'avenue Zayed-the-Second qui transperçait Abu Dhabi d'est en ouest. Le vent qui soufflait comme tous les soirs plaquait leurs vêtements sur leurs courbes, les rendant encore plus provocantes. Ces deux superbes étrangères parées et maquillées semblaient un véritable défi au puritanisme islamique.

La brune ne broncha même pas lorsqu'une rafale de vent souleva sa robe noire sur ses longues cuisses, révélant la chair bronzée jusqu'à l'ombre du ventre. Comme si elle s'était trouvée dans un autre monde.

Deux phares s'allumèrent dans le parking. Quelques instants plus tard, une Rolls Royce blanche vint s'arrêter devant le perron. Le chauffeur en jaillit et ouvrit la portière aux deux jeunes femmes qui s'y installèrent sans un mot. La brune vérifia seulement son maquillage dans une des glaces encastrées de chaque côté de la banquette arrière, puis s'appuya au cuir odorant avec un sourire machinal. Sa compagne regardait la nuque du chauffeur, un jeune Omanais taciturne qui osait à peine poser les yeux sur ses passagères.

Il démarra brutalement, tourna à droite vers Harbour Road, longeant l'avenue sans nom bordant les HLM de Zayed City, buildings sans grâce alignés comme des dominos gris à perte de vue. Triomphe

de l'engineering libanais : on avait construit Zayed City avec du ciment à l'eau salée, et, deux ans après, il fallait éventrer tous les immeubles afin de changer les canalisations pourries... Comme, de toute façon, les architectes libanais, pressés de faire fortune, avaient négligé d'installer des égouts, cela n'avait qu'une importance relative... Les deux étrangères promenaient un regard blasé sur les buildings inachevés, les ronds-points à l'anglaise coupant la circulation tous les deux cents mètres, souvenir de l'occupation britannique, et les trottoirs absents. Un *no man's land* de sable séparait les chaussées des immeubles donnant à l'ensemble une curieuse allure inachevée. Dans cette ville rectiligne et sans grâce, on se serait cru en Californie au début du siècle, avec les robes blanches des Arabes en plus.

La Rolls Royce ralentit pour franchir les « bumps » qui coupaient la chaussée avant Harbour Road. Abu Dhabi fourmillait de ces boudins de bitume transversaux destinés à forcer les conducteurs à ralentir. Si on les passait trop vite, on se retrouvait au plafond. Les deux jeunes femmes s'accrochèrent pour résister au choc.

— Quel pays ! soupira la brune, Vera Petersen.

La blonde frisée, qui s'appelait Julie Sriver, eut un sourire désabusé et une moue dégoûtée.

— Parce que tu appelles ça un pays ?

Effectivement, il fallait beaucoup de bonne volonté pour qualifier Abu Dhabi de « pays ». Dix ans plus tôt, il n'y avait sur l'île qu'une vieille mosquée, quelques bâtiments en dur et des chameaux. Les rares Abu-dhabiens survivaient péniblement en pêchant des perles. Aujourd'hui, Abu Dhabi venait de dépasser le Koweït dans la course au pays le plus riche du monde, avec 15 000 dollars par habitant, le béton coulait comme une maladie vénérienne mal soignée sur le sable du désert, les hôtels sortaient de terre comme des champignons, et l'émir Zayed venait de décréter que toutes les constructions antérieures à 1969 allaient être démolies, comme dépassées.

Entre-temps, les quatre-vingt mille authentiques Abu-dhabiens se partageaient chaque jour un million et demi de barils de pétrole à trente dollars le baril. Le prix de revient s'établissant autour de vingt-cinq cents. Tout était gratuit, l'hôpital, le téléphone, l'école. Ni impôt, ni douane. Il y avait encore de beaux jours pour les Abu-dhabiens qui construisaient des mosquées à tour de bras pour remercier Allah de cette manne céleste.

Prudents, ils avaient même ramené la production de un million huit cent mille barils à un million deux cent mille, ne sachant plus que faire de leur argent...

La Rolls tourna à gauche dans Harbour Road, filant vers le *Sheraton*, hideux bloc ocre bâti au bord de mer. La « Corniche »

limitait le nord de l'île, presque rectiligne, sur une dizaine de kilomètres, bordée d'une plage déserte et, côté terre, d'un patchwork de buildings ultramodernes, de mosquées et de terrains vagues. Très loin, à l'ouest, on apercevait les lumières du *Hilton*, le premier hôtel construit à Abu Dhabi. Le chauffeur accéléra, doublant à grands coups de Klaxon les autres voitures qui s'écartaient peureusement. Les Abudhabiens conduisaient avec une prudence de vieux Anglais...

À la hauteur de la Mosquée de l'Horloge, minaret bardé de néons verdâtres, ornant le rond-point de Pearl Street, que la grosse voiture contourna à plus de 120 à l'heure, Vera Petersen aperçut dans la lueur des phares un motard en casque blanc. La circulation était sévèrement réglementée en ville. Pas de contraventions, mais, à la moindre infraction, on vous retirait votre permis et il fallait payer trois cents dirhams[2] pour le récupérer. Les voisins saoudiens étaient encore plus expéditifs. Ils coupaient un doigt à chaque infraction grave. Le feu tournant du motard commença à illuminer la glace arrière de la Rolls, puis le hurlement de sa sirène traversa les glaces épaisses. Vera Petersen se pencha en avant et poussa une cassette dans la stéréo. Aussitôt, la voix rauque de Marianne Faithfull couvrit les bruits extérieurs.

— Il n'a pas vu qui on était ! remarqua en souriant Julie Sriver.

Elle n'avait pas terminé sa phrase que le motard éteignit son phare et fit demi-tour. S'apercevant enfin que la Rolls n'arborait aucune plaque d'immatriculation. Donc, elle appartenait à un des sheikhs gouvernant le pays. Intouchable, même si elle culbutait un paquet de vieillards sur un passage clouté. Dégoûté, il se mit à la recherche d'une proie plus facile, comme un Pakistanais ou un immigré quelconque. Ce qui ne posait pas de problèmes. Sur les trois cent mille personnes vivant à Abu Dhabi, il n'y en avait guère plus de trente mille qui soient Abu-dhabiennes. Le reste venait de tous les pays arabes, d'Iran, du Pakistan, du Bélouchistan, de l'Inde, d'Europe, d'Afrique. La tour de Babel. Il ne manquait que des Israéliens, et encore... Il devait sûrement y en avoir.

La Rolls accéléra à plus de 150, longeant la mer.

Dans le lointain, on devinait les contours de la digue en cours de construction, à l'extérieur de la Corniche. Dernier caprice du sheikh Zayed. Une tempête un peu forte avait un jour endommagé sa Corniche. Il avait aussitôt juré de la protéger en construisant une digue de onze kilomètres le long de la mer, créant ainsi une lagune artificielle. Le résultat de l'opération serait double. D'abord dépenser une vingtaine de millions de dollars, ensuite, avec un peu de chance, créer un foyer de malaria dans la lagune où les eaux stagneraient. Résultat admirable dans un pays qui n'avait jamais connu le paludisme. On n'arrêtait pas le progrès.

Au moment où la Rolls ralentissait pour tourner à gauche dans Khalidiya Street, elle fut doublée par deux bolides surbaissés filant à près de 200 à l'heure. Le conducteur du véhicule de tête arrivait tout juste à la hauteur du volant. Un petit-fils d'émir d'une douzaine d'années. Tous les soirs, la jeunesse super dorée abu-dhabienne se lançait ainsi dans des courses folles qui se terminaient souvent tragiquement.

Vera Petersen s'étira, massant sa cuisse bronzée, la jambe en biais. Elles passaient toutes les deux plusieurs heures par jour à la piscine du *Méridien*, et leurs corps avaient la couleur d'abricots bien mûrs. Leurs muscles s'étaient durcis grâce au tennis, et les massages du coiffeur continuaient le travail. En Europe, on ne pouvait plus vivre ainsi.

Maintenant, la Rolls roulait au milieu d'un désert sablonneux hérissé de constructions inachevées. Un nouvel hôtel totalement inutile, des palais en construction, des alignements d'habitations bon marché. À droite, on apercevait des villas décorées de néons multicolores à la mode arabe. La bourgeoisie abu-dhabienne. La route filait vers le sud. Deux ponts reliaient Abu Dhabi à la terre ferme. Celui d'Al Makhtum, au bout d'Airport Avenue, était fermé pour travaux. Il ne restait que celui du bord de mer. Sur la gauche, scintillaient les lumières de la ville. Vera Petersen baissa un peu la glace, aspirant l'air de la mer, frais et humide. Julie Sriver alluma une cigarette.

— Qu'est-ce qui a pris à Khalid ? Ce n'était pas prévu ce soir ? demanda-t-elle.

Vera Petersen haussa les épaules.

— Tu le connais. Il change d'avis comme de chemise. Il m'a dit au téléphone qu'il avait invité les nouveaux pilotes de Mirage. Il paraît qu'ils se tapent une bouteille par jour de *J & B*. Des bêtes. Moi, ça ne m'arrangeait pas du tout. Je devais voir M... Pour lui raconter, hier soir. Il sera tout aussi intéressé demain.

— Oui, fit Julie Sriver pensivement.

Les contretemps l'angoissaient toujours. Elle avait quand même pris une précaution pour remplacer son rendez-vous manqué.

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard éloquent. Vera Petersen savait que le rendez-vous de son amie était très important, mais elles ne pouvaient désobéir aux caprices du sheikh Khalid Bin Rashid sans se brouiller avec lui.

— Y en a d'autres qui viennent ? demanda Vera Petersen.

— Je pense, fit Julie Sriver. On ne peut pas faire face à tout...

Le silence retomba, troublé seulement par le froissement des pneus sur le bitume. Les deux femmes pensaient à la même chose. Dans les pays arabes, le rôle de la femme était d'une simplicité

biblique. Se faire belle et ensuite se faire sauter. Toutes les « parties » dans les palais se déroulaient de la même façon. À l'abri de leurs murs, les émirs et les sheikhs se saoulaient d'abord comme des Polonais. Ensuite, ceux qui en avaient encore la force rendaient hommage à leurs invitées. Avec quelques variations amusantes destinées à bien faire comprendre qui était le maître. Mais sans brutalité. Ils détestaient le viol. La plupart du temps, ils étaient même d'une relative timidité. Vera Petersen se souvenait d'une soirée avec les fameux pilotes de Mirage qui la couvaient de leurs yeux de braise, fantasmant à mort, mais ne se seraient pas permis le moindre geste déplacé. De toute façon, elles appartenaient au sheikh Bin Rashid, et lui seul pouvait en disposer. En tant qu'étrangères, elles jouissaient d'un peu plus de liberté que les malheureuses épouses locales qui croupissaient sous les tas de diamants dans leur palais, à croquer du loukoum et des harengs en regardant des films pornos sur leurs magnétoscopes Akai. Les maris leur rendaient des hommages épisodiques, se gardant pour les somptueuses putains venues d'ailleurs avec lesquelles ils pouvaient passer leurs fantasmes.

Vera Petersen ferma les yeux, pensant à son éphémère amant, Bin Rashid, vingt-cinq ans, un assez beau visage mou avec de grands yeux un peu stupides, un petit bouc soigneusement taillé en carré, d'une propreté malade, comme tous les Arabes, vivant toujours un Kleenex à portée de la main. Il y avait encore plus de Kleenex que de bijoux dans les palais... Khalid Bin Rashid avait un faible certain pour le féminin pluriel... Quand ils étaient seuls, il se contentait de la prendre à l'arabe, c'est-à-dire debout, en soulevant une jambe de côté, par derrière, la tenant aux hanches. Elle ne se souvenait pas d'avoir été prise allongée plus de trois fois depuis ses trois mois à Abu Dhabi. Mais cela faisait partie du « deal ». Le plus ennuyeux étaient les amis. L'invitée faisait partie des choses qu'on offrait. Autant les Arabes pouvaient être sourcilieux sur l'honneur de leurs femmes légitimes, allant jusqu'à leur interdire d'être vues par un homme ; pour les créatures de plaisir, il en allait tout autrement. Il suffisait qu'un ami s'appesantisse un peu sur leur beauté pour qu'on les lui offre. Cela n'avait guère plus d'importance qu'un chameau.

Dans le genre de soirée où elle se rendait, elle ferait peut-être l'amour avec une demi-douzaine d'hommes et elle n'avait aucun moyen de refuser...

Julie Scriver tira de sa pochette un briquet qui était une véritable dégoulinade de diamants et alluma sa cigarette, éclairant l'intérieur de la Rolls. La voiture glissait le long de la côte déserte. À gauche, le stade géant inachevé ressemblait dans la clarté de la lune à un temple romain.

La voiture traversa le pont franchissant le bras de mer et continua

tout droit sur la route d'El Ain. Au croisement de la route côtière, elle prit à droite vers Bu Hasa et les Émirats du Nord. Il n'y avait plus de circulation, à part quelques rares camions. La musique emplissait la voiture. Julie se pencha vers le bar encastré dans le dos des sièges avant, se versa un verre de bourbon et le but d'un trait. Elle était toujours nerveuse avant ces soirées. Et encore plus ce soir. Un jour, un Arabe allait l'enfermer dans son palais et ne plus la laisser sortir. Un malheureux maquilleur avait été ainsi séquestré par des furies folles de ses maquillages, avec interdiction de partir. Ce n'est qu'après qu'il eut commencé à les défigurer systématiquement qu'elles lui avaient rendu la liberté.

La route filait tout droit à travers le désert, vallonné et nu. Des carcasses de voitures jalonnaient les deux talus, broyées et desséchées. Vestiges des courses de vitesse engagées par les Bédouins. Julie se pencha vers la gauche et poussa une exclamation :

— Regarde !

Dans le lointain, on apercevait une sorte de gâteau lumineux tranchant sur le noir de l'horizon. Le palais du sheikh Khalid Bin Rashid. Il y avait une ampoule pour éclairer chaque recoin du mur et des guirlandes lumineuses soulignaient les arêtes de chaque bâtiment. Signe de fête. Plus il y avait de lumière, mieux cela valait. La Rolls ralentit, tournant à gauche sur une piste menant au palais à travers le désert, et commença à cahoter horriblement. Les deux jeunes femmes étaient projetées l'une contre l'autre, en dépit des efforts du chauffeur.

Soudain, la grosse voiture pila, et elles faillirent s'écraser sur le dos de bois des sièges avant. Julie étouffa un juron, prête à réprimander le chauffeur. Il avait dû vouloir éviter une ornière plus profonde. Cependant, la Rolls ne repartait pas. Vera Petersen se pencha en avant. Les phares éclairaient une grosse masse noire posée au beau milieu de la piste. De chaque côté, de profonds fossés, abritant des pipe-lines, interdisaient de contourner l'obstacle.

— *What is it ?* demanda Vera.

Le chauffeur se tourna vers elle avec un sourire désolé. Il ne parlait pas un mot d'anglais.

— *Wadjieh !*^[3] murmura-t-il.

Il ouvrit la portière et descendit de la Rolls. Vera Petersen le vit tenter de faire bouger le rocher. Sans la moindre chance d'y parvenir. Il devait peser plusieurs centaines de kilos. Comment diable avait-il pu venir jusque-là ?

La jeune femme descendit à son tour. Ses hauts talons s'enfonçaient profondément dans le sable de la piste. Il faisait presque froid. Le vent plaquait sa robe contre ses jambes. Le chauffeur se retourna vers elle, écartant les bras en un geste d'impuissance. Dans le lointain, les lumières du palais du sheikh Bin Rashid brillaient

ironiquement.

— Il faut reculer, ordonna Vera Petersen. On passera à travers le désert.

Par gestes, elle tentait de faire comprendre ce qu'elle voulait au chauffeur. Celui-ci désigna le palais, expliquant qu'il allait chercher de l'aide... Vera Petersen n'eut pas le temps de l'en dissuader.

Un cri affreux venait de jaillir derrière elle. De la Rolls immobilisée. La voix de Julie Sriver.

* * *

Julie Sriver avait encore sa cigarette à la main lorsque la portière arrière de la Rolls s'ouvrit violemment. D'abord, elle crut que c'était le chauffeur. Puis, elle aperçut plusieurs silhouettes dans la pénombre, un kouffieh rouge et blanc, une *dichdacha*[4]. Un bras plongea dans la voiture, la saisit par le poignet et l'attira dehors si brutalement qu'elle en perdit son escarpin droit et projeta la minaudière en or massif de Vera Petersen sur le plancher. C'est à ce moment qu'elle cria.

Une main se plaqua aussitôt contre sa bouche, elle sentit qu'on la ceinturait, qu'on l'entraînait vers l'avant de la voiture dans un piétinement hâtif.

Ce qu'elle vit dans la lueur des phares la glaça d'horreur. Deux Arabes en *dichdacha*, très jeunes, maintenaient Vera Petersen par les poignets. Deux autres encadraient le chauffeur qui protestait en arabe. L'un lui fit un croche-pied, le faisant tomber à genoux dans la poussière, devant la calandre de la Rolls. Il n'eut pas le temps de se relever. Un des agresseurs de Julie s'approcha, brandit un court sabre recourbé et l'abattit de toutes ses forces sur la nuque du malheureux.

L'Anglaise vit la lame pénétrer dans la chair, le sang jaillir du cou, la lame s'arracher des chairs éclatées, et le chauffeur bascula sur le côté, recroquevillé, la tête presque séparée du corps, sans un cri. Une tache sombre commença à s'agrandir dans le sable de la piste.

— My God !

Julie Sriver n'en croyait pas ses yeux devant ce brutal basculement dans l'horreur. Là-bas, les lumières du palais scintillaient toujours, dans un autre monde. Elle tenta de se débattre, reçut un violent coup de genou dans les reins qui lui arracha un cri de douleur. On l'appuya contre l'aile de la grosse voiture, on lâcha ses bras, mais aussitôt, la pointe d'un poignard s'appliqua contre sa gorge, lui interdisant de bouger. D'ailleurs, elle était paralysée par la terreur.

« Ils veulent nous violer ! pensa-t-elle. Il n'y a qu'à nous laisser faire. »

L'assassin du chauffeur s'approcha de Vera Petersen. Sa main

gauche empoigna son décolleté. Il tira violemment, arrachant le tissu jusqu'à la taille. Puis des deux mains, il saisit les bords de la fente de la robe, l'ouvrant jusqu'au ventre, découvrant un minuscule slip noir. Les débris de la robe tombèrent aux pieds de la jeune femme qui essaya de crier. Ses seins étaient couverts de chair de poule, les mamelons érigés comme en plein désir.

L'assassin du chauffeur leva son sabre et balaya d'un revers la hanche droite de la jeune femme.

La lame coupa à la fois la chair et le slip qui tomba, révélant la toison noire taillée en forme de cœur ! Vera Petersen hurla, de terreur et de douleur. Aussitôt, ses bourreaux la saisirent par les poignets, la traînant jusqu'au capot encore chaud de la voiture. Ils l'y jetèrent en travers, sur le dos, écartelée, la tête pendant dans le vide. Du sang coulait de la hanche entaillée. Un des hommes s'approcha, un poignard recourbé dans la main droite, se pencha entre les jambes ouvertes. Julie Sriver vit la lame disparaître entre les cuisses, entendit le hurlement inhumain de son amie, tandis que le bourreau tailladait sa chair la plus intime. Vera Petersen criait sans discontinuer, se débattait, rebondissant sur le capot, maintenue à la fois par les chevilles et les poignets. Penché sur elle, l'Arabe, une main sur son ventre, découpait systématiquement son sexe, comme un boucher prépare une pièce de viande. Des rigoles de sang coulaient sur la peinture blanche.

Enfin, il se releva.

Un autre s'approcha, tenant une grosse pierre de plusieurs kilos ramassée sur le chemin. Il la brandit et l'écrasa de toutes ses forces sur le visage de la femme torturée. Étouffant son ultime appel. La pierre dévia et fit éclater le pare-brise. Mais le visage de Vera Petersen n'était plus qu'une bouillie sanglante. Par la bouche écrasée, s'échappaient des bulles sanglantes. Les autres agresseurs s'approchèrent, avec des pierres plus petites, les jetant sur le visage massacré, achevant de le broyer.

Les pierres rebondissaient sur la tôle, crevaient les glaces. Personne ne disait mot. Julie Sriver avait perdu la voix, tétanisée par cette abomination. Peu à peu, le bruit causé par les pierres se faisait différent, plus mou. Tous les os du visage étaient brisés. La jeune femme ne bougeait plus. Le chef leva la main et jeta un ordre. Tous, docilement, cessèrent la lapidation, lâchèrent le corps inerte, qui resta les jambes obscènement écartées, perdant son sang. Le bourreau aperçut alors le serpent tatoué sur la cuisse. Cela sembla ranimer sa haine. De nouveau, il se pencha sur la chair délicate des cuisses, et la pointe de son couteau dessina une horrible arabesque pour arracher la peau portant le tatouage. Vera Petersen ne sentait plus rien. Julie Sriver eut un brutal hoquet et vomit. En plein sur l'homme qui la

tenait.

Ce dernier s'écarta d'elle avec un juron furieux. La pointe du poignard quitta sa gorge.

Julie Sriver prit une profonde inspiration. Elle ne vit plus que le chemin éclairé par la lueur des phares. Et, loin là-bas, les lumières du palais de Khalid Bin Rashid.

Comme une folle, elle se jeta en avant, contournant le rocher, courant de toutes ses forces, se débarrassant aussitôt de son unique chaussure. Elle entendit derrière elle des cris, une bousculade, et courut de plus belle. Il y avait un kilomètre, peut-être plus. Une chance sur mille. Tout en courant, elle se mit à hurler :

— Help ! Help me !

Elle ne voulait pas se retourner, elle entendait les pas de plus en plus proches derrière elle, les respirations de ses poursuivants, des appels étouffés. Brusquement, elle fit un crochet, quittant la piste pour la pierraille du désert, comme s'il y avait eu un endroit pour se cacher. Elle gagna ainsi quelques mètres.

Un coup de feu claqua derrière elle qui la fouetta encore plus. S'ils tiraient, c'est qu'ils pensaient ne pas la rattraper. Sa jupe se déchira dans son effort désespéré pour faire de plus grandes enjambées. Elle poussa un cri, son pied venait de s'ouvrir sur une pierre aiguë, mais elle ne ralentit pas, revenant vers la piste. Les yeux fixés sur le palais illuminé.

* * *

Le vieux garde du palais du sheikh Bin Rashid replia son tapis de prières, épousseta son pliant et ramassa son fusil prolongé par une énorme baïonnette, la conscience tranquille, après sa deuxième sourate. Puis, il lissa sa barbe et rouvrit son transistor. Il ne serait pas relevé avant minuit. Ses copains dormaient dans le petit poste flanquant l'entrée de service du palais.

Son rôle était purement symbolique car ce vieillard aurait été bien incapable de s'opposer à une attaque sérieuse, mais qui se souciait à Abu Dhabi de s'attaquer au puissant Bin Rashid, cousin du sheikh Zayed, dirigeant du pays ?

Un coup de feu claqua dans le lointain, en direction de la piste menant à Abu Dhabi. Le vieux garde tendit l'oreille, intrigué. Qui pouvait tirer dans ce coin désert ? Ce n'était pas un fusil : trop faible...

Il attendit encore quelques secondes puis se dit qu'il valait quand même mieux signaler l'incident au poste central de garde. Le sheikh Bin Rashid attendait des invités. On ne savait jamais, bien qu'Abu Dhabi ne connaisse pas habituellement la violence. Il trotta jusqu'au téléphone antédiluvien, tourna la manivelle et attendit parmi les

Julie Sriver, la bouche ouverte, les poumons en feu, n'en pouvait plus. Il lui semblait que les guirlandes de lumière du palais s'éloignaient sans cesse comme un mirage. Elle parcourut encore quelques mètres en zigzag.

Soudain, la jeune femme crut être victime d'une hallucination. Deux gros yeux blancs la fixaient sur la piste. Ses jambes continuaient à courir toutes seules. Elle était dans un tel état d'épuisement qu'il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser qu'il s'agissait des phares d'une voiture venant vers elle à toute vitesse. À son secours !

Dans quelques minutes, elle serait là.

Le coup de feu la prit par surprise. Elle eut l'impression qu'on lui fauchait la cuisse gauche d'un coup de bâton. Elle tomba en roulant sur elle-même, et les deux gros yeux blancs disparurent dans la poussière du désert. Elle réussit à se mettre à quatre pattes, aperçut deux silhouettes arriver derrière elle, vit un bras tendu.

La seconde détonation claqua plus près, l'assourdissant. Cette fois, sa cuisse gauche sembla se désintégrer. Julie Sriver retomba lourdement sur le côté. Sanglotant de douleur et de désespoir. On lui donna un coup de pied dans le ventre et elle gémit, sans même savoir si les mots franchissaient ses lèvres :

— *Oh please, please, let me go !*

Il n'y eut pas de réponse.

L'homme qui avait rattrapé la jeune Anglaise enjamba son corps, un pistolet de gros calibre à bout de bras. Tranquillement, il tendit le bras, visant le milieu du taffetas rose et appuya sur la détente. Les trois projectiles s'enfoncèrent dans le dos de la jeune femme, de part et d'autre de la colonne vertébrale, causant d'importantes hémorragies internes. Elle eut un sursaut, et sa bouche se remplit de sang. La partie de son cerveau qui fonctionnait encore réalisa que c'était la fin, qu'elle n'atteindrait jamais le palais illuminé. Mais elle ne souffrait plus, elle n'avait plus peur, seulement très froid.

Son regard eut du mal à englober dans son champ de vision l'homme penché sur elle. Il la retourna sur le dos, comme pour bien s'assurer qu'elle était morte. Il vit les yeux bouger. Il posa alors l'extrémité du canon de son arme contre la tempe droite et appuya sur la détente.

La tête de Julie Sriver eut un spasme, un trou noirâtre apparut sur sa tempe, et elle mourut instantanément, le cerveau traversé. Son assassin ne s'attarda pas, partant en courant à travers le désert, s'éloignant perpendiculairement à la piste. Les phares de la voiture

arrivant du palais n'étaient plus qu'à une centaine de mètres, mais l'obscurité protégeait le fuyard. Il courait silencieusement, ombre blanche dans le silence de la nuit, les pans de son kouffieh noués autour de son cou.

Les autres agresseurs s'étaient déjà dispersés.

CHAPITRE II

Dans sa longue carrière de barbouze « hors-cadre » à la Central Intelligence Agency, c'était la première fois que Malko voyait un marchand de tapis installé au rez-de-chaussée d'une ambassade. Surtout celle du pays le plus puissant du monde, les États-Unis... L'immeuble rond au crépi blanchâtre et lépreux qui l'abritait, situé en bordure de « Cornish Road », entre deux terrains vagues contrastait avec la tour hypermoderne d'acier et de verre du United Arab Fund, un kilomètre plus loin. Il était symboliquement gardé par quatre automitrailleuses de l'armée abu-dhabienne dont les équipages nonchalants et édentés ne semblaient pas bien redoutables. D'ailleurs, aucun manifestant, même aux pires heures de la Révolution iranienne, ne s'était risqué à y jeter la moindre petite pierre. La seule réaction abu-dhabienne avait été de supprimer les licences d'alcool des restaurants, détenues jusqu'alors par la moindre pizzeria.

Malko émergea de l'ascenseur au troisième étage et faillit aussitôt être renversé par un maelström composé de plusieurs enfants se poursuivant en bicyclette dans la galerie circulaire de l'immeuble.

L'accès à l'ambassade se faisait par un escalier étroit aux murs de ciment nu, s'arrêtant à une porte grillagée et blindée, bardée de caméras de télévision. Cela ressemblait à l'officine d'un prêteur sur gages de Downtown Manhattan. Trois portes d'acier franchies, le Marine de garde dans son uniforme impeccable rappelait la civilisation.

Après que Malko se soit fait connaître, il lui fit monter un ultime escalier de béton nu, jusqu'à une nouvelle porte blindée commandée électriquement. Un géant dégingandé avec un visage d'acteur de cinéma, le sourire avenant et les cheveux très noirs, accueillit Malko, la main tendue.

— Ralph Nader, annonça-t-il. Bienvenue à Abu Dhabi. Vous avez fait bon voyage ?

— Excellent, dit Malko qui débarquait de l'Airbus d'Air France qu'il avait rejoint à Paris, venant de Vienne, après un peu de shopping à Roissy.

Il fuyait l'augmentation du fuel et les pannes de chauffage

central. Il y avait des stalactites dans les pièces non chauffées. En cette saison, on grelottait à Liezen et la perspective d'un peu de soleil l'avait poussé à dire « oui » à cette nouvelle mission offerte par la CIA. Malheureusement, le temps à Abu Dhabi ne semblait pas aussi clément que prévu. Le vent soufflait par rafales, et le soir il faisait franchement frais. Pourtant, l'arrivée sur les Émirats était superbe, avec les torchères de gaz éclairant le désert de leurs lueurs rouges. Contraste saisissant avec les vieux taxis en ruine qui attendaient à l'aéroport.

Le chef de station de la CIA le fit entrer dans un bureau donnant sur la mer dont la seule décoration était une collection de cartes de la péninsule arabe, avec des gribouillis indéchiffrables. Une autre personne se trouvait dans le bureau. La moustache rousse, le costume blanc froissé, les cheveux en bataille et un air d'intellectuel oxfordien un peu perdu. Ses doigts jaunis par la nicotine disaient sa nervosité. Il salua Malko d'un signe de tête légèrement distant.

— Malcolm Phoenix est un « cousin », annonça avec un sourire le bon géant.

Ce qui signifiait un homologue anglais de la CIA, appartenant au MI5. Il en avait bien l'air...

Abu Dhabi était un « environnement » amical. Ce n'était pas la Hongrie[5], il n'y avait même pas de représentation soviétique. Dans ce genre de pays, quand une barbouze amie se conduisait mal, le pire qu'elle risquait c'était l'expulsion... Cela valait mieux que douze balles dans la peau...

Le téléphone sonna, et Ralph Nader répondit. Il parla en arabe plusieurs minutes avant de raccrocher.

— Vous êtes doué pour les langues, remarqua Malko.

L'Américain sourit.

— J'ai passé cinq ans entre le Yémen du Nord et Oman. Il y a des moments où j'ai envie d'adopter un chameau... Si je ne parlais pas arabe, je me demande ce que je ferais ici. Mais cela ne suffit pas.

Une secrétaire muette apporta un plateau avec du café à la cardamome et de l'horrible mixture brune américaine. L'Anglais semblait transformé en statue. Ralph Nader adressa un aimable sourire à Malko.

— Vous êtes bien installé ?

— Oui, je suis au *Méridien*. Avec vue sur la piscine et la mer. C'est pratique. Le *Hilton* est un peu loin, et il y a trop de bruit au *Nihal*, paraît-il.

L'Américain but une gorgée de café et interrogea Malko sur son vol et son voyage. Il semblait décidé à tout sauf à parler des choses intéressantes. L'homme du MI5 se gratta la gorge, tourna un œil torve vers Malko et laissa tomber avec un accent digne de Shakespeare :

— Premier voyage dans ces pays ?

— Non, dit Malko. J'ai failli être haché menu au Koweït et lynché à Bagdad. J'étais à Amman en septembre 70 aussi. Du mauvais côté. Ah, j'oubliais, j'ai eu quelques ennuis à Beyrouth[6]. Du temps où le *Saint-Georges* existait encore.

— Ah, le *Saint-Georges*, laissa tomber d'un ton nostalgique le Britannique. Vous vous souvenez des petits déjeuners sur la terrasse ? Avec tous ces garçons superbes qui faisaient du ski nautique...

Un ange passa, les joues légèrement colorées de rose... Décidément Malcolm Phoenix était vraiment très anglais... L'ombre du *Saint-Georges* se dissipa dans la fumée des explosions qui avaient rayé Beyrouth de la carte. Ralph Nader souriait toujours dans le vide, croisant et décroisant ses mains immenses. Malko n'avait aucune idée de la mission requérant sa présence dans les Émirats. Bien sûr, c'était une région chaude du monde, mais il se passait tant de choses au Moyen-Orient... Il se décida à rompre le silence qui devenait pesant :

— Pouvez-vous me dire le motif de ma présence ici ? La station de Vienne a été extrêmement discrète.

L'Américain et le Britannique échangèrent un regard embarrassé. Comme pour se renvoyer la balle. Enfin Ralph Nader se gratta la gorge et dit :

— Puisque vous connaissez cette région, vous ne serez pas surpris de l'histoire que je vais vous raconter. Il y a quelques jours, deux jeunes femmes – deux citoyennes britanniques, souligna-t-il – ont été assassinées non loin d'Abu Dhabi d'une façon particulièrement horrible...

— J'ai lu cela dans les journaux en Autriche, dit Malko. Elles ont été mutilées, lapidées et massacrées. Une sorte de crime rituel, non ? Des fanatiques les ont assassinées parce qu'elles choquaient leurs sentiments religieux.

— Vous avez de la chance d'avoir lu ça dans les journaux, soupira Malcolm Phoenix. Ici, il n'y a pas eu une ligne. Les censeurs ont la main lourde. Il ne passe pas la moindre nouvelle susceptible de nuire à la bonne image des Émirats. Ils font sauter des pages entières de journaux, ils caviardent les photos, découpent les nus. En plus, souvent, le censeur ne lit pas la langue...

— Nous avons quand même récupéré des photos, souligna Ralph Nader.

Il déplia sa grande carcasse et ramena de son bureau un paquet de documents qu'il tendit à Malko. C'était à vomir. Des prises de vue au flash, crues et brutales. Une femme écartelée, sanglante sur le capot d'une Rolls au pare-brise broyé. Comme la tête de la fille. Certains détails étaient insoutenables... Les autres photos étaient moins dures. On voyait seulement le visage éclaté et marbré d'une fille qui avait dû être très jolie. Malko les reposa, une boule dans la gorge. Malcolm

Phoenix laissa tomber d'une voix merveilleusement contrôlée :

— Le sheikh Khalid Bin Rashid a été très bien. Il a payé des cercueils en ébène et le retour en avion, plus vingt mille dollars pour la famille de chaque victime. Un vrai gentleman...

— Qui est le sheikh Khalid Bin Rashid ? demanda Malko.

— L'amant de ces deux jeunes femmes, expliqua le Britannique. Vingt-cinq ans, cousin du sheikh Zayed, l'émir régnant.

— Il est pour quelque chose dans ce double meurtre ?

— Franchement, cela m'étonnerait, dit Ralph Nader. Je possède une fiche sur chaque membre de la famille du sheikh Zayed. Les Bédouins ont souvent recours à des méthodes brutales pour leurs transitions politiques... Le sheikh Khalid Bin Rashid semble dépourvu de toute ambition politique pour l'instant. Il ne pense qu'à collectionner les voitures, à sauter des filles, à se gaver de whisky. Le vrai play-boy.

— Et sur le plan de la politique extérieure ?

— Incapable de faire la différence entre Brejnev et Carter, trancha l'homme de la CIA. Il est en titre patron de la « Sécurité » qui regroupe la police dépendant du ministère de l'Intérieur, la Sécurité militaire et la « oil police » qui surveille tout ce qui se rapporte au pétrole. En pratique il se remet entièrement entre les mains du colonel Haddad, un Jordanien qui fait tout le boulot.

— Vous le connaissez, celui-là ?

Ralph Nader eut un regard en coin pour le Britannique.

— Je ne crois pas trahir un secret en vous révélant que Haddad a des liens assez étroits avec nos amis britanniques.

— Dans ce cas, il n'a rien pu savoir sur le double crime ? s'étonna Malko.

— Il se trouvait en Jordanie à l'époque, répondit l'Américain. Il a enquêté sans rien trouver.

— Il y a un intérêt à supprimer le sheikh Zayed ? demanda Malko, pensant tout haut.

Le chef de station de la CIA fit la moue.

— Autant que je sache, aucun. Son frère lui succéderait, et rien ne changerait vis-à-vis de l'extérieur.

« Nous avons fait un « criblage » de tous les membres de la famille du sheikh Zayed, afin de déterminer ceux qui seraient en mesure de prendre sa succession au cas où il lui arriverait quelque chose. Aussi bien sur le plan politique que sur le plan personnel. Ce n'est pas brillant. Khalid Bin Rashid, s'il n'avait eu la chance d'être un cousin de Zayed, serait tout juste bon à garder des chameaux. Il est à peu près analphabète...

— Ce n'est pas un obstacle pour faire une carrière dans cette région du monde, remarqua Malko. Il paraît que le sheikh Zayed signe

avec son pouce ?

— Exact, concéda l'Américain, mais, en plus, Khalid Bin Rashid est à peu près complètement stupide. Zayed fait des efforts. Bien sûr, il ne paraît jamais ni à la radio, ni à la télé, mais, une fois par semaine, il tient les « Majles » dans son palais d'Al Manhal, une de ses trois résidences c'est-à-dire qu'il reçoit tous ses sujets désireux de lui présenter une supplique. Régulièrement, il prend une Land-Rover qu'il bourre de liasses de billets, et va dans le désert rendre visite aux gens de ses tribus. Il couche sous la tente avec eux, mange des dattes et leur distribue la manne céleste. Moyennant quoi, il est populaire. Notre ami Khalid Bin Rashid se moque totalement de ces subtilités. Il se partage également entre *le J & B* et les filles, et ne sort de son palais que pour aller pique-niquer dans le désert avec de la vaisselle d'or et des tentes climatisées...

— De quoi vit-il ?

L'Américain sourit.

— Comme le reste de la famille. Tous les mois, le sheikh Zayed fait virer quelques millions de dollars à son compte et porter une ou deux valises de billets à son palais.

Malko se permit de rêver quelques secondes. Il y a des moments où on regrettait de ne pas être né arabe. À ce régime-là, Liezen serait devenu le château de Versailles. Quelque chose lui échappait encore. Pourquoi lui avait-on fait faire cinq mille kilomètres pour écouter l'histoire du meurtre de deux call-girls. À tout hasard, il demanda :

— Donc, vous pensez que ce Khalid Bin Rashid n'est pour rien dans le meurtre de ces deux jeunes femmes ?

— Pour rien, trancha Ralph Nader. Mais, même s'il le réprouve, il ne peut rien dire officiellement. Juste couper quelques têtes en catimini, s'il savait où frapper. Mais je crois qu'il n'ira même pas jusque-là. C'est plus facile de renouveler le cheptel, féminin. Depuis l'histoire de la Mecque, tous les sheikhs et les émirs savent bien que le peuple n'approuve pas la façon dont ils vivent. La consigne est : pas de vagues.

Malko écoutait le monologue. Ces meurtres, bien qu'horribles ne justifiaient pas l'intervention d'un grand « Service ». Il y avait donc autre chose.

— Qui étaient ces deux filles ? demanda-t-il. Pourquoi ont-elles été victimes de ce crime intégriste.

Malcolm Phoenix rompit le silence dans lequel il se cantonnait depuis un moment.

— Ce n'était pas un crime intégriste, dit-il lentement. Foutrement pas.

Dans sa bouche, le mot « foutrement » prenait encore plus de force. Malko fixa ses yeux transparents à force d'être bleus, cherchant

à comprendre ce qu'il voulait dire.

CHAPITRE III

Le bulldozer jaune vif avançait rageusement à travers la pierraille, repoussant la terre de chaque côté de la piste. Nahir, son conducteur pakistanais, avait beau s'envelopper le visage d'un kouffieh improvisé, il avalait des kilos de poussière jaunâtre. Sale boulot. Seulement, il était payé quatre mille dirhams par mois, et il économisait 90 % de son salaire. L'hiver il couchait dans des chantiers inachevés sur un lit de camp. L'été, avec plusieurs de ses camarades pakistanais, ils achetaient un climatiseur portatif pour supporter l'écrasante chaleur et l'installaient dans leurs logis provisoires.

Dans son pays, il n'aurait pas gagné le dixième des sommes qu'il encaissait aux commandes de son bulldozer.

Un coup de Klaxon le fit se retourner. Il aperçut le long museau bleu de la voiture de son contremaître soudanais Khalifa, une vieille Buick. Aussitôt, il débraya le moteur de son bulldozer et sauta à terre. Khalifa venait sûrement lui apporter sa récompense. Trois jours plus tôt en fin de journée, il lui avait demandé un service insolite que Nahir s'était empressé de lui rendre. Pousser un gros rocher en travers de la piste pour indiquer sa fermeture pendant quelques heures. Le lendemain matin, il avait repoussé le rocher sur le côté de la piste sans se préoccuper de la carcasse de voiture qui gisait dans le fossé.

Khalifa lui avait promis de lui donner un tour de faveur pour son départ au Pakistan pour son congé annuel. Il le laisserait partir avec une semaine d'avance retrouver sa femme qu'il n'avait pas vue depuis onze mois. À cette idée, Nahir ne se tenait plus. Il en avait ras le bol des plaisirs solitaires. Il courut maladroitement jusqu'à la voiture immobilisée sur la piste. La portière arrière gauche était ouverte. Le contremaître au teint très foncé, aux cheveux huileux bien coiffés, souriait.

— Que Dieu te protège ! dit-il aimablement.

— Que Dieu te protège ! répondit Nahir, intimidé.

Toute son existence dépendait de cet homme. Il avait encore un an à passer à Abu Dhabi.

— Quand est-ce que je vais pouvoir partir ? demanda-t-il timidement.

Khalifa élargit son sourire :

— À la fin de la semaine, je m'occupe de ton billet.

Nahir salua et se préparait à s'éloigner lorsque Khalifa l'arrêta.

— Tu vas laisser la piste maintenant. Il faut que toute la zone, à gauche soit bien plate. Tu me grattes tout ça.

— *Aiwa*^[7], fit Nahir.

Il était si content qu'il courut jusqu'à son bulldozer, remit en marche et, à grands coups de palonniers, fit tourner l'engin de 90°. Puis il se lança dans la direction indiquée. La pelle s'enfonçait facilement dans le sable meuble du désert. Nahir faisait rugir son moteur, avec joie, remerciant Allah de sa chance.

La vieille Buick avait fait demi-tour et s'éloignait doucement vers la route de Bu Hasa. Le soleil se reflétait dans ses glaces.

Soudain, la pelleuse rencontra un obstacle, et le bulldozer s'immobilisa, tremblant de toutes ses tôles. Nahir changea de vitesse, recula un peu, donnant toute sa puissance. La lame s'était glissé sous quelque chose, probablement un rocher à fleur de sol. Il fallait l'arracher. Il appuya sur le signal de la pelle, attaquant l'obstacle de biais.

Il y eut un bruit métallique clair, suivi aussitôt d'un jet noir bondissant dans l'atmosphère. Instinctivement, Nahir se rejeta en arrière. Réalisant qu'il avait heurté un pipe-line venant des champs pétroliers de Murban Bab.

Il n'eut pas le temps d'avoir peur. Le pétrole sous pression dans le pipe-line de trente-deux pouces s'enflamma spontanément en retombant sur le moteur brûlant du bulldozer. La dernière pensée de Nahir fut pour maudire sa maladresse. Une boule de flammes l'enveloppa, le carbonisa en une fraction de seconde, ainsi que le bulldozer, s'étendit sur un cercle de cinquante mètres carrés, vitrifiant le sol du désert comme lors d'une explosion atomique. Puis, le pétrole continua à brûler en une torchère improvisée, visible à plusieurs kilomètres. Sauf pour Nahir qui n'était plus qu'une petite carcasse noirâtre encore accrochée aux palonniers de son bulldozer.

* * *

L'explosion avait légèrement fait trembler les vitres du bureau de Ralph Nader. Les trois hommes se regardèrent.

— Encore un pilote de Mirage qui a franchi le mur du son, dit l'Américain. Ou alors une explosion dans un champ pétrolier. Il n'y a que ça autour d'Abu Dhabi. On saura bientôt.

Malcolm Phoenix ne semblait pas intéressé. Il poussa un soupir, et répéta en regardant Malko :

— Non, ce n'était pas un crime intégriste. Ces deux jeunes

femmes ont été assassinées pour des motifs tout autres. Vera Petersen et Julie Sriver faisaient partie de notre Administration. Elles se trouvaient à Abu Dhabi en mission pour le gouvernement de Sa Majesté.

Les yeux bleus du Britannique ne souriaient plus du tout. Il eut un petit hochement de tête et ajouta :

— En dehors de la continuation de leur mission, je peux vous dire que nous serions extrêmement heureux qu'il arrive quelque chose de très désagréable à celui qui a ordonné leur mort. De définitif, je dirais même...

Il regardait Malko avec insistance. Ce dernier avait compris. Il était embarqué dans une nouvelle croisade.

— Pourquoi ces deux jeunes femmes ont-elles été tuées ? demanda-t-il.

Le Britannique eut une imperceptible hésitation, tordit sa moustache rousse et laissa tomber.

— Je ne sais pas encore...

— Quelle était leur mission à Abu Dhabi ? insista Malko.

Malcolm Phoenix, visiblement, était peu enclin aux confidences. Ralph Nader se tourna vers lui avec un sourire encourageant.

— Mr. Linge est venu ici à la demande de la « Company » afin de nous donner un coup de main. Il faut qu'il dispose de tous les éléments du problème.

Le Britannique posa son regard sur le pied de la table avec un intérêt étonnant pour un objet aussi banal. Puis il leva la tête vers Malko avec un regard chargé de dégoût. On avait l'impression qu'il se préparait sous la menace à faire subir les derniers outrages à Sa Gracieuse Majesté.

— C'est une longue histoire, commença-t-il à contrecœur, et je ne suis pas autorisé à tout vous dire... Je peux cependant vous confier qu'une de nos « sources » a indiqué récemment qu'un gros coup se préparait à Abu Dhabi. Une histoire impliquant une personnalité locale. Elle jouerait un rôle de premier plan, dont les conséquences pourraient être très graves pour le camp occidental...

— Quelle est votre source ? interrogea Ralph Nader. Cela restera entre nous.

De nouveau Malcom Phoenix sembla à l'agonie, torturant ses longues moustaches rousses. Le silence se prolongea, gênant. Malko crut même que le « cousin » allait se lever et quitter la pièce. Ralph Nader fumait, impassible. Son beau visage ne reflétant absolument aucun sentiment. Enfin, Malcolm Phoenix se décida.

— Cela vient de Sanaa, au Nord Yémen, lâcha-t-il à regret. Notre homme là-bas avait noué des liens d'amitié très particulière avec le résident du KGB. Ils étaient tous les deux homosexuels. Une histoire

qui a duré plusieurs mois. Jusqu'à une date récente, le Soviétique s'était toujours refusé à donner le moindre renseignement, et je crois que notre agent poursuivait ses contacts pour des raisons, disons, personnelles...

Un ange passa se voilant la face devant tant de turpitudes. Le Britannique continua :

— Il y a deux mois, cet officier du KGB apprit qu'il avait été muté en Mongolie. Pas précisément un avancement. Probablement à cause de son vice. Il a proposé alors à notre agent de passer à l'Ouest. Bien entendu, nous avons suivi la procédure normale et averti Londres, et on a demandé au défecteur potentiel de donner une preuve de sa bonne foi...

Toujours les bonnes vieilles méthodes : on compromettait et ensuite la « victime » n'avait plus le choix.

— Il a révélé alors l'existence de ce complot, continua Malcolm Phoenix. En nous précisant qu'il s'agissait d'une très grosse opération utilisant une « taupe » implantée depuis longtemps dans cette région et un membre de la famille du sheikh Zayed.

— C'est alléchant, concéda Ralph Nader. Mais vous n'en savez pas plus ?

Malcolm Phoenix secoua la tête avec tristesse.

— Non. Le lendemain de cette conversation, cet agent du KGB a été « rappelé » à Moscou. Il est parti sur l'Aéroflot directement de l'ambassade, et personne n'a pu entrer en contact avec lui. Nous n'avons pas pu savoir si c'était en rapport avec ses révélations. Ou même s'il s'agissait d'une intox – invérifiable puisqu'il avait disparu – ou d'un fait réel.

— Si c'était une intox, remarqua Malko, on n'aurait pas assassiné vos deux agents...

Malcolm Phoenix leva un sourcil broussailleux.

— Qui sait... J'ai vu des montages plus vicieux que cela.

L'ange repassa, carrément dégoûté. Les trois hommes restèrent silencieux un moment. On n'entendait plus que les cris des enfants se poursuivant dans la cour circulaire de l'immeuble.

— C'est à la suite de cet incident que vous avez décidé de placer des agents chez Khalid Bin Rashid ? demanda Malko.

— Exact, fit le Britannique. Cela nous a pris quelques semaines pour faire un « montage correct ».

— Pourquoi auprès de Khalid Bin Rashid ? questionna Malko.

Cette fois, Malcolm Phoenix s'offrit un léger sourire teinté d'ironie.

— D'abord parce que Bin Rashid coiffe toutes les questions de sécurité. C'était donc, par définition, une « cible valable ». Ensuite, *my dear friend*, nous n'avons pas pu faire autrement. Bien sûr il y aurait eu

d'autres personnalités importantes à « marquer », seulement nous n'avions pas les moyens de les infiltrer. La plupart des sheikhs de l'ancienne génération vont cacher leurs turpitudes au Pakistan sous le couvert de parties de chasse. En s'offrant des gamines de quatorze ans. Nous n'avons pas encore d'agents aussi jeunes dans le service...

— Cela viendra sûrement, fit Malko.

Le Britannique ne releva pas.

— Nous avons une possibilité pour Bin Rashid, expliqua-t-il. Il est friand d'Européennes blondes, et de préférence anglaises car il parle un peu notre langue. Il suffisait d'introduire nos deux jeunes femmes dans une filière que nous avons repérée pour qu'elles aboutissent là où nous voulions.

— Ce qui est arrivé, souligna Ralph Nader.

— Qui étaient vraiment ces deux jeunes femmes ? interrogea Malko.

— Vera Petersen était la fille d'un de nos meilleurs agents ayant opéré en Chine pendant la dernière guerre. Elle parlait couramment arabe, bien qu'elle n'en fasse pas état. Nous nous étions arrangés pour qu'une des pourvoyeuses habituelles du sheikh, une Libanaise qui se nomme Tania, apprenne qu'il y avait deux filles sur le marché. Prêtes à partir pour le Moyen-Orient partout où il y avait de l'argent à faire.

— Comment ?

— Oh, un montage classique, précisa Malcolm Phoenix. Par l'intermédiaire d'une fille qui avait déjà travaillé avec cette Tania et avec qui nous avions des contacts. Sans qu'elle sache qui nous représentons, bien entendu. Quand Tania est venue à Londres faire du « recrutement », cette fille lui a présenté Vera et Julie. Le reste a été facile. Tania les a fait venir à Abu Dhabi. Elles ont rencontré Khalid Bin Rashid à une soirée chez elle. Puis il les a invitées à séjourner dans son palais. Je crois qu'elles avaient gagné une position privilégiée dans leur intimité...

Le Britannique parlait sans aucun humour. « Montage classique », se dit Malko. C'était se donner beaucoup de mal pour recueillir les pensées d'un sheikh analphabète et milliardaire.

— Votre « cible » avait donc un intérêt réel ? dit-il. Pourtant il semble que Khalid Bin Rashid ne joue pas un rôle important à Abu Dhabi.

Malcolm Phoenix exhala un soupir poli.

— J'en ai douté, avoua-t-il. Mais si elle n'avait pas eu d'intérêt, ces deux jeunes femmes seraient encore en vie.

Malko continuait à être sceptique.

— Ce n'est pas le genre des hommes d'ici de mêler les femmes à leurs affaires, remarqua-t-il. Vous aviez déjà, dans l'entourage de Bin Rashid comme source de renseignements, le colonel Haddad.

— Haddad n'a que des rapports professionnels avec Khalid Bin Rashid, expliqua le Britannique. Il fallait quelqu'un de plus proche qui puisse pénétrer dans son intimité. D'ailleurs le soir où elles ont été tuées, Vera avait fait savoir qu'elle avait des informations importantes à transmettre. Le rendez-vous a été pris pour le soir même, mais aucune des deux n'est venue. Il semble qu'elles aient été convoquées au palais de Bin Rashid inopinément.

— C'était fréquent ? demanda Malko.

— Cela arrivait. Les Arabes n'ont aucune notion du temps. Ce qu'elles avaient appris en tout cas paraît assez important pour qu'on les tue sauvagement.

— Vous n'avez rien sur ce colonel Haddad ? interrogea Malko.

— Nous l'avons criblé avec beaucoup de soin, sans rien découvrir de suspect, répliqua Malcolm Phoenix. C'est un simple mercenaire qui en profite pour se remplir les poches et s'offrir une partie des conquêtes de Khalid Bin Rashid. D'ailleurs nous croyons savoir qu'il a eu une aventure avec Vera Petersen.

— Ce ne serait pas une histoire de jalousie ? suggéra Malko.

Le Britannique eut un sourire indulgent pour sa naïveté.

— Mon cher, pour ces gens-là une femme n'a pas plus d'importance qu'un chameau. Surtout une étrangère. C'est de la viande à plaisir, un point, c'est tout.

— Par ce colonel Haddad, vous n'avez pas pu savoir ce qui était arrivé ?

— Il prétend ne rien savoir, fit Malcolm Phoenix. Il nous a renseignés fidèlement pendant des années. Maintenant, on ne peut être sûr de rien...

Charmant. L'ange repassa, de plus en plus dégoûté... Ralph Nader crayonnait sur ses genoux, les yeux dans le vague. Il faisait presque froid dans le bureau. Malko commençait à se dire que cette mission était tout aussi tordue que les autres. Pas la moindre piste et un milieu fermé comme une huître.

— Il n'y avait personne de sondable dans l'entourage du jeune sheikh ?

Le Britannique secoua la tête.

— Personne de sûr. Des Jordaniens, des Saoudiens, des Omanais, des Palestiniens. Manipulés, travaillés.

Certains opèrent pour le Sud Yémen et les Soviétiques. Nous en sommes sûrs. Mais c'est improuvable, un monde fermé, hostile. Peu à peu, nos derniers partisans sont éliminés. Le sheikh Bin Rashid ne fait rien lui-même, il délègue.

— Donc, le meurtre de vos deux agents signifie que quelque chose d'important va se passer, dit Malko. Une action ponctuelle assez importante pour qu'on ait pris le risque de cette élimination brutale.

Probablement une tentative de déstabilisation.

Il pensait aux porte-avions américains qui tournaient en rond à l'entrée du détroit d'Ormuz, à quelques centaines de kilomètres d'Abu Dhabi. Il savait aussi que les Services britanniques avaient passé la main aux Américains dans la région. L'histoire des deux filles était une exception, probablement en raison du fait qu'il était préférable d'utiliser des Anglaises.

— Quelle a été la réaction du sheikh Bin Rashid à ce double meurtre ?

— Il s'est fait engueuler par Zayed, dit le Britannique. La nouvelle génération en prend un peu trop à sa guise avec les filles, l'alcool et les voitures. Le vieux Zayed a bien quinze femmes à Abu Dhabi, mais quand il veut se taper des petites de quatorze ans, il a la discrétion d'aller au Pakistan. Alors que les jeunes sheikhs font venir les putes par charter et ne se cachent pas.

— Le sheikh Bin Rashid croit à un crime de fanatique ?

Malcom Phoenix lissa ses moustaches.

— Il fait semblant. S'il fallait supprimer toutes les putes égyptiennes et toutes les call-girls européennes d'Abu Dhabi ce serait un bain de sang. Nous ne sommes ni au Yémen, ni en Arabie Saoudite. Non, il y a autre chose.

Malko contemplait la moustache rousse de l'Anglais. Perplexe. Il n'allait pas se transformer en hétéro pour la CIA quand même... Les Anglais étaient encore remarquablement implantés dans les Émirats qu'ils avaient créés de toutes pièces.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

Malcolm Phoenix prit un air totalement innocent.

— Rien, dit-il. C'est Mr. Nader qui a tenu à ce que je vous rencontre. D'ailleurs, je dois vous laisser, j'ai un meeting avec mon ambassadeur.

Il se leva, tendit la main à Malko, puis à l'Américain qui l'accompagna et sortit du bureau. Lorsque Ralph Nader revint il arborait un sourire enfantin.

— Les Anglais ont inventé l'hypocrisie ! soupira-t-il. Depuis trois jours, ils bombardent la « Company » de câbles, nous demandant de reprendre l'affaire. Ils n'ont plus personne ici, et s'il y a de nouveau de la casse, ils préfèrent être en dehors du coup.

Malko était un peu étonné de l'attitude du Britannique.

— Vous croyez à son histoire ?

— À cent pour cent, fit l'Américain sans hésiter. Ces filles étaient du premier choix. Leur assassinat a été intelligemment organisé. À cause de l'alibi intégriste, la police locale ne peut rien faire.

« Washington est persuadé qu'il y a un gros coup en préparation et qu'elles ont été éliminées parce qu'elles représentaient une source

trop bien placée. Quelqu'un les a identifiées et liquidées aussitôt. Elles ont probablement été imprudentes. Il faut reprendre le flambeau.

L'Américain en parlait à son aise.

— Je ne peux pas conquérir l'amour du sheikh Bin Rashid, constata Malko. Même en me rasant de très près.

— Oh, ici, vous savez, fit l'Américain, vous auriez autant de chance qu'une bonne femme, la pédérastie n'est pas considérée comme un péché capital...

— La « Company » ne me paie pas assez cher pour ça, trancha Malko mi-figue, mi-raisin.

— Nous ne vous en demandons pas tant, assura aussitôt Ralph Nader. Mais il faudrait retrouver les assassins de ces deux filles. Parce qu'on saura pourquoi elles ont été tuées, et qui a ordonné le meurtre. Les hommes de main n'ont aucune importance.

— Je ne suis pas très armé pour cette enquête, remarqua Malko. Je ne parle pas arabe, et je ne connais personne à Abu Dhabi, à part vous.

— Mais vous connaissez votre métier, souligna l'Américain. Vous êtes un de nos plus brillants éléments. Le seul fait que vous cherchiez vraiment va peut-être faire bouger les choses. Après l'Iran et l'Afghanistan, nous ne pouvons pas nous permettre une troisième erreur de jugement.

— Vous avez une idée ?

— Aucune. Mais souvenez-vous de ce qui s'est passé à La Mecque.

L'ange repassa, tenant dans son bec une pierre noire... Les ailes dégoulinantes de sang.

— Abu Dhabi a l'air bien paisible, observa Malko. On se croirait en Californie.

— Un pays qui produit un million et demi de barils de pétrole par jour pour une population réelle de quatre-vingt mille personnes ne peut pas être un pays vraiment calme, remarqua Ralph Nader. Il y a des courants souterrains que nous ignorons la plupart du temps. Les deux filles en sont mortes. Ici, vous pouvez opérer en sécurité relative. Officiellement, la presse est contre toute intervention US. Mais elle est tenue par les Palestiniens. Les gens proches du sheikh Zayed ont une attitude plus nuancée. Ils savent très bien qu'ils n'ont ni armée, ni police et qu'en cas de coup dur... Alors, on vous laissera travailler... Sauf ceux que vous gênez.

— Vous avez un réseau ?

— Modeste, soupira Ralph Nader. Je ne veux vous brancher que sur les éléments les plus sûrs. Un Palestinien qui travaille pour le Mossad^[8] et un Égyptien recruté par notre station du Caire. À eux deux, ils pourront vous donner un sérieux coup de main. Pour l'instant, vous ne risquez rien, puisque vous ne savez rien. Je vais vous

donner leurs coordonnées. Soyez discret. Une chose est certaine : ceux qui sont derrière le double meurtre n'hésiteront pas à en commettre un troisième.

C'était frappé au coin du bon sens.

— L'idéal, continua l'Américain, serait d'arriver à remplacer ces deux malheureuses filles, à remettre quelqu'un près du sheikh Bin Rashid. Ou faire croire à ceux qui ont liquidé les Anglaises que nous sommes sur le point d'y arriver.

— Vous avez des rapports avec le sheikh Bin Rashid ? demanda Malko.

— Oui, fit l'Américain, superficiels et polis. Il n'est pas question de lui parler de ce problème. Il est obligé de faire confiance à ceux qui l'entourent et nous ne sommes pas des Arabes, donc nous vivons dans un monde différent. Même s'il me croyait, il ne pourrait pas faire grand-chose.

— Vous avez bien une idée, insista Malko. Les Palestiniens ?

Ralph Nader fit la moue :

— Je ne pense pas. Ils tirent trop d'argent des Émirats, ils n'ont pas envie de déstabilisation. Comme ils sont déjà aux postes de commande...

— Les Iraniens ?

— Non plus. Pas assez organisés. Ils ont essayé de faire courir des mots d'ordre, mais ça n'a pas pris. Ceux d'ici sont des émigrés qui ont besoin de bouffer. Il y a quelques activistes, mais pas assez pour être dangereux. Non, cela viendrait plutôt du Sud Yémen.

— Les Soviétiques ?

— Nous le pensons, dit l'Américain. Les Russes ne veulent pas encore intervenir ouvertement dans le Golfe. Cela serait trop voyant. Mais ils ont besoin de marquer des points. Ce qui s'est passé à La Mecque allait dans ce sens. Quelque chose est en préparation ici, dans le même domaine, qui nous pétera à la gueule comme une grenade. Si on ne la désamorce pas.

« Faites d'abord le tour de mes « contacts », conseilla-t-il après une pause. Cela vous donnera peut-être une idée. Pour l'instant, vous êtes « safe ». Même si nos adversaires savent qui vous êtes, ils ne se découvriront pas pour rien.

— Je vais aller aussi faire un tour là où ça s'est passé, dit Malko.

— C'est facile à trouver, dit l'Américain. La Rolls est toujours là. Pourtant, elle marche, mais le sheikh doit penser que cela porterait malheur de s'en resservir.

Un pays où on abandonnait une Rolls comme un vieux Kleenex, c'était quand même assez rare.

Le regard de Malko s'attarda sur la silhouette d'une jeune femme aux yeux protégés par des lunettes noires en train de traverser le hall du *Méridien*, vers le patio. Le bermuda rose moulait des fesses rondes et cambrées, continuées par de longues jambes bronzées juchées sur des mules de quinze centimètres en plastique doré. Les longs cheveux noirs cascadaient sur les épaules soulignant le balancement harmonieux et provocant des hanches étroites. Attirant irrésistiblement le regard des mâles présents, et même de certaines femelles.

Il refit le numéro d'un de ses contacts qui sonnait occupé. Cette fois, c'était libre. Il avait passé une partie de la journée à se familiariser avec cette ville bizarre et plate. Une voix de femme s'écria derrière lui avec une intonation ravie :

— Malko ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il se retourna pour se trouver nez à nez avec le bermuda rose. Le devant valait le derrière. Les seins bronzés jaillissaient d'un minuscule haut en lastex blanc.

La bouche enfantine et épaisse, très rouge, était tout ce qu'on voyait du visage, à cause des lunettes noires. La fille les enleva et Malko n'en crut pas ses yeux.

— Mandy !

Mandy Brown, garce sans cœur et sans entrailles, son « alliée », ô combien provisoire, d'Honolulu^[9]. Qui avait connu son premier orgasme avec lui et trois millions de dollars dans une suite du *Kahala Hilton* à Hawaï. Toujours aussi provocante. Elle se rua en avant, écrasant sa bouche contre la sienne, se plaquant à lui, avec une impudeur qui plongea les employés de la réception en plein rut. Malko sentit une langue aiguë fouiller sa bouche à petits coups rapides, comme celle d'un serpent. Deux bras s'enroulèrent autour de sa nuque.

Il étouffait.

Étant donné les lois puritaines du pays, il y avait de quoi se faire expulser sur-le-champ. Il parvint à se dégager, tenant la jeune femme par la taille.

— Mandy, qu'est-ce que tu fais à Abu Dhabi ?

— Qu'est-ce que je suis contente de te voir ! fit-elle sans répondre à sa question. Tu sais que je suis passée en Europe, je t'ai cherché. En Hollande, c'est là que tu habites, non ?

— Non, fit Malko.

Mandy la salope avait des qualités mais pas le sens de la géographie. De nouveau, elle se pendit à son cou, collant son pubis au sien.

— J'ai envie de faire l'amour avec toi ! murmura-t-elle dans le creux de son oreille.

Malko allait répondre lorsqu'il aperçut du coin de l'œil une silhouette fonçant vers eux. Un Arabe en dichdacha, les pans du kouffieh volant au vent, l'air farouche, avec une grande cicatrice lui barrant la joue droite. Pas rassurant. Son expression n'évoquait pas la paix. Mandy Brown l'avait aperçu aussi. Elle s'écarta vivement de Malko.

— Merde, voilà Toto !

Malko fit face. Il ne manquait plus qu'un drame passionnel interracial pour simplifier sa mission.

Toto fonçait sur eux, avec l'intention visible de les étripier. Mandy Brown, en vieille routière, se composa un visage d'une innocence absolue et ondula jusqu'au nouvel arrivant. Intrépide comme un CRS devant une marée noire.

CHAPITRE IV

Mandy Brown s'enroula littéralement autour de la dichdacha blanche, frottant son petit mufle sensuel contre celui du nouvel arrivant, ralentissant sa course, le couvant de son regard provocant de salope en manque. Malko se dit que, décidément, elle n'avait pas perdu ses qualités de sang-froid. Lorsque Malko l'avait connue, elle était la maîtresse d'un gangster qu'elle avait réussi à faire assassiner en s'appropriant sa fortune. Charmant cobra.

D'un geste plutôt sec, celui que Mandy avait surnommé « Toto » écarta Mandy Brown pour mieux dévisager Malko. De toute évidence, leur étreinte ne lui avait pas échappé. Mandy Brown se glissa entre les deux hommes comme pour éviter une confrontation directe et dit de sa voix la plus caressante :

— Malko, je te présente Abdulaziz Maarek, mon fiancé. (Elle se tourna vers l'Arabe et ajouta :) Le prince Malko Linge est un ami que je viens de retrouver par hasard.

Abdulaziz Maarek tendit une main impeccablement manucurée à Malko, l'enveloppant d'un regard plein de suspicion. Ses yeux noirs ne reflétaient guère de sympathie, mais plutôt une solide méfiance. Il avait dû apprendre à connaître la duplicité de la douce Mandy Brown...

— Il y a longtemps que vous vous connaissez ? demanda-t-il en assez bon anglais.

— Nous nous sommes rencontrés l'année dernière, expliqua Malko. Miss Brown m'a rendu service dans une affaire très difficile et même dangereuse. Je travaillais à l'époque pour le gouvernement américain.

— Et vous vous êtes revus ici par hasard ? demanda le « fiancé » d'un ton qui annonçait qu'il n'en croyait pas un mot.

— Absolument, firent Malko et Mandy en chœur.

Pour une fois qu'ils disaient la vérité ! Mandy avait beau s'accrocher tendrement à son amant, elle n'arrivait pas à faire fondre sa méfiance. Les Arabes traitaient peut-être les femmes comme des chameaux, mais apparemment ils tenaient à leurs chameaux. L'amant de Mandy prit la jeune femme par le bras et l'entraîna sans plus

s'occuper de Malko. Celui-ci jeta un coup d'œil éloquent à la jeune Américaine. Aussitôt, celle-ci sembla ancrer ses hauts talons dans le dallage du hall.

— Allons boire un verre tous ensemble, Abdulaziz, proposa-t-elle. Je suis sûre que tu vas beaucoup aimer mon ami Malko.

Ce n'était pas absolument évident... Pendant quelques secondes, l'Arabe continua à essayer d'entraîner sournoisement sa cavalière, mais Mandy Brown semblait avoir enduit ses escarpins de glue. Abdulaziz Maarek capitula enfin de mauvais gré.

— Tu sais bien que je n'ai pas le droit de boire ici avec ces lois idiotes ! dit-il d'un ton hargneux.

— Dis donc, fit Mandy, indignée de tant de mauvaise foi, c'est tes copains qui les font, ces lois...

— Une autre fois chez moi ? proposa l'Arabe, continuant à tirer Mandy Brown vers la sortie.

— Pourquoi ne pas venir dans ma suite ? proposa Malko sautant sur l'occasion. J'ai un bar bien garni et, là-haut, il n'y a pas de problème...

Un éclair intéressé passa dans les yeux d'Abdulaziz Maarek. Comme tous ses coreligionnaires, il ne pouvait pas résister à l'alcool officiellement prohibé. Mandy Brown l'entraînait déjà vers les ascenseurs. Il se laissa faire de mauvaise grâce, prenant soin de se placer entre Malko et Mandy. La confiance régnait. Dans l'ascenseur, il la coinça entre la paroi et lui, ramenant nerveusement les pans de son kouffieh sur ses épaules, dans un silence de mort.

Mandy Brown se hissa jusqu'à lui et lui enfila dans l'oreille une langue à rendre jaloux un lézard, se frottant éhontément contre sa dichdacha afin de bien montrer à qui elle appartenait... Dès qu'ils furent dans la suite de Malko, elle se rua vers le bar, hésita entre un Gaston de Lagrange et un *J & B*, choisit finalement le whisky et versa dans un verre une ration à étendre raide un mammoth adulte.

À la vue du liquide ambré, le regard farouche d'Abdulaziz Maarek s'adoucit. Malko se servit plus modestement une vodka, tandis que Mandy, probablement pour se remettre de ses émotions, se versait une bonne dose de Gaston de Lagrange qu'elle commençait à réchauffer amoureusement dans ses mains. Malko, discrètement, mit de la musique. Abdulaziz Maarek s'était assis dans un fauteuil. En trois minutes, son verre était vide.

Mandy Brown veillait. Elle plongeait et refit le plein. Cette fois, l'Arabe s'arrêta à mi-chemin, le regard déjà sérieusement trouble, avec une bonne option pour la cuite absolue.

— Je trouve que vous formez un très beau couple, dit aimablement Malko. Miss Brown paraît épanouie.

L'Abu-dhabien eut un rire ravi et caressa la hanche de Mandy qui

gloussa aussitôt de joie, comme un automate bien réglé. Puis elle s'assit sur ses genoux et au rythme de la musique commença un numéro de massage à la limite de la décence. Levant la tête vers Malko, elle laissa tomber d'une voix énamourée :

— Tu ne peux pas savoir ce qu'il me rend heureuse. C'est une vraie bête, cet homme-là...

Du coup, la « bête » acheva le verre de whisky, aussitôt rempli par la patiente Mandy. L'atmosphère s'était nettement détendue, et l'amant de la jeune Américaine ne paraissait plus considérer Malko comme un rival potentiel. Sournellement, Mandy Brown, toujours sur ses genoux, massait sa dichdacha qui commençait à prendre des formes bizarres. Malko se demanda si, emportée par son élan réconciliateur, elle n'allait pas faire l'amour dans le fauteuil...

D'une voix pâteuse et beaucoup plus amicale, l'Arabe interrogeait Malko sur ses voyages, les raisons de son séjour à Abu Dhabi. La hache de guerre était enterrée.

Mandy Brown bâilla, découvrant un charmant palais rose et annonça :

— J'ai faim.

C'était le second volet du piège. À moins d'être un affreux goujat, son amant ne pouvait pas l'emmener dîner sans Malko. Ce dernier joua d'abord la discrétion.

— Je vais vous laisser dîner..., proposa-t-il.

— Pas du tout ! protesta son nouvel ami. Vous venez avec nous. Les amis de Mandy sont mes amis...

Une lueur gaie brillait maintenant dans ses yeux noirs.

Il se leva et prit Malko par le bras ce qui lui évita de s'écraser sur la moquette et demanda :

— Je peux utiliser la salle de bains ? Je ne voudrais pas vous faire mauvaise impression pour notre première rencontre...

Il était vert...

Il paraissait plein d'humour, chose rare chez les Arabes. Malko le guida jusqu'à la porte qui l'intéressait. Aussitôt celle-ci refermée, Mandy bondit dans les bras de Malko et l'embrassa à perdre le souffle. Sa bouche embaumait encore le Gaston de Lagrange.

— Il est complètement pété ! dit-elle. Mais tu l'as apprivoisé. Quand il aura dégueulé, ça ira mieux. Vivement qu'on soit seuls.

Ça n'en prenait pas le chemin... Abdulaziz Maarek ressortit presque frais et un peu moins vert de la salle de bains, se versa un grand verre de Contrex qu'il but d'un trait et, soulagé, annonça :

— Nous allons au *Nihal*. Prenons ma voiture, nous vous ramènerons.

L'orchestre italien faisait un vacarme de fin du monde dans le restaurant presque vide. Abdulaziz Maarek avait troqué le *J & B* pour le Gini, boisson tolérée. Il prit sa fourchette et commença maladroitement à découper son mouton. Puis la laissant tomber, il plongeait ses doigts dans son assiette avec un rire décontracté.

— Je ne suis pas encore familier avec la civilisation ! expliqua-t-il joyeusement. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre à me servir d'une fourchette.

Il avait quand même eu le temps d'apprendre à conduire une Rolls. D'après la carte qu'il avait donnée à Malko, il était vice-président d'une grosse société traitant de pétrole, comme tout le monde à Abu Dhabi. Malko sentit soudain quelque chose monter le long de sa jambe, puis s'arrêter entre ses cuisses et commencer à bouger lentement, massant son bas-ventre. Le pied gauche de Mandy Brown, assise en face de lui, à côté de son fiancé. Elle n'avait pas perdu ses bonnes habitudes... Malko profita d'une pause dans la musique pour demander :

— Où vous êtes-vous rencontrés ?

— À Freeport, aux Bahamas, expliqua Mandy. Je m'ennuyais. Abdulaziz m'a offert de visiter son pays. Cela fait trois semaines que je suis là...

— Elle ne peut plus se passer de moi, enchaîna avec complaisance Abdulaziz Maarek. Je lui fais l'amour comme personne ne le lui a jamais fait. (Sur le ton de la confidence il continua :) C'est à cause du lait de chamelle. J'en bois un litre par jour et je peux faire l'amour cinq fois de suite. Et vous ? demanda-t-il à Malko.

— Moi, c'est le café, dit Malko, au hasard.

L'Arabe prit une mine dégoûtée.

— Ah non, le café c'est très mauvais pour ça... Il faut manger des dattes aussi.

Toutes les recettes aphrodisiaques allaient y passer. Le pied de Mandy, par un lent va-et-vient, commençait à avoir sur Malko l'effet du lait de chamelle. Abdulaziz Maarek passait son temps à rejeter en arrière les pans de son kouffieh en un geste gracieux et presque féminin.

— Vous connaissez le sheikh Bin Rashid ? demanda soudain Malko.

— Oui, bien sûr, fit l'autre. Pourquoi ?

— Je crois que deux de ses amies ont été assassinées récemment par des fanatiques religieux...

Abdulaziz Maarek prit aussitôt une expression dégoûtée.

— Le sheikh Zayed est trop indulgent ! cria-t-il pour dominer le vacarme de l'orchestre qui avait recommencé. Il laisse entrer tous les

immigrants illégaux. Il y en a des milliers que personne ne contrôle. (Il se pencha à travers la table.) Savez-vous ce qui est arrivé lorsque la police a fait une rafle chez les Iraniens illégaux d'Abu Dhabi ?

— Non, fit Malko.

— Le marché aux légumes a fermé pendant trois jours, annonça l'Arabe, d'un air triomphant. (Il éclata d'un rire énorme.) Tous des illégaux et des admirateurs de cette vermine de Khomeiny. Ils prétendent nous apprendre à bien nous conduire. Ce sont des chiens, des porcs, qu'on devrait décapiter... C'est notre faute, nous n'observons plus la Loi coranique. Il y a huit ans qu'on n'a pas coupé la main d'un voleur...

En Arabie Saoudite, on coupait encore la tête des femmes adultères. Ce qui dans un pays occidental aurait créé un risque certain de dépopulation...

— Ils ne sont pas dangereux ? demanda Malko.

Abdulaziz Maarek eut une moue dégoûtée.

— Dès qu'il y en a un qui commet une faute, il est mis dans un avion. Mais ils reviennent clandestinement sur des « dahos »^[10]. L'Iran n'est pas loin et, là-bas, ils crèvent de faim...

— Mais ce crime horrible, insista Malko. Qui peut l'avoir commis ?

Abdulaziz Maarek secoua la tête.

— Il n'y a pas de fanatiques religieux chez nous. C'était un crime crapuleux. On a voulu les violer et prendre leurs bijoux. Ce doit être des Pakistanais ou des Iraniens. La police va les trouver.

Il paraissait sincère, et Malko n'insista pas. Comme aucun détail des mutilations n'avait paru dans la presse, il ne pouvait contester cette version. Abdulaziz Maarek tourna vers lui le brillant regard de ses yeux noirs. Avec le kouffieh, il avait une certaine allure, genre Rudolph Valentino...

— Que faites-vous à Abu Dhabi ? Vous êtes dans le pétrole ?

— Non, dit Malko. Plutôt dans la diplomatie. Je suis consultant auprès du *State Department* américain. Une sorte de conseiller officieux.

— Quels sont vos conseils sur Abu Dhabi ? demanda aussitôt Abdulaziz Maarek.

— Je ne sais pas encore, dit Malko, je suis arrivé depuis trop peu de temps.

L'orchestre jouait de plus en plus fort, et Abdulaziz Maarek se penchait à travers la table, en tournant la tête de côté.

— Excusez-moi, dit-il, je suis presque sourd de l'oreille droite.

— Comment cela vous est-il arrivé ? demanda Malko, ravi de changer de conversation.

— Avant le pétrole, nous étions très pauvres, expliqua Abdulaziz

Maarek. Il n'y avait rien dans le désert. Pour vivre, je péchais des perles. Il fallait descendre à plus de dix mètres. C'est comme ça que j'ai eu le tympan crevé... Jusqu'à l'âge de trente ans, je ne me lavais à l'eau douce que lorsqu'il pleuvait. Après la pêche aux perles, nous partions aux Indes, à Bombay, vendre les perles. À la voile, parce que nous n'avions pas d'argent pour nous payer des moteurs. Cinq semaines de voyage. Les tempêtes. On revenait avec le vent. La vie était très dure. (Il éclata d'un rire joyeux.) Allah, dans son immense sagesse, nous a donné le pétrole. Maintenant ce sont les Indiens qui viennent travailler chez nous.

Ils étaient obligés de hurler à cause de l'orchestre. Malko dut se reculer sur sa chaise tant le « massage » de Mandy Brown devenait pressant. Abdulaziz Maarek consulta le petit monticule de diamants et d'or qui lui servait de montre et soupira.

— Il va falloir que j'aie retrouvé ma femme.

— Vous êtes marié ? demanda Malko.

— Oui, je suis marié, confirma l'Arabe. Une fois par semaine, je dois lui rendre hommage. Aujourd'hui, c'est le jour.

— Oh, non, *Habibi* !^[11] Reste avec moi, supplia Mandy Brown, d'une voix à fendre le granit rose de Perros-Guirec.

— Je ne peux pas, fit fermement l'Abu-dhabien. C'est la Loi coranique.

— Je ne veux pas que tu ailles fourrer ton beau machin dans ton horrible bonne femme, protesta Mandy Brown, pratiquement au bord des larmes.

Abdulaziz Maarek lui tapota la cuisse.

— Demain, je serai avec toi.

Il claqua dans ses mains, réclamant l'addition. Les orteils toujours enroulés autour de la virilité de Malko, Mandy Brown boudait ostensiblement. L'addition réglée, Abdulaziz Maarek donna le signal du départ. Ils s'entassèrent tous les trois à l'avant de la Rolls rouge et prirent la route du *Méridien*. Le *Nihal*, construit par les Libanais, se dressait au coin de sheikh Hamdan Street et de Umm Al-Nar Street, à trois blocs du *Méridien*.

Abdulaziz Maarek sifflotait, une main sur la cuisse de Mandy Brown.

— S'il n'est pas trop tard, je viendrai te rejoindre, promit-il.

Devant le *Méridien*, Mandy se jeta dans ses bras et lui administra un baiser à faire exploser un centenaire.

— À tout à l'heure, mon chéri, susurra-t-elle.

Abdulaziz Maarek se retourna vers Malko.

— À bientôt. Si vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition.

Malko emboîta le pas à Mandy Brown, éplorée comme une

épouse de Terre-Neuvien.

Elle se retourna trois fois en traversant le hall, envoyant des baisers à la Rolls qui s'éloignait. Malko et elle pénétrèrent ensemble dans l'ascenseur. La porte ne s'était pas encore refermée qu'elle s'incrustait déjà à lui, l'embrassant avec fureur.

— Vite, vite, je ne peux plus tenir ! soupira-t-elle.

Malko contemplait cette explosion de désir avec scepticisme. Il connaissait la frigidité avouée de la jeune femme. Devinant ses pensées, elle lui dit :

— J'ai changé, tu sais ! Je te raconterai.

Elle recommença à l'embrasser. En arrivant au quatrième, son haut avait glissé, révélant ses seins ronds et fermes. Elle haletait comme une locomotive en folie, et son ventre était agité d'une houle spasmodique. Elle traîna Malko hors de l'ascenseur jusqu'à sa chambre. Une énorme installation stéréo tenait toute la commode. Mandy Brown plaça sur sa tête deux écouteurs reliés à un petit lecteur de cassette, le mit en route, et se tortilla pour ôter son bermuda rose. Elle y parvint avec un soupir de satisfaction et se retourna sur le ventre, offrant aux yeux de Malko sa croupe cambrée et la longue ligne de ses reins, perdue dans sa musique.

— Déshabille-toi, dit-elle.

Il s'exécuta. Lorsqu'il fut nu, elle le prit contre elle, sa bouche descendit, l'enveloppant fugitivement, comme pour bien s'assurer de sa tenue. Après le traitement du dîner, Malko n'avait pas besoin de beaucoup d'adjuvant. Mandy Brown s'en rendit vite compte. Se redressant, elle le repoussa sur le dos et l'enfourcha, s'empalant sur lui. Les yeux fermés, elle commença à remuer lentement, étendant les bras comme une danseuse indienne, ondulant du bassin, toujours les écouteurs aux oreilles.

Malko la saisit aux hanches, l'empalant encore plus, domestiquant son mouvement jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un frottement régulier et lent. Mandy Brown haletait. Sa tête descendit jusqu'à la poitrine de Malko, et il sentit sa langue effleurer ses mamelons en une caresse très douce, tandis qu'elle accélérât le mouvement de son bassin. Elle s'immobilisa d'un coup, sa bouche s'ouvrit sur un petit cri, puis elle retomba toute molle contre lui, toujours empalée, sans perdre ses écouteurs.

— C'est bon, fit-elle, j'ai joui. C'est fabuleux.

Ils demeurèrent dans la même position. Mandy Brown avait vraiment un corps extraordinaire de fermeté et de courbes. Avec juste ce qu'il fallait de douceur pour le rendre sensuel. Elle écarta ses longs cheveux noirs et sourit à Malko.

— Tu vois, je n'ai plus besoin de trois millions de dollars pour jouir ! Mais il faut que je le fasse moi-même. Si je suis le rythme d'un

homme, je n'y arrive pas. Maintenant, je vais m'occuper de toi.

— Mais...

— Laisse-moi faire.

Elle glissa le long de lui, se lovant au pied du lit et commença une fellation aussi lente que consciencieuse. Elle n'avait pas perdu la main, si on peut dire... Peu à peu, Malko sentait sa vigueur revenir. Mandy l'agaçait de ses ongles longs et rouges. Le cerveau de Malko se vidait, comme aspiré par cette bouche vorace et habile.

Il se dégagea, la renversa sous lui et la pénétra d'une violente poussée rectiligne. Automatiquement, les jambes de Mandy se replièrent pour aider sa pénétration. Il la prit ainsi quelques minutes, puis, d'elle-même, la jeune femme le repoussa et roula sur le côté. Lorsqu'il pénétra sa croupe cambrée, elle s'agenouilla, cambrant encore davantage ses reins, les mains appuyées au mur.

Malko ne se retint plus, arrachant à Mandy des cris, des soupirs et des gémissements qui, pour être simulés, n'en étaient pas moins émouvants. Il parvint à la labourer encore un long moment avant de se libérer en elle, juste au moment où la cassette se terminait. Bon *timing*... Mandy Brown se retourna, alluma une cigarette et regarda Malko.

— Tu as toujours des yeux aussi fantastiques, dit-elle pensivement. On dirait de l'or liquide. Je crois que c'est ça qui m'excite chez toi...

— Sûrement, dit Malko. La dernière fois que je t'ai vue, tu parlais pour Monte-Carlo avec trois millions de dollars. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu les as perdus au jeu ?

Mandy Brown secoua la tête avec indignation.

— Tu es fou ou quoi ? Tout est placé. Moitié à Zurich moitié à New York. J'ai juste gardé cent mille dollars pour moi.

— Qu'est-ce que tu fais avec cet Abu-dhabyen ?

Allongée sur le ventre, la croupe offerte, le menton dans sa main, Mandy Brown fixa tendrement Malko.

— Tu ne peux savoir comme je suis contente de te revoir ! dit-elle. C'est grâce à toi si je m'en suis sortie à Honolulu. Je devrais être morte. En plus, tu ne m'as même pas pris mon pognon. Quand je t'ai quitté, j'ai été à Monte-Carlo. Comme prévu. Là, j'ai « lavé » mon fric. Ça m'a coûté quatre cent mille dollars, mais je suis repartie avec du fric que j'ai pu mettre dans des banques sans qu'on me pose des questions. Il faisait froid à New York. J'ai rencontré un type superbe – un éditeur – qui m'a proposé un week-end à Freeport. J'ai accepté. Là-dessus, je tombe sur Toto. Habillé normalement, tu vois, avec des types sérieux. En train d'acheter des terrains. Bref, se faisant chier. Il me reluque au restaurant. Au dessert, je reçois un paquet : un bracelet qui devait valoir dans les vingt mille dollars. Avec un petit mot. « J'ai

très envie de vous baiser ». Et le numéro de son appartement.

— Au moins, c'était direct, remarqua Malko.

— Toto n'a pas le sens des nuances, fit tranquillement Mandy. Bien entendu, mon mec était fou furieux. Moi, ça m'a troublée, un type qui éclaire de cette façon-là. Ça ne pouvait être qu'un gentleman. Je l'avais vu, il semblait pas mal...

— Bref, tu t'es retrouvée dans son lit...

— Non, fit Mandy. Ce mec ne baise jamais dans un lit... Pendant que mon Jules taquinait le craps, je me suis tirée. Toto était là. J'ai eu un choc : dans son appartement, il avait sa drôle de robe blanche. Je peux te dire qu'il n'a pas perdu de temps. J'étais à peine entrée qu'il me foutait la main au cul. Debout dans le hall de la suite. Son espèce de truc blanc, ça m'excitait, je m'étais toujours demandée ce qu'ils mettaient dessous.

— Tu l'as découvert ? demanda Malko, écroulé de rire.

— Ouais, fit Mandy. On a un peu flirté. Moi, je n'avais pas le temps. Mon type allait foutre l'hôtel sens dessus-dessous. Je me suis dit qu'une gâterie rapide ferait l'affaire. C'est vachement excitant de farfouiller sous une robe et de trouver un truc...

Mandy eut une moue ravie en pensant à sa découverte et précisa :

— Tu sais qu'ils portent *deux* machins sous leur robe. D'abord, une espèce de caleçon ouvert comme une culotte de pute et ensuite un slip. Ils risquent pas de se faire violer...

— Tu y es quand même arrivée ?

— J'ai pas pu le sucer, avoua Mandy penaud. Il m'a dit que c'était bon pour les pédés. Là-dessus, il m'a fait pivoter contre le mur, il m'a fait mettre un pied sur une chaise et il m'a baisée par derrière, en m'arrachant presque les seins à force de les pétrir. J'ai gueulé, et il avait l'air vachement heureux. Là-dessus, il m'a dit qu'il partait le lendemain pour son pays et qu'il fallait que je vienne avec lui. Qu'il avait tellement de pognon qu'il ne savait pas comment le dépenser.

— Mais tu es milliardaire, remarqua Malko.

Mandy baissa les yeux.

— J'ai envie de me faire un petit magot supplémentaire, avoua-t-elle. Tant que je ne tomberai pas amoureuse. Baiser pour baiser, autant que ça rapporte quelque chose... Tu sais ce que j'ai fait : J'ai été retrouver mon Jules. Je lui ai filé un somnifère et je me suis tirée avec Toto à six heures du matin, dans son avion privé...

— Il m'a sauté six fois au-dessus de l'Atlantique ! Une bête. Il ne pense qu'à ça... Moi, j'en ai mal aux cordes vocales à force de gueuler pour lui faire plaisir. Il est vachement généreux. Depuis que je suis avec lui, il a dû me filer pour trois ou quatre cent mille dollars de babioles, sans compter le fric en billets. Il ne compte pas. Mais il est un peu dingue... Si tu savais ce qu'il me demande...

— Quoi ?

— Il voulait que je me fasse incruster un diamant dans la chatte, fit Mandy offusquée. Sur une des grandes lèvres. Il m'a montré une fille qui a fait ça ici. Pour montrer que son Jules a vraiment du pognon...

— Tu pourras toujours le retirer après, remarqua Malko.

— Je ne veux pas me faire charcuter, protesta Mandy. D'ailleurs, je suis juste un gadget pour lui. Quant à penser à me faire jouir, c'est hors de question. Je serais un chameau, ça serait pareil. Par contre, il faut que je lui répète toute la journée que sa queue est la plus dure, la plus longue, la plus inépuisable que j'ai jamais connue.

— C'est relativement facile..., fit Malko souriant.

— Ouais, lui, il raconte à tous ses copains que je suis un coup superbe, qu'il n'y en a pas deux comme moi. Et pour les convaincre, il me prête.

— Il te prête ?

— Ouais. Ils passent leur temps à échanger leurs bonnes femmes. Enfin, les étrangères. Les autres, ils les voient jamais. Juste pour leur faire des gosses et leur filer du pognon. Moi, il m'a déjà refilé à cinq de ses copains, dont un qui était franchement pas ragoûtant. Un vieux sheikh avec du trachome qui m'a sodomisée comme une brute.

— Pourtant, il semblait jaloux de moi, remarqua Malko.

— Logique, fit Mandy Brown. T'étais pas son copain.

— Et maintenant ?

— Il te connaît, c'est pas la même chose. Si vraiment, il avait pas voulu que tu me sautes, il m'aurait emmenée dans un de ses appartements.

Mandy se coula contre lui, frottant son épiderme tiède comme une chatte amoureuse.

— J'ai un petit service à te demander, roucoula-t-elle.

— Quoi ? dit Malko, inquiet, connaissant Mandy.

— Je voudrais me tirer d'ici.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Toto m'a piqué mon passeport, avoua-t-elle. Il est copain avec le sheikh qui commande le pays. Il fait ce qu'il veut. Je risque de rester six mois et je commence à en avoir ras le bol. Ça ne m'amuse plus de farfouiller sous les robes des mecs. Je sais ce qu'il y a.

Malko réfléchissait. Mandy Brown avait peut-être été envoyée par le dieu des barbouzes. Elle pouvait être une alliée relativement fiable et présentait toutes les qualités requises pour ce qu'il cherchait.

— Ton Jules est quoi, politiquement ? demanda-t-il.

— À droite d'Attila, fit-elle. Il a une bête noire : les communistes. Il voudrait leur couper les couilles à tous.

— Très bien, dit Malko, je te ferai sortir d'ici. Mais il faut que ton

Toto te prête à quelqu'un que je connais. Discrètement.

— Il est pas trop dégueulasse ?

— Pas du tout, affirma Malko. Il a vingt-cinq ans et il est, paraît-il, superbe.

— Merde, c'est pas vrai ! Alors pourquoi ?

— Trop compliqué pour t'expliquer, fit Malko. Tu me fais confiance ?

— Oui.

Inutile de lui raconter l'histoire de la chèvre et du tigre.

— Bon, je vais lui parler demain, pendant qu'on baisera. Tu restes avec moi, cette nuit. J'ai pas envie de dormir seule.

— Mais il t'a dit qu'il reviendrait peut-être.

— Tu parles ! ricana Mandy Brown. Quand sa bonne femme le tient, elle lui vide les couilles jusqu'au matin.

Elle se lova contre lui, soudain très petite fille, et s'endormit immédiatement. Malko demeura les yeux ouverts, écoutant le bruit du ressac de la mer d'Oman contre la plage, songeant aux hasards de la vie. Il ne s'attendait pas à retrouver Mandy Brown à Abu Dhabi. Grâce à elle, il allait peut-être avancer sérieusement. Il avait un long chemin à parcourir avant d'être en position de force... Pour se changer les idées, il reporta son regard sur la silhouette somptueuse de Mandy Brown, endormie sur le ventre, les reins creusés, comme si elle attendait qu'on la prenne, ses longs cheveux épars autour de sa tête, la couleur abricot de son bronzage renforçant encore ses courbes sensuelles. Il s'amusa à promener un doigt le long de sa colonne vertébrale descendant jusqu'entre les fesses rondes. Elle frémit sans se réveiller.

Il se leva, alla s'installer sur le balcon où il faisait frais. La mer était unie et sombre. À droite, brillaient les lumières de la vieille raffinerie. La silhouette d'un pétrolier se découpait dans la baie en face.

Le pétrole. Un million et demi de barils par jour. La production de l'Iran actuellement. Qui aurait hésité à tuer pour un tel pactole ? Abu Dhabi avait été arrachée au sable du désert, à coups de millions de dollars. Tout était fou. L'eau de mer qu'on distillait à prix d'or, les tomates qui revenaient à deux cents dollars le kilo. Toute cette richesse était entre les mains de quelques hommes... De nouveau, il fixa l'étendue sombre de la mer d'Oman. À quelques centaines de kilomètres au sud, les navires soviétiques veillaient, à l'ancre pour économiser le fuel, tandis que la « Task Force 70 » américaine tournait en rond, en face du détroit d'Ormuz, comme des chiens de garde bien dressés.

Au nord, à quatre cents miles, il y avait les Mig 28 de Kandahar, la grande base au sud de l'Afghanistan. Sans parler du Sud Yémen,

entièrement aux mains des Cubains et des Soviétiques... Le piège était en train de se refermer sur la région la plus riche du globe. Il suffisait juste d'une petite étincelle...

On pouvait faire confiance aux Soviétiques pour la provoquer. C'est peut-être parce qu'elles avaient découvert le processus de déstabilisation choisi par Moscou que les deux jeunes Anglaises du MI5 étaient mortes.

En attendant, Abu Dhabi, vivait comme si de rien n'était. Le sheikh Zayed chassait au Pakistan depuis deux mois. On ne savait même pas la date exacte de son retour. Les Palestiniens, les Jordaniens et tous les immigrés faisaient marcher le pays, et l'argent rentrait au rythme effarant de quinze milliards de dollars par an. L'armée abudhabienne, bourrée de missiles, de chars et d'avions hypermodernes n'était composée que de mercenaires à peine capables de se servir de ce matériel sophistiqué. En cas de conflit, tout se dissoudrait comme en Iran deux ans plus tôt. Les farouches pilotes pakistanais des Mirages français prendraient leurs beaux avions et iraient se poser au Pakistan.

Qui allait mourir pour le sheikh Zayed ?

Les Émirats eux-mêmes faisaient la fine bouche devant leurs alliés sérieux : les Américains. Les Européens jouaient à cache-cache avec leurs responsabilités.

En face, il y avait la puissante et implacable machinerie soviétique avec le KGB, prêt à tout pour agrandir encore l'empire des tsars. De quoi être découragé. L'opposition était telle entre la détermination soviétique et la pusillanimité de l'Ouest qu'on en avait le vertige...

Malko quitta le balcon et rejoignit Mandy Brown. Elle dormait toujours sur le ventre, la croupe glorieusement cambrée.

Pour l'instant, c'était la meilleure arme dont il disposait. S'il parvenait à réaliser son idée. Mais, en même temps, il voulait commencer son enquête classiquement. En allant sur les lieux du crime.

CHAPITRE V

Un vent violent soulevait des trombes de poussière qui flottaient ensuite à quelques centimètres du sol. Malko sortit de la Mercedes qu'il avait louée au *Méridien* et eut immédiatement le souffle coupé. Le désert s'étendait autour de lui, à perte de vue, on ne voyait pas la mer pourtant proche. Il s'approcha de la Rolls Royce blanche abandonnée sur le bord de la piste. À part le pare-brise éclaté et quelques bosses sur la carrosserie maculée de traînées sombres, elle semblait intacte.

Il ouvrit une portière, passa la tête à l'intérieur, retrouva l'odeur familière du vieux cuir. Quel gaspillage !

Les traces de sang avaient séché sur le capot. Rappel sinistre du drame. Malko regarda autour de lui. Dans le lointain il distinguait très peu le palais du sheikh Khalid Bin Rashid à peine plus ocre que l'horizon. Non loin de la Rolls, il aperçut un gros rocher, certainement celui qui avait bloqué la piste. Qui l'avait bougé, poussé en travers de la piste et, ensuite, l'avait remis en place ?

Malko examina le désert autour de lui, sans pouvoir répondre à sa question. Il avait fallu un engin, style bulldozer. Celui qui conduisait le bulldozer savait peut-être quelque chose sur le meurtre. Il ne s'était pas amusé à faire cela de sa propre initiative. Reprenant sa voiture, il fit demi-tour. Cinq cents mètres plus loin, avant l'embranchement de la route de Bu Hasa il tomba sur une équipe d'ouvriers s'affairant autour d'un pipe-line.

Un Blanc les commandait, barbu, avec une casquette rouge et des lunettes noires. Malko s'arrêta et s'approcha de lui.

— Bonjour, dit-il en anglais, je voudrais un renseignement. Il n'y a pas de bulldozer qui travaille dans le coin ?

Le Blanc le toisa d'un air amusé.

— Un bulldozer ? fit-il. Pourquoi cherchez-vous un bulldozer ?

— On a déplacé un rocher très lourd, dit Malko. Non loin d'ici. Pour bloquer la piste. Il a fallu un engin. Vous êtes peut-être au courant...

Le barbu sourit ironiquement.

— Il y avait un bulldozer. Vous pourrez voir ce qu'il en reste, si vous continuez un demi-mile dans cette direction...

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Malko.

Le Blanc aux lunettes noires haussa les épaules.

— L'imbécile qui le conduisait s'est amusé à déterrer un « pipe » de trente-deux pouces avec sa pelle. Tout a été vitrifié sur cinquante mètres carrés, et le type avec. C'est pour ça que nous sommes là. On essaie de rétablir la circulation dans ce pipe.

— Ça s'est passé quand ?

— Quatre ou cinq jours.

— Après le meurtre ?

— Quel meurtre ?

Malko n'insista pas et remonta dans sa voiture. C'est vrai que l'information ne circulait pas à Abu Dhabi... Il sortit de la piste, dans la direction indiquée par le Blanc.

Effectivement, il aperçut très vite une carcasse métallique tordue et carbonisée. Descendant de sa Mercedes il s'approcha. Le sol était dur, comme près des volcans. On aurait dit de la lave.

Il fit le tour de l'engin, la chaleur avait tordu les commandes. De l'autre côté, il distingua une plaque avec une inscription qui avait échappé aux flammes. Youssouf and Co.

Il nota mentalement le nom et repartit. Tandis que Mandy Brown se dorait à la piscine du *Méridien*, il avait un certain nombre de contacts à prendre. C'était dimanche, un jour comme les autres à Abu Dhabi où le jour de repos était le vendredi.

* * *

Un Indien enturbanné, aux yeux de braise et aux dents éblouissantes, s'approcha de Malko dès qu'il eut pénétré dans le *Golden Falcon*, le meilleur restaurant indien d'Abu Dhabi.

— *You have a reservation, Sir ?*

Le restaurant décoré de glaces et de miniatures indiennes était entièrement vide.

— Je veux voir Mr. Mufti, dit Malko. Pour organiser un dîner.

— Je vais voir s'il est là, fit le serveur avant de s'éclipser.

Quelques secondes plus tard, un homme blond avec une petite moustache et des yeux bleus – tout à fait l'air d'un Européen – fit son apparition. Malko lui serra la main.

— Je viens de la part de « Pete ».

L'Égyptien se contenta de sourire sans répondre. Bien que le restaurant soit vide, il prit Malko par le bras et le poussa vers la porte donnant sur le *no man's land* de sable. Le *Golden Falcon* se trouvait au milieu d'un bloc moderne entre Zayed-the-Second Street et Sheik Ham-dan Street, tout près du *Méridien*.

— Je vous retrouve dans le hall de l'hôtel *El-Ain* dans dix

minutes, dit l'Égyptien. Juste en face du *Sheraton*, sur la Corniche.

* * *

L'hôtel *El-Ain* ressemblait à un motel américain bon marché avec ses deux étages peints en blanc et son hall froid, avec un bar au fond. Malko avait juste eu le temps de commander une Nasafi, eau minérale locale, que Mohammed Mufti fit son apparition. Dès que le garçon eut pris sa commande, un café turc, il fixa Malko et demanda :

— Que puis-je faire pour vous ?

« Pete » était le code pour Ralph Nader, code donné seulement à ceux qui en avaient réellement besoin. Succinctement Malko expliqua ce qui l'amenait à Abu Dhabi. Pendant qu'il parlait, un vieil homme, un Arabe mal rasé et peu ragoûtant, entra par la porte donnant sur la cour et traversa le hall en traînant les pieds, jetant un coup d'œil insistant dans leur direction. Mohammed Mufti lui adressa un léger sourire, et l'autre disparut.

Malko avait fini.

— J'avais entendu parler de ce double meurtre, dit l'Égyptien, parce que je connais la personne par qui ces deux filles sont arrivées à Abu Dhabi. Une Libanaise qui s'appelle Tania et trouve des filles pour les sheikhs. Mais j'en ignorais la raison.

Un autre Arabe en dichdacha, l'air miteux, pénétra à son tour dans le hall et traîna près de leur table avant de disparaître. Mohammed Mufti, dès qu'il eut disparu, sourit à Malko.

— Vous voyez ce type : c'est un indicateur. Il vérifie si des Arabes ne boivent pas de l'alcool en public... Il y en a dans tous les hôtels. Les « locaux » préfèrent boire chez eux de l'alcool acheté au marché noir. Ils risquent moins qu'en Arabie Saoudite.

Malko poursuivait son idée.

— Il y a plusieurs circuits ici pour les filles qui viennent d'Europe ?

L'Égyptien but une gorgée de café.

— Oh, c'est compliqué. Parfois, elles viennent directement d'Angleterre ou du Pakistan. Il y a beaucoup d'Égyptiennes aussi qui séjournent officiellement comme coiffeuses ou manucures. Mais elles ne travaillent pas avec les sheikhs. Eux veulent des vraies Européennes. Une grande partie du trafic passe par Tania.

— Qui est cette Tania ?

Mufti sourit.

— Une femme très belle. Il paraît qu'elle a été Miss Liban il y a quelques années. Elle reçoit beaucoup, des « locaux » et des étrangers. Il y a toujours de très jolies filles chez elle. Elle arrange des coups pour les sheikhs et les émirs et elle est branchée sur des réseaux en

Europe.

— Vous la connaissez ?

— Un peu. Ici, il faut connaître tout le monde.

— Vous pourriez me la faire rencontrer ?

L'Égyptien eut un sourire embarrassé.

— C'est un peu délicat. Elle risque de se méfier. Jusqu'ici j'ai une couverture parfaite, il ne faudrait pas que je fasse d'imprudence.

— Si j'étais avec une fille ravissante et disons... accessible, suggéra Malko. Très jeune.

— C'est différent, approuva l'Égyptien. On pourrait faire un « montage ». Mais les soirées chez elle sont quelquefois un peu spéciales. Il ne faut pas que votre amie se choque si un « local » lui demande froidement de coucher avec lui.

— Elle ne se choquera pas, promit Malko.

Mandy Brown en avait vu d'autres. L'Égyptien était un homme prudent. Il ne demanda pas à Malko la raison de sa requête. Bien qu'il s'en doutât certainement.

Ce fut lui qui suggéra :

— Je peux vous rencontrer à la piscine du *Méridien*. J'y vais souvent. Votre amie parle anglais ?

— Elle est Américaine, dit Malko.

— Bien, fit Mohammed Mufti, cela pourra s'arranger. Je suppose que vous voulez la brancher sur quelqu'un d'important ?

— Exact, dit Malko. Khalid Bin Rashid. À moins que vous n'ayez une meilleure idée. Il n'y a pas de rumeur de coup d'État ?

Mohammed Mufti eut un sourire ironique.

— Oh si, tous les quinze jours, on annonce que le sheikh Zayed va être assassiné...

Charmant.

— Pourquoi voudrait-on tuer le sheikh Zayed ? demanda Malko.

Mufti eut un geste fataliste.

— Dans cette région du monde, les chefs d'État meurent souvent de mort violente. Comme il n'y a pas d'élections... Le sheikh de Dubaï le déteste, le sultan d'Oman aussi. Je ne parle pas des Iraniens ni des Yéménites du Sud. Il a trop d'argent pour ne pas susciter de convoitises.

Il consulta sa montre.

— Bon. Il faut que je vous quitte, si vous avez besoin de moi, téléphonez. De la part de Yasser.

— Et mon contact avec Tania ? insista Malko.

— Il faut que nous nous rencontrions à la piscine « par hasard », suggéra l'Égyptien. Que vous soyez avec votre amie. Si vraiment elle est comme vous le dites, je pourrai téléphoner à Tania qu'il y a une fille à mettre dans son circuit. Ensuite, ce sera elle qui vous

contactera. C'est plus sûr.

— Tout à l'heure ? proposa Malko.

— Ça va, promit l'Égyptien. Mais comment votre amie s'est-elle retrouvée seule ici ? Ils ne délivrent pas de visas aux femmes seules, sauf cas spéciaux.

— C'est une longue histoire, dit Malko.

Il se demandait comment Toto allait réagir en apprenant qu'on essayait de lui prendre l'amour de sa vie... Cela risquait de faire un sacré tirage. Mais Mandy Brown représentait sa seule chance de faire bouger les choses. Il suivit des yeux l'Égyptien qui montait dans une Lancia jaune.

* * *

Malko vérifia d'un coup d'œil que la clef de Mandy Brown ne se trouvait pas dans sa case. L'employé du desk lui adressa une grimace complice.

— Miss Brown est à la piscine, Sir, dit-il.

Malko remercia d'un sourire et longea le couloir de la cafétéria. Qu'allait-il raconter à Toto ? C'était comme arracher un morceau de viande de la gueule d'un fauve affamé. Malko risquait de se retrouver avec un couteau dans le ventre. Le manche à l'extérieur... La piscine était presque déserte, à part Mandy Brown, allongée sur un transat. Son bikini ne couvrait qu'un centimètre environ de son corps admirable. En voyant Malko elle ôta ses lunettes en forme de cœur. Tout le pourtour de son œil gauche était marbré de jaune et de bleu. Malko n'eut pas le temps de poser de questions.

— Toto est venu tout à l'heure et m'a tabassée, annonça-t-elle d'une voix égale. Nous sommes en froid.

— Pourquoi ? demanda Malko.

— J'ai pas voulu me faire sauter ce matin, expliqua Mandy avec simplicité. J'en ai marre de ses caprices. Il me paie pas assez cher. En plus, quand il a dessoûlé, il a réalisé qu'on s'était foutu de sa gueule hier soir. Ses mouchards lui ont dit que nous avions dormi dans le même lit. Il a pas aimé... Surtout que je lui ai dit que tu étais un coup superbe.

Mandy Brown n'aurait jamais pu faire une carrière dans la diplomatie...

— Crois-tu que c'était absolument utile ? demanda Malko.

— En tout cas, c'était marrant, même si c'est pas vrai, fit Mandy Brown, faisant un beau doublé.

— Il doit être en train de me chercher pour m'égorger, remarqua Malko, tu ne me facilites pas la vie.

Mandy Brown frota son œil endolori.

— Pas du tout. Ivre de rage, il est parti pour Sharja. Je crois qu'il a une petite salope là-bas, qui fait tous ses caprices. On est tranquilles pour quelques jours... On va pouvoir faire la fête...

Elle ne croyait pas si bien dire. Malko prit place à côté d'elle. Une demi-heure plus tard, Mohammed Mufti fit son apparition, ignorant ostensiblement Malko. Il fit le tour de la piscine et finalement lui adressa un petit signe discret. La machine était en route. Malko le vit disparaître avec un petit serrement de cœur. Mandy ne s'était rendu compte de rien.

* * *

— Elle est superbe, juste comme ils les aiment, continua Mufti. Une jolie petite gueule de salope...

Il parlait en arabe d'une des cabines du hall du *Méridien*. À l'autre bout du fil, Tania eut un petit sifflement amusé.

— Ma parole, tu deviens maquereau...

— Bof, un service en vaut un autre, fit l'Égyptien, tu m'enverras des clients.

— Elle n'est pas seule ?

Il eut un rire canaille.

— Je ne crois pas que ce soit un problème. Elle s'est déjà fait plusieurs types. Celui-là, c'est le dernier. Elle a dû venir avec un autre gars et se faire planter. Je te jure que tu devrais la voir. Elle est presque aussi belle que toi.

— Il y a vingt ans, fit Tania ironiquement. OK, je viendrai à la piscine, tout à l'heure ou cet après-midi.

L'Égyptien raccrocha, satisfait. Bientôt, il aurait assez d'argent pour acheter un restaurant dans son pays, et ne plus mener une vie dangereuse.

* * *

Malko ignorait quand se produirait le « contact » avec la Libanaise. De toute façon, il réalisait qu'il avait oublié de questionner l'Égyptien au sujet de Youssouf, l'entrepreneur propriétaire du bulldozer lié au double crime. Il abandonna Mandy Brown pour aller feuilleter un annuaire téléphonique dans le hall. Il trouva facilement.

L'annonce occupait toute la page : YOUSSEF, General Undertaker. En arabe et en anglais. Cela semblait une grosse affaire.

Il referma l'annuaire. C'était une excellente occasion pour lier connaissance avec le second contact de la CIA, un certain Taïeb Walloud. Palestinien, agent du Mossad israélien.

Des centaines de lustres pendaient du plafond, tous plus rutilants les uns que les autres. Sans parler des fontaines lumineuses et des hideuses statues fluorescentes. L'énorme bazar d'électricité se trouvait sur Zayed-the-Second Street, juste en face de la tour du *Center Hôtel*. Malko était là depuis cinq minutes lorsqu'un jeune homme très brun, le visage barré d'une grosse moustache, surgit de l'arrière-boutique.

— Vous m'avez demandé, Sir ?

— Je viens de la part de « Pete » pour une installation complète, annonça Malko.

Taïeb Walloud demeura impassible.

— Dans ce cas, il faudrait que je vienne avec vous, que je voie le chantier.

— Parfait, dit Malko.

Ils sortirent ensemble et montèrent dans la Mercedes de Malko. Aussitôt dans la voiture, le Palestinien se détendit.

— J'attendais votre visite. « Pete » a pu me prévenir.

Il avait tourné à droite dans Schikal Square, puis à gauche sur Cornish Road. Quelques rares piétons se hâtaient dans le vent. Malko examina son voisin du coin de l'œil. Taïeb Walloud semblait parfaitement à son aise.

— Vos affaires marchent bien ? demanda Malko.

— Très bien, fit le Palestinien. Je gagne beaucoup d'argent en installant des lustres dans les mosquées. Comme ils en construisent à tour de bras, je n'arrive pas à fournir. J'équipe les palais aussi... Tous les sheikhs adorent les lustres, les guirlandes, tout ce qui brille. Cela permet de voir beaucoup de gens...

— Vous ne risquez rien ?

Taïeb Walloud haussa les épaules.

— On risque toujours. Mais ici il y a peu de risques. Les services abu-dhabiens sont squelettiques. Un mélange de Jordaniens, de Saoudiens, de Palestiniens. Qui ne savent pas ce qu'ils font. Je ne me mêle d'aucune action directe, mais j'écoute...

— Que pensez-vous de l'attentat contre les deux filles ?

Le Palestinien se frotta pensivement les mains, l'une contre l'autre.

— Troublant. Quelqu'un a monté le coup. Ou bien pour embarrasser le sheikh Bin Rashid ou alors, parce qu'elles risquaient d'avoir une information sur quelque chose en préparation. Mais j'ignore quoi.

Ils étaient arrivés au bout de la Corniche. La voiture semblait rouler en plein désert, après avoir dépassé le *Hilton*.

— Vous connaissez Youssef, l'entrepreneur ? demanda soudain

Malko.

— Oui, dit le Palestinien. Pourquoi ?

Malko lui expliqua l'histoire du bulldozer. Taïeb Walloud écouta avec attention, puis précisa :

— Youssouf est très connu ici. Il est associé avec le sheikh Bin Rashid.

— Bin Rashid ? sursauta Malko. Mais...

— Oh, ça ne veut rien dire, fit le Palestinien. Avec le système du « sponsoring » chaque sheikh a une vingtaine d'affaires. Si vous voulez faire des affaires ici, il faut avoir un « sponsor » local, c'est-à-dire un « silent partner » qui encaisse la moitié des profits. Moi aussi, j'ai un associé « local ».

Malko nota mentalement. Coïncidence troublante quand même.

— Vous connaissez Tania, la Libanaise ? demanda-t-il.

Le Palestinien sourit.

— Qui ne la connaît pas ! Attention... C'est de la dynamite. Elle ferait n'importe quoi pour des dirhams. En plus, elle est sûrement manipulée par un ou deux Services. Mais elle est branchée directement sur les sheikhs. Grâce à son réseau de filles.

— Je vais vous ramener, dit Malko. Regardez quand même du côté de Youssouf.

Il tourna à gauche dans Al-Manhal Street, filant de nouveau vers l'est. Devant chaque maison, de petits enclos avec des chameaux. Leurs propriétaires, vieux habitués du désert, n'avaient pas voulu s'en séparer. Ils les conservaient comme on garde un chien. En pleine ville, c'était touchant. Malko quitta le Palestinien en face du *Center Hôtel* et remit le cap sur le *Méridien*.

* * *

Mandy Brown tourna la tête pour examiner d'un œil critique celle qui venait de s'installer dans la chaise-longue voisine de la sienne. Une femme en maillot une pièce, noir, découvrant tout le dos, avec une poitrine généreuse, des hanches empâtées et de longues jambes un peu fortes très bronzées. Un turban donnait un air sévère au visage sensuel. Elle bougeait bien, sachant qu'on la regardait.

Elle alluma soigneusement une cigarette plantée dans un long fume-cigarette et se plongea dans un magazine français.

« Une ancienne pute », se dit Mandy qui avait de l'instinct. Cette femme l'intriguait et l'attirait à la fois. Elle aimait les lourds bracelets d'or et les bagues qui couvraient ses longs doigts. Elle se voyait dans quelques années. Que faisait Malko ? Elle en avait assez d'être seule à cette piscine. Ras le bol des Mille et Une Nuits. Elle se mit à jouer avec une petite boîte à pilules suspendue à son cou par une chaîne en or. Sa

voisine l'observait du coin de l'œil. Sans ôter ses lunettes, elle pointa son fume-cigarette vers le bijou et demanda d'une voix de basse :

— C'est ravissant. Où l'avez-vous acheté ?

— À New York, fit Mandy flattée. Bulgari.

— Il n'y a pas beaucoup de filles aussi jolies que vous dans ce pays, dit l'inconnue. Vous allez vous faire enlever...

— Oh, mais je ne suis pas seule, avertit Mandy.

Tania ôta ses lunettes, souriant de toutes ses dents à la jeune Américaine.

— Je m'appelle Tania. Je vis depuis un certain temps dans ce pays et je pourrai peut-être vous rendre service si vous avez des problèmes. Je connais beaucoup de gens.

— Je m'appelle Mandy. Vous êtes chouette.

Malko balaya la piscine du regard. Il eut un petit choc agréable au cœur en voyant qu'à côté du corps bronzé de Mandy se trouvait une autre femme, plus grande, plus épaisse, les cheveux dissimulés par un turban. Elles bavardaient avec animation. Il s'approcha et Mandy l'aperçut.

— Je te présente Tania, dit-elle. C'est ma nouvelle copine.

Tania tendit la main à Malko. Une main douce aux interminables ongles rouges et lui dit bonjour d'une voix à déclencher un orgasme chez un archevêque. Splendide créature. Le type même de l'Orientale qui a su se retenir sur les pistaches... Le ventre était plat sous le lastex, la poitrine aussi belle que celle de Mandy, les jambes bien galbées. Seul le visage avait une certaine dureté.

— Tania est ravissante, dit-il.

Tania eut un sourire carnassier et froid.

— Je crois que Mandy et moi nous entendrons très bien. Je l'ai invitée, si vous le permettez, à un dîner où nous manquons de jolies femmes. Demain soir.

Mandy eut une moue d'enfant outragée.

— Oh, mais je ne peux pas laisser tomber Malko... Ce n'est pas gentil.

— Vous êtes une grande fille, fit Tania, à peine polie.

Malko observait, silencieux. Cela marchait trop bien.

Mandy jouait son rôle à merveille. Tania attendit quelques secondes avant de se composer un sourire de circonstance et de se tourner vers Malko.

— De toute façon, vous êtes le bienvenu, dit-elle. Mais je ne voulais pas vous imposer un dîner où vous ne connaîtriez pas les gens. Ce sont des amis à moi. Il y a beaucoup de « locaux », et je sais que les étrangers sont parfois mal à l'aise avec eux.

— J'aime beaucoup découvrir des gens nouveaux, assura Malko.

Tania se leva et s'étira, consciente du charme qui se dégageait de

son corps un peu lourd.

— Dans ce cas, je vous dis à demain soir, dit-elle. J'ai expliqué à votre amie où je demeure.

— C'est gentil de nous inviter, dit Mandy.

Tania de nouveau eut un sourire carnassier.

— J'aime toujours avoir des visages nouveaux.

Elle coula un regard langoureux à Malko et s'éloigna d'une démarche à l'ondulation étudiée. Mandy la suivit des yeux.

— Tu t'es fait draguer, remarqua Malko.

L'Américaine fit la moue.

— Je me demande si elle n'est pas gouine. Si tu savais les gentilleses qu'elle m'a balancées... En tout cas, elle n'aime pas beaucoup les hommes.

— Que fait-elle ? demanda innocemment Malko.

— Oh, elle a du fric, fit Mandy. Je crois qu'elle a un ou deux types bourrés dans sa vie... Elle a dû être chouette. Pourvu que Toto ne revienne pas d'ici demain soir. Ça ferait des drames...

Malko pensait la même chose. Son plan avait démarré mais beaucoup de grains de sable pouvaient s'y glisser. Il se dit qu'il valait quand même mieux mettre Mandy au courant.

— Tu te souviens de ce que je t'avais demandé ? Eh bien, je crois que ça vient de se mettre en route.

Mandy le fixa avec stupéfaction, puis éclata de rire :

— Ah ! ça, c'est pas mal.

CHAPITRE VI

Khalid Bin Rashid étendit languissamment la main vers la console qui cernait la tête de son lit rond et appuya sur un bouton. Aussitôt, les huit écrans vidéo qui permettaient de voir ce qui se passait dans les principales pièces de son palais et de celui des femmes s'allumèrent. Il les balaya d'un regard amorphe. Rien de bien passionnant.

Il s'étira, mit la stéréo. Les rideaux de soie bleu nuit empêchaient la lumière du jour d'entrer. Sa chambre semblait sortie directement d'un film de science-fiction avec ses murs de laque bleue et noire, ses bandes d'acier, sa haute moquette blanche et l'amoncellement de matériel électronique dans tous les coins. Un ensemble ultramoderne Akai, composé d'une caméra vidéo, d'un magnétoscope et d'un écran géant télé, permettant même au jeune sheikh de filmer ses ébats amoureux et de se les repasser ensuite, en arrêtant l'image sur les moments les plus croustillants. Le lit rond de deux mètres de diamètre, monté sur une complexe machinerie électrique, tournait doucement, s'inclinait, tremblait comme un fauteuil de dentiste. Un miroir, caché sous un panneau de laque coulissant, prenait la place du ciel de lit lorsque Khalid Bin Rashid se livrait à son occupation favorite. Tous les éléments de cette chambre étaient venus d'Europe à grands frais et, seuls, les intimes du jeune sheikh la connaissaient. Khalid allait éteindre les écrans vidéo, lorsque l'un d'eux s'anima. Une des pièces du palais des femmes. Deux filles venaient d'entrer. Jeunes et déjà grasses. Il faut dire que leur vie s'apparentait plus à celle de plantes vertes que d'êtres humains. Interdiction d'aller dans des lieux publics, de conduire une voiture seule et même de répondre au téléphone... Elles erraient à longueur de journée entre leurs armoires pleines de bijoux et des robes somptueuses qu'elles ne mettaient jamais, grignotant des pistaches ou des sandwiches au hareng. L'une s'étendit sur le lit et l'autre s'agenouilla près d'elle. Khalid Bin Rashid se dressa sur un coude, le cœur battant plus vite. Celle qui se trouvait sur le lit releva sa robe et aussitôt l'autre se pencha sur son ventre. En quelques minutes, le jeune sheikh eut droit à une scène passionnée où les deux femmes roulaient l'une contre l'autre, offrant tous les angles possibles. Il en avait la bouche sèche. C'était assez rare que les femmes se

laissent surprendre ainsi. D'habitude, elles s'amusaient à pendre un tissu devant les caméras de télévision. Il les fixa, tout en se curant le nez avec soin. Comme tous les Arabes, il était d'une propreté scrupuleuse et passait des heures dans sa salle de bains à la robinetterie en or massif.

On frappa un coup discret à la porte. Il coupa les écrans et cria :

— Aiwa !

La porte s'ouvrit sur une petite femme toute noire avec de grosses lunettes d'écaille, qui s'avança en boitillant jusqu'au lit, une liasse de papiers à la main.

— Qu'est-ce que tu veux, Amina ? demanda Khalid, furieux d'être privé de son plaisir.

Amina, Palestinienne réfugiée dans les Émirats depuis huit ans, était la secrétaire privée de sa sheikha et veillait également à ses petits plaisirs. Elle connaissait tout ce qui se tramait, et les familiers du jeune sheikh se demandaient parfois si ce n'était pas elle qui gouvernait le palais.

— La sheikha désire faire quelques achats, annonça-t-elle d'une voix faussement humble.

— Prends l'argent, dit brutalement Khalid, tu sais où il est. Tu nous voles assez.

Amina ne releva pas. Son maître touchait en tant que cousin du sheikh Zayed le revenu de deux millions de barils de pétrole par an. Presque deux jours de production. Cela aurait paru fabuleux à n'importe quel Européen, mais, lui, se sentait brimé. Ce n'était pas à soixante ans qu'il s'amuserait... Il rêvait d'être comme Zayed, de pouvoir puiser dans un trésor pratiquement sans limite. D'être fastueux avec ses cousins saoudiens, de les éblouir... La Palestinienne restait debout près du lit. Khalid lui jeta un regard furibond.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Une mauvaise nouvelle, dit-elle.

Khalid se raidit. Amina avait changé de voix. Ce n'était plus l'humble servante, mais la complice, rôle encore récent mais qui la grisait. Il la fixa, excédé de commencer la journée ainsi.

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non.

À voix basse, elle dit ce qu'elle avait à dire. Le visage du jeune sheikh se rembrunit encore. Il frappa de son poing fermé sur les draps de satin mauve.

— Espèce de chienne ! explosa-t-il, tout cela est de ta faute ! Je devrais te faire couper la tête, t'arracher les yeux. *Khalass !*^[12] Je ne veux pas entendre parler de cela.

— Il faut agir, répliqua fermement Amina.

— Occupe-t-en ! cria Khalid Bin Rashid. Quand cela doit-il être

réglé ?

Il tremblait de rage. Il avait horreur d'être confronté à la réalité. S'il n'y avait pas eu en vue l'enjeu colossal, il n'aurait même pas permis à la Palestinienne de lui parler de ces détails subalternes.

— Inch'Allah, boukra^[13], fit-elle.

Elle sortit de la pièce. Khalid savait que l'argent pour la sheikha n'était qu'un prétexte. Amina avait besoin de son feu vert pour les décisions importantes.

Il ralluma la vidéo. Déception, les deux filles reposaient sur le lit, enlacées. Il referma au moment où un des téléphones sonnait. La voix de Tania, la Libanaise, suave et caressante, le calma un peu.

— J'ai une fille superbe pour toi, annonça-t-elle. Si tu peux disposer d'un peu de temps ce soir, je te la présenterai chez moi.

— Anglaise ? Elle a de gros seins ?

La Libanaise lui fit de sa protégée une description si alléchante que Khalid Bin Rashid se demanda s'il n'allait pas aller rendre hommage sur-le-champ à sa sheikha qui se desséchait à dix-huit ans. La plupart des femmes des palais étaient lesbiennes, parce que les sheikhs ne daignaient les honorer que très rarement... En plus, dès qu'elles se trouvaient enceintes, le sheikh les répudiait automatiquement au profit d'une nouvelle. La vision de cette inconnue blonde lui faisait oublier l'intrusion désagréable d'Amina et lui donnait même envie de se lever.

— D'accord, dit-il, à ce soir.

Même avec tout l'argent du monde, c'était difficile de trouver des filles sublimes, dociles et disponibles. Il y avait de la concurrence.

Il se leva, s'enfonçant dans la moquette blanche jusqu'aux chevilles, alla dans la salle de bains aux murs de marbre des Andes bleuâtres. Ce qu'il avait trouvé de plus cher. La glace lui renvoya l'image d'un visage un peu mou, avec de gros yeux noirs, légèrement stupides. Le bouc carré n'arrivait pas à viriliser l'ensemble. Les cheveux noirs en broussaille lui donnaient l'air encore plus jeune.

Il gonfla la poitrine, songeant à l'avenir.

Si tout se passait bien, il serait bientôt le maître d'Abu Dhabi. Disposant de trente millions de dollars par jour. Tous ses caprices : acheter les Rolls par douzaines, les femmes par centaines, les bijoux. Surtout, ne plus être obligé de demander au cousin, qui accompagnait ses largesses de sermons sur le Coran. Khalid frota son bouc et rentra le ventre, lissant ses cheveux noirs. Il se croyait irrésistible, parce que les putes qu'il invitait ne lui disaient jamais non. Il aurait voulu crier à tous qu'il était sur le point d'être un puissant parmi les puissants, qu'il avait des alliés secrets et terribles. Que, d'un signe, il pouvait ordonner la vie ou la mort. Et pas seulement sur un pauvre esclave pakistanais. En pensant à ses alliés, il se gonfla de fierté. Ignorant le

proverbe allemand qui dit que « pour dîner avec le Diable, il faut une cuillère avec un manche très long... » Khalid Bin Rashid ne voyait plus les dangers de son entreprise, aveuglé par la lueur du Veau d'Or.

Les premières difficultés avaient été résolues d'une façon déplaisante, certes, mais efficace. Lui-même n'en avait eu qu'un écho affaibli. La machine avait broyé impitoyablement ceux qui se dressaient en travers de ses projets. Sans même qu'il ait à agir lui-même...

Il sonna pour qu'on fasse couler l'eau de son bain, se disant qu'une fois son projet accompli, il faudrait qu'il donne à ses alliés la récompense qu'ils méritaient. C'était une vieille tradition des luttes intestines chez les Bédouins : ne jamais laisser des gens susceptibles de réclamer votre reconnaissance... Il se mit à compter mentalement les jours qui le séparaient de son apothéose.

Ils étaient peu nombreux.

* * *

Tania enveloppa d'un regard gourmand Mandy Brown, puis se retourna vers Malko avec son sourire carnassier.

— Votre amie est vraiment ravissante ! Nous ne voyons pas souvent d'aussi jolies filles à Abu Dhabi...

— Votre modestie vous perdra, contra galamment Malko, en s'inclinant sur la main de la Libanaise.

Celle-ci, les cheveux cachés sous un turban, arborait une longue robe en lamé argenté fendue très haut devant. Elle devait avoir quarante ans, et les restes de sa beauté étaient encore très présentables. Le ventre plat et les traits sans la moindre ride. Pitangui était passé par là. Le regard des yeux marron, par contre, était insaisissable. Le sourire inaltérable...

Mandy Brown portait une robe de jersey noir qui paraissait coulée sur elle, tant elle lui collait au corps. Volontairement, elle avait négligé de mettre quoi que ce soit dessous. Les pointes de ses seins jouaient librement et ses fesses bougeaient à chacun de ses mouvements...

— C'est chouette ici, dit-elle.

Le penthouse était petit, mais décoré d'une façon très moderne avec des plantes vertes partout, du papier métallique chatoyant, de profonds canapés. La stéréo diffusait de la musique douce. Il y avait déjà une demi-douzaine de moustachus dont le directeur de la MEA^[14] et un Arabe en dichdacha. Plus trois filles, visiblement « locales », assez mal habillées, mais outrageusement maquillées. Tania était, avec Mandy, la plus excitante. À l'exception peut-être d'une Palestinienne aux cheveux hirsutes, en blue jeans, avec une

poitrine impressionnante... L'Arabe en dichdacha mangeait littéralement Mandy Brown des yeux. Elle s'en aperçut. Vicieusement, elle alla s'asseoir en face de lui et croisa lentement les jambes, lui permettant d'apercevoir le haut de ses cuisses au passage. L'autre faillit en avaler un glaçon.

Malko essaya d'engager la conversation avec la Palestinienne hirsute, mais n'en sortit que des onomatopées. Soudain, de la musique arabe remplaça Neil Diamond. Malko se retourna.

Tania dansait seule au milieu du salon une sorte de danse du ventre raffinée. La Libanaise ondulait avec infiniment de lenteur, les bras levés au-dessus de la tête, les mains ne se touchant que par leur dos. Très droite, la poitrine en avant. Ce qu'il y avait d'extraordinairement sensuel, c'était le mouvement de ses hanches. Des secousses latérales amorties entrecoupées de brusques ondulations d'avant en arrière, comme si elle ne pouvait contrôler ses muscles. Puis un lent tourbillon des hanches. Peu à peu, elle tournait sur elle-même, comme une statue sur un socle. Offrant maintenant sa croupe à l'admiration de ses invités. Un sourire provocant figeant ses lèvres épaisses. Elle suivait à merveille la musique, ondulant au gré du tambourin. Elle revint de face. Peu à peu, tous les invités s'étaient agglutinés autour d'elle, assis à même le tapis. Les pieds de Tania s'écartèrent lentement, comme si une jambe invisible écartait les siennes, tendant le tissu lamé, ouvrant la fente très haut sur les cuisses. Son corps continuait à être agité de tressaillements, mais ses hanches n'ondulaient plus. Son ventre partait en avant avec chaque battement de tambourin. La Libanaise arborait maintenant sur son visage extatique une expression presque douloureuse, comme si un membre énorme était en train de lui transpercer le ventre : En même temps, on « voyait » chaque secousse de son ventre allant au-devant de son amant invisible. Mandy crispa ses doigts sur la cuisse de Malko et murmura à son oreille :

— *Holy shit !* Elle va s'envoyer en l'air...

Le rythme des tambourins s'accélérait. Peu à peu, Tania se penchait en arrière, comme si elle n'avait pas eu de colonne vertébrale. Ses seins émergeaient du lamé, le tissu dessinait chaque muscle de son ventre. Tous retenaient leur souffle, guettant le moment où sa position allait permettre d'apercevoir son sexe. Une ultime secousse fit vibrer ses cuisses, et elle s'immobilisa, le pubis en avant, avec un sourd grognement, à la seconde où le disque s'arrêtait. Les applaudissements éclatèrent comme elle se redressait lentement. Son regard était si trouble que Malko se demanda si elle n'avait pas vraiment joui. Jamais il n'avait vu quelqu'un mimer l'amour de cette façon.

Elle semblait épuisée, un sourire mécanique plaqué sur ses traits

sensuels. Ses seins se soulevaient encore tumultueusement. Soudain, Malko vit son regard s'animer. Sans même se rechausser, elle fila vers la porte. Il se retourna. Un Arabe venait d'entrer, dans une longue dichdacha blanche. Le kouffieh découpait un visage mou, aux traits réguliers, avec un petit bouc et des yeux proéminents. Très jeune. Tania l'étreignit et le prit par la main, l'amenant au milieu de la pièce.

— Nous sommes très honorés de la visite de mon ami le sheikh Khalid Bin Rashid, annonça-t-elle.

Le jeune sheikh eut un sourire timide. Puis son regard se posa sur Mandy Brown et ne s'en détacha plus. Tania continuait à sourire. Elle prit le sheikh par la main et le mena à Malko.

— Voici un de mes amis, le prince Malko Linge, annonça-t-elle. Et Miss Mandy Brown.

Le sheikh regarda à peine Malko, mais prit la main de Mandy dans la sienne et la garda.

— Vous êtes ravissante, Miss, dit-il en anglais. Puis-je vous inviter à danser ?

* * *

Il ne restait pour éclairer le living qu'un grand chandelier posé sur la table. Les gens qui dansaient formaient des masses sombres au milieu. La Palestinienne flirtait sur le divan avec le directeur de la MEA. Malko était en tête à tête avec une vodka, de l'autre côté de la Palestinienne. Le sheikh Khalid Bin Rashid ne s'était pratiquement pas décollé de Mandy Brown depuis son arrivée. Pour le moment, ils étaient debout, près des rideaux, animés d'un mouvement si minime qu'il aurait fallu un microscope pour le déceler.

Malko allait porter son verre à ses lèvres lorsqu'une silhouette se matérialisa à côté de lui. Tania. Elle lui tendit la main, le forçant à se lever.

— Faites-moi danser, demanda-t-elle de sa belle voix rauque.

Ils se retrouvèrent dans le coin opposé au sheikh. Elle était aussi grande que Malko. Les tambourins continuaient, lancinants, avec des chants syncopés arabes. Tania passa ses bras autour de la nuque de Malko et dit : « Laissez-vous guider, c'est une danse pour les femmes ».

Les mouvements de ses hanches étaient si rapides que Malko prit le parti de jouer le frottoir passif. Encore une danse extraordinairement sensuelle. Seuls leurs ventres se touchaient. Tania dansait, le buste rejeté en arrière, en arc de cercle, mais son ventre semblait aimanté par celui de Malko. Le lamé argent se frottait contre l'alpaga, à petit coups secs, déclenchant peu à peu une réaction attendue. Tania murmura :

— Vous aimez ?

Peu à peu, ils s'éloignaient dans le couloir. Malko aperçut une couverture de zèbre sur un grand lit, une chambre faiblement éclairée. Tania leva le visage vers lui. Il l'embrassa. Enlacés l'un à l'autre, ils pénétrèrent dans la chambre. D'elle-même, Tania se laissa glisser en arrière sur le lit et dit d'une voix rauque et basse :

— Vite, avant que le disque se termine.

Elle tortilla ses hanches, remontant le lamé. Elle devait s'être arrosée de parfum, car il montait une odeur lourde et entêtante de ses cuisses bronzées. Malko entra en elle rapidement sans même se déshabiller. À cause du fourreau en lamé, il avait l'impression de faire l'amour à une sorte de saurien parfumé à la peau rugueuse et aux muqueuses brûlantes. Tania était réellement excitée, reste probable de son orgasme précédent. Elle noua ses mains autour des reins de Malko, haletante, ses hanches avaient le même mouvement que lorsqu'elle dansait. Elle dit quelques mots arabes, puis se détendit d'un coup au moment où il se déversait en elle.

Un coup bref et délicieux. Malko aurait aimé continuer lui faire l'amour de toutes les façons. Il restait un peu sur sa faim. Tania se redressa.

— C'était merveilleux, mon chéri.

Elle était déjà debout, lissant le lamé. Impeccable. Il se demanda combien d'hommes elle avait honoré ainsi entre deux portes, en pensant à autre chose. À moins que ce ne soit une tradition de bienvenue. Il posa la main sur le creux de ses reins et elle se cambra. Enlacés comme s'ils venaient de danser, ils regagnèrent le living-room.

Personne ne dansait plus. Malko chercha des yeux Mandy Brown. Elle avait disparu, ainsi que le sheikh Khalid Bin Rashid.

* * *

La Libanaise éclata d'un rire étrangement nerveux et dit d'une voix un peu forcée :

— Si elle ne revient pas, je vous permets de venir vous plaindre. Vous avez mon téléphone, je crois... Je serai ravie de vous revoir. D'ailleurs, je viens souvent à la piscine du *Méridien*. Nous nous y verrons sûrement.

— Je crois que je vais vous quitter, annonça Malko.

— À propos, vous savez comment rentrer à l'hôtel ? demanda Tania.

— Je pense, oui, dit Malko, ce n'est pas très compliqué...

— Si, fit la Libanaise, parce qu'il y a des travaux. Abu Dhabi n'est qu'un immense chantier. En sortant d'ici, il faut tourner à gauche dans Schikal Square, puis dans Sheikh Khalifa Street, en face du *Nihal*. Là, vous franchirez un chantier, mais cela vous évitera de faire un grand

détour.

— J'essaierai de ne pas me perdre, promet Malko. À bientôt.

Tania lui adressa un drôle de sourire.

— J'ai l'impression que votre cavalière n'a pas été insensible au charme de notre ami Bin Rashid. Ne craignez rien, c'est un galant homme...

Et un rapide. Malko regarda autour de lui. Ils étaient seuls. Le coup avait été bien monté. Les invités s'étaient escamotés en même temps que le sheikh et sa conquête. Tania bâilla et s'approcha de Malko.

— Vous regrettez ce qui s'est passé ?

Ce n'eût pas été galant de dire « oui ». Malko se contenta de répondre :

— J'espère quand même que je la reverrai un jour.

La Libanaise éclata de rire.

— Sûrement, mais si vous vous sentez trop seul, vous pouvez toujours me téléphoner. Je serai ravie de vous revoir. Sinon, à la piscine du *Méridien*, demain, vers onze heures.

Malko sortit sur le palier, avec encore le goût du rouge à lèvres de la Libanaise. Seul. Sa machination l'avait dépassé. Heureusement que Mandy Brown était de taille à se défendre. Le sheikh lui paraissait assez à son goût. Malko se retrouva dans l'allée sablonneuse en face du building moderne. Le penthouse était encore éclairé.

Il prit le volant de sa Mercedes. La nuit, Abu Dhabi était totalement déserte, et il soufflait un vent violent. Malko suivit le dédale des rues intérieures, émergea face au *Nihal*. La rue était barrée. De gigantesques excavations trouaient tout le bloc. Les voitures devaient emprunter une déviation, un sentier boueux serpentant au milieu des travaux. Malko s'y engagea lentement.

Malgré la nuit, le chantier était ouvert. Une énorme pelleteuse mécanique montée sur chenilles prenait de la terre dans un trou et la déposait en un gros tas. Un ouvrier casqué fit signe à Malko de ralentir.

La pelleteuse cahota sur ses chenilles pour lui laisser le passage, balançant sa mâchoire d'acier pleine de terre, comme un yoyo. Malko s'engagea dans le sentier contournant l'excavation. Il était presque passé lorsqu'il vit une masse noire surgir devant le pare-brise. Il entendit un énorme grincement métallique et réalisa en une fraction de seconde que la mâchoire pleine de terre de la pelleteuse allait s'écraser sur la voiture.

CHAPITRE VII

L'énorme mâchoire d'acier pleine de terre heurta le pavillon de la Mercedes à la hauteur du pare-brise avec une violence inouïe, faisant éclater ce dernier ainsi que les glaces latérales avant. La voiture recula de plusieurs mètres sous le choc, les portières s'ouvrirent, un flot de terre s'échappant de la pelle enfouit la carrosserie sous un tas brunâtre, écrasant le capot et le pavillon. Puis, la gueule de la pelleteuse s'éleva dans l'air, se balançant quelques secondes et frappa ce qui restait de la Mercedes par le côté gauche.

La voiture fut balayée comme un fétu de paille et bascula dans une des excavations du chantier, dégringolant la pente raide et terminant sur le pavillon, roues en l'air.

La mâchoire d'acier remonta, et la machine, dans des grincements infernaux, s'éloigna vers Sheikh Khalifa Street. Laissant la place à un bulldozer, qui attendait sur le bord du trou. D'un seul élan, il poussa dedans une tonne de terre meuble. Puis il revint en arrière et recommença trois fois de suite à grands coups de moteur. Jusqu'à ce qu'on ne voit plus rien de la voiture accidentée. La pelleteuse s'était arrêtée un peu plus loin, et son conducteur l'avait abandonnée. L'homme qui manœuvrait le bulldozer poussa encore un peu de terre, stoppa son engin et s'enfuit en courant vers une fourgonnette qui attendait en face du *Nihal*.

Le véhicule démarra aussitôt. Il n'y avait plus aucune trace de l'attentat. Le paysage était à peine plus chaotique qu'avant. Un camion de lait s'engagea dans la dérivation et le franchit sans s'apercevoir de rien.

* * *

Malko se cogna la tête au volant en jurant. Depuis le moment où il avait plongé instinctivement sous le tableau de bord pour échapper à l'écrasement, il n'avait pas perdu connaissance. Son réflexe lui avait sauvé la vie : la Mercedes avait diminué de moitié en hauteur... Les chocs successifs ne l'avaient pas atteint. Il avait senti la voiture basculer dans le trou sans vraiment comprendre ce qui se passait... Ce

n'est qu'en sentant la terre déversée dans ce qui restait de la Mercedes qu'il avait réalisé que ce n'était pas un accident.

Maintenant, c'était le noir complet. Il commençait à suffoquer. Il tâtonna pour trouver la portière. Ses mains trouvèrent de la terre. Il chercha dans sa poche, craqua une allumette. À part l'espace représentant l'intérieur de la voiture, il était entouré de terre. Enterré vivant. La portière avant gauche avait disparu.

Il envoya en avant ses mains qui s'enfoncèrent dans la terre meuble. Il se mit à creuser, entassant la terre dans la Mercedes. Très vite, il fut en sueur et hors d'haleine. Un peu d'air passait à travers les interstices, mais ce n'était pas suffisant pour tenir longtemps. Il aurait dû être tué lors du premier choc. C'est la raison pour laquelle on ne l'avait pas achevé. Maintenant, il creusait comme une taupe. Il parvint à agrandir une cavité lui permettant de sortir de la voiture et de se tenir accroupi.

Avec acharnement, il continua à creuser au-dessus de lui, déclenchant une véritable douche de terre. L'angoisse lui serrait la gorge de plus en plus. Heureusement, la terre était très meuble. Tout à coup, un de ses bras s'enfonça, troua la terre. Il avait trouvé le vide.

En quelques minutes, il fut dégagé, aperçut les étoiles et se hissa sur la carcasse de la Mercedes où il resta immobile, n'en croyant pas ses yeux. Enterré vivant en plein centre d'Abu Dhabi ! Il remplit ses poumons d'air, vérifia qu'il n'avait rien de cassé et entreprit de remonter la pente de l'excavation. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois. Enfin, essoufflé, il émergea sur la déviation pour manquer de se faire écraser par une voiture qui la franchissait à toute vitesse.

Le chantier était totalement désert. Il marcha jusqu'à la pelleuse bien sagement garée et s'arrêta net. Un réverbère éclairait une inscription sur le côté du moteur : Youssouf and Co. Plus personne, bien entendu.

Le *Méridien* se trouvait à trois blocs à l'est. Malko partit à pied, dégoulinant de terre. On avait voulu le tuer. Des gens qui l'avaient guetté, qui savaient qu'il se trouvait chez Tania et qu'il emprunterait cet itinéraire.

Il revit la Libanaise lui expliquant le chemin du retour. Elle l'envoyait sciemment à la mort. S'il n'avait pas été épuisé il aurait fait demi-tour pour lui demander des comptes. Pour savoir de qui elle était l'instrument. Tout en marchant dans Sheikh Khalifa Street totalement déserte, il se posait des questions. Le sheikh Khalid Bin Rashid ?

C'était inutile de s'attaquer à Malko. Il avait enlevé Mandy Brown sans coup férir. Toto semblait aussi hors de cause. Ou alors, c'était un monstre de duplicité. Le visage fouetté par la brise marine, Malko en venait à la seule conclusion possible : ceux qui venaient d'attenter à sa vie étaient les mêmes que ceux qui avaient assassiné les deux

Anglaises.

Pour les mêmes raisons.

Pourtant, ils ne pouvaient pas savoir que Mandy Brown allait être « enlevée » par Bin Rashid. Personne ne pouvait le savoir. Sauf Mohammed Mufti, l'agent de la CIA. Ou il trahissait, ou il avait été imprudent... Malko se regarda en passant dans la vitrine clinquante d'or d'un décorateur libanais. On aurait dit un mineur de fond émergeant après une catastrophe...

Ralph Nader allait être heureux d'apprendre ce qui s'était passé en plein Abu Dhabi.

Ralph Nader croisa et décroisa ses longues jambes d'échassier, le front plissé. Son visage placide exprimait un profond tourment. Il avait écouté le récit de Malko en prenant des notes et en buvant du café. Maintenant, il contemplait à travers la fenêtre la digue en construction, au-delà de la Corniche. Il se retourna vers Malko.

— Ce qui vient de se passer est grave, dit-il. Les « cousins » avaient raison. Quelque chose d'extrêmement important est en train de se tramer sous notre nez... Ceux qui en sont à la source n'hésitent pas à éliminer tout danger potentiel. Cela semble prouver qu'il ne s'agit pas seulement de « locaux ».

— Très bien raisonné, dit Malko qui avait eu un mal fou à expliquer à Avis qu'à la suite d'une fausse manœuvre il était tombé dans un trou...

Ils lui avaient quand même donné une autre Mercedes, mais le cœur n'y était plus. Il n'avait pu joindre Mohammed Mufti, le téléphone de Tania était sur répondeur et Mandy Brown n'avait pas réparé. Il ne manquait plus que Toto, débarquant sabre au clair.

— Quelqu'un, chez Youssouf, est mêlé à ces meurtres, dit Malko. Dans les deux cas, on a utilisé leur matériel.

— Ce peut être une coïncidence, remarqua l'Américain. Des dizaines d'ouvriers savent manier ce genre d'engin... Il n'y a aucune surveillance. Ce peut, au contraire, être un moyen de nous diriger sur une fausse piste. Je connais Youssouf de réputation. Il a fui le Sud Yémen à cause des communistes, et il gagne beaucoup d'argent. Je ne le vois pas mouillé dans un complot.

— En tout cas, dit Malko, tout tourne autour du sheikh Bin Rashid. « On » ne veut pas que nous ayons un contact avec lui. Pourquoi ne lui demandez-vous pas une entrevue ?

— Pour lui dire quoi ? s'insurgea l'Américain. Nous n'avons rien de précis. Pas un nom, il va m'écouter poliment, puis donner l'affaire à quelqu'un de son entourage qui y est peut-être mêlé. Non, la seule façon de procéder, c'est de les forcer à se découvrir. Ou d'apprendre ce qui se trame. Là, nous pourrions intervenir officiellement.

Malko n'était pas convaincu.

— Et si Khalid Bin Rashid avait lui-même un lien avec ces assassinats ? demanda-t-il. Il est associé avec Youssef, le propriétaire du bulldozer qui a participé indirectement au crime ?

Ralph Nader eut une moue dubitative.

— Il est également associé à une douzaine d'autres businessmen. C'est le système du « sponsoring ». Maintenant qu'ils sont riches, les « locaux » ont une aversion viscérale pour toute forme de travail. Ils prennent 50 % à un partenaire qui fait tout le travail. C'est l'exploitation de l'homme par l'homme... De plus, comme je vous l'ai dit, Khalid Bin Rashid n'a pas le « profil » d'un comploteur. Trop pâle. C'est un joyeux noceur. Nous devons chercher dans son entourage.

— Le colonel Haddad ? suggéra Malko, le chéri des « cousins ».

— Tout est possible, avoua Ralph Nader, les Jordaniens ont été très « pénétrés » par différents services. Ce ne serait pas la première fois qu'on trouverait un agent double. Mais il faudrait d'abord exploiter la piste « Tania ». Parce qu'elle est *sûrement* dans le coup. Elle vous a livré aux bourreaux.

Plus facile à dire qu'à faire.

— En tout cas, dit l'Américain, votre amie Mandy Brown est en danger de mort. Il faudrait la prévenir et la protéger. À Abu Dhabi je ne peux compter sur personne. Vis-à-vis des gens d'ici cela ne posera aucun problème. Je vais demander à Langley de vous envoyer du renfort. Vos amis de la Division des Opérations, Chris Jones et Milton Brabeck.

— C'est gentil, fit Malko.

Il allait se trouver avec une véritable petite armada. Mandy Brown et les gorilles. La CIA mettait les bouchées doubles. C'était Byzance. Il fallait que l'affaire soit importante. Sa modeste personne ne suffisait pas à expliquer ce déploiement de forces.

— Quelque chose nous échappe, avoua Ralph Nader, mais il n'y a pas de fumée sans feu. On a essayé de vous tuer hier soir. Parce que vous vous êtes intéressé au meurtre des deux Anglaises. Donc on vous a très vite identifié. Il faut vous attendre à d'autres tentatives d'élimination. Sur vous ou Miss Brown. Comme nous ignorons tout de ceux qui veulent vous éliminer, la situation n'est pas confortable.

— Vous êtes sûr de Mohammed Mufti ?

L'Américain eut un sourire désabusé.

— Comment peut-on être sûr d'un Égyptien... Il n'a encore jamais trahi. C'est tout ce que je peux vous dire. Il est malin. Assez avide. Il a pu être manipulé. Avec lui aussi, il faut reprendre contact coûte que coûte. Dans cette région du monde, les choses ne sont pas faciles, vous le savez.

Depuis des semaines, une armada de porte-avions et de croiseurs tournait en rond à l'entrée du détroit d'Ormuz. Surveillant une flotte

russe équivalente et attendant d'intervenir en faveur des otages iraniens.

Malko se leva.

— Je me remets en campagne. J'espère que Chris Jones et Milton Brabeck pourront répondre rapidement.

Le chef de station de la CIA l'accompagna jusqu'à la porte blindée.

En sortant de l'ambassade, il se heurta de nouveau au marathon des gosses. Dehors, il faisait frais avec un ciel radieux. Les soldats Abu-dhabiens étaient étalés sur leurs automitrailleuses, comme des lézards.

Malko reprit la Corniche, vers l'est. Une idée l'obsédait. Par Tania, il risquait de remonter à ceux qui étaient derrière l'opération. Les deux Anglaises aussi étaient venues par l'intermédiaire de la Libanaise. Cela pouvait ne rien vouloir dire parce qu'il y avait beaucoup d'autres filles dans le même cas. Mais Tania pouvait aussi être plus qu'une simple organisatrice de plaisirs.

Le tout était de la faire parler. Ou de la manipuler pour qu'elle le fasse remonter aux autres. En lui tendant un piège. Le seul qui pouvait l'aider était Mohammed Mufti. Malko réalisa brusquement que si Tania était dans le coup, l'agent de la CIA était maintenant grillé, puisqu'il avait amené Malko. Il fallait le prévenir. Il avait dû attendre le milieu de l'après-midi pour voir Ralph Nader. Pourtant, bien qu'il se soit arrosé de Jacques Bogart, il avait encore l'impression de sentir la terre.

Il prit la direction du restaurant indien, se demandant comment il allait attaquer la pulpeuse Tania. Abu Dhabi était aussi calme que d'habitude avec sa circulation à l'anglaise, les gens donnant sagement la priorité aux ronds-points, les buildings bien alignés, le ciel bleu et les Pakistanais traînant un peu partout. Le pays le plus riche du monde. Somnolant sur un volcan.

* * *

Un Indien en turban enveloppa Malko d'un long regard caressant.

— *Mister Mufti gone*, fit-il. *Doctor called*.

— Vous savez où ?

L'autre eut un geste vague.

— Doctor Sabet, hotel El-Ain.

Il n'y avait plus qu'à reprendre la Corniche, en roulant doucement à cause des motards embusqués. Il doubla des joggers, insolites et essoufflés. Le hall du *El-Ain* était toujours aussi sinistre. L'employé du desk secoua la tête lorsque Malko lui réclama le médecin.

— Ce n'est pas ici. Il habite une villa derrière, au milieu du

terrain vague, vous ne pouvez pas le rater.

Malko repartit et la rata. La nuit était tombée, et il erra dans le dédale des chemins sablonneux derrière l'hôtel *El-Ain*. Il y avait une douzaine de villas, toutes semblables, et personne en vue. Il allait renoncer lorsqu'il tomba sur un domestique prenant le frais et lui demanda Sabet. L'autre lui montra une vieille baraque devant laquelle il était passé dix fois.

— Inja[15].

C'était un Iranien.

Malko retraversa un *no man's land* pouilleux. Une pièce était éclairée et un vieil homme seul y faisait une réussite. Il frappa au carreau et l'occupant se déplaça. Malko le reconnut tout de suite. C'était le mal rasé qu'il avait déjà vu dans le hall du *El-Ain*. Le médecin ne sembla pas reconnaître Malko.

— Vous êtes le docteur Sabet ? demanda ce dernier.

— Oui, fit l'autre.

— Je cherche un ami qui avait rendez-vous chez vous. Mohammed Mufti.

Le médecin demeura silencieux quelques secondes, comme s'il était surpris de la question de Malko, puis dit rapidement :

— Non, non, il n'est pas venu aujourd'hui. Bonsoir. Il avait déjà refermé la porte. Pas hospitalier. Malko se retrouva dans le sable. Pataugeant dans le noir. Il n'avait plus qu'à retourner au restaurant. Ils s'étaient croisés. En reprenant sa voiture, ses phares éclairèrent la Lancia jaune de l'Égyptien, garée devant l'hôtel. Malko freina net, stoppa et rentra dans l'hôtel. Le hall était toujours désert. Le bar aussi.

— Vous n'avez pas vu Mr. Mufti ? demanda-t-il au desk. L'employé secoua la tête :

— Connais pas.

Il ressortit, examina la voiture jaune fermée à clef. Bizarre. Il était peut-être tombé en panne. Ou était allé rendre visite à une de ses nombreuses conquêtes... Direction le restaurant pour changer.

* * *

— Chien ! Traître ! Juif !

Les injures pleuvaient à voix basse, directement dans l'oreille gauche de Mohammed Mufti. La partie droite de sa tête se meurtrissait contre la chenille d'acier d'une grue mobile, le reste de son corps reposait sur la terre meuble du chantier de l'*Intercontinental*. Un désert semé de structures de béton au bord d'une lagune infecte longeant Bainuna Street, tout à fait à l'ouest d'Abu Dhabi, dans une région encore très peu construite. Personne à un kilomètre à la ronde. Même s'il avait voulu appeler, Mohammed Mufti y aurait regardé à deux fois.

La pointe d'un couteau effilé s'enfonçait dans la chair de son cou près d'une des carotides, prêt à l'égorger. On lui avait lié les mains derrière le dos, mais les trois hommes qui l'entouraient auraient suffi à le maintenir.

— Parle, fit l'homme au couteau.

— Je ne sais pas, commença Mufti.

La lame quitta le cou, entama la joue sous l'œil, comme on pèle une orange. Mufti poussa un hurlement, sentit le sang tiède couler dans son cou.

— Non, non ! cria-t-il, laissez-moi.

Comme de nombreux avant lui, il était confronté à un choix sans vraie bonne solution.

Parler tout de suite et être égorgé ensuite. Se taire et se faire découper par des sadiques qui le tueraient après. La vérité était une question d'éthique... Le couteau redescendit, trancha l'oreille avec une douleur aiguë. De nouveau, Mufti cria sans espoir. Il sentit qu'on commençait à défaire son pantalon. Il essaya de tenir encore. Puis une douleur fulgurante lui traversa le bas-ventre.

Lorsqu'il eut repris son souffle, il réalisa qu'on venait de lui piquer le testicule gauche.

— Je vais te couper les couilles doucement, que tu les sentes bien se détacher, susurra la voix.

Il sentait la lame contre son sexe, le sang dans sa bouche, sa tête qui le brûlait. Il se mit à pleurer. Maudissant Ralph Nader et la belle vie qu'on lui avait assurée. Il avait toujours su que cela se terminerait ainsi.

— Tu travailles pour les Américains ?

Il hocha la tête. Heureux de gagner quelques secondes. Sachant qu'il était sur la pente fatale...

— Il travaille pour eux aussi ?

Nouveau hochement de tête. Il avait trop mal et trop peur pour penser... Les autres questions se succédèrent. Il répondait le moins possible, reprenant un peu courage. Puis, il n'y eut plus de questions. Pourtant, on le maintenait dans la même position. On ne le torturait plus. Puis il éprouva une violente brûlure sous le sexe, puis la douleur l'envahit comme une marée violente et inhumaine. Le sang se ruait hors de ses artères.

Il entendit à peine le grondement du moteur. Recroquevillé sur lui-même, il essayait de retenir la vie en bandant ses muscles. Il ne vit même pas l'énorme chenille se déplacer un peu. Une pointe arrondie d'acier lui appuya sur la nuque, pénétra facilement sa chair, broyant le bulbe rachidien. Il était déjà mort lorsque sa tête se brisa comme une noix entre la chenille et la roue dentée du gros engin.

L'Indien enturbanné était toujours aussi souriant et le restaurant aussi vide.

— Mister Mufti, no come back...

Malko hésita. Il ne tenait pas tellement à attirer l'attention. Mufti finirait bien par revenir. Il remercia et repartit, intrigué et inquiet quand même. La tête du médecin syrien ne lui disait rien qui vaille. En passant devant le *El-Ain*, sur la Corniche, il ralentit. La voiture de l'Égyptien était toujours là. Au *Méridien*, il ne trouva aucun message. Pourtant l'Indien avait juré de dire à Mufti de l'appeler.

Il refit le numéro de Mufti et celui de Tania. Sans résultats. Il avait touché la fourmilière. Après l'attentat contre lui, c'était le tour de l'Égyptien. Il ne pouvait mettre aucun visage sur ses adversaires. Mais une chose était certaine. Il avait envoyé Mandy Brown à la mort. Il fallait trouver un moyen de la sortir d'affaire.

CHAPITRE VIII

Malko raccrocha le téléphone, découragé. Pour la sixième fois, une voix anonyme venait de lui dire que Mme Tania n'était pas chez elle. Il examina la mer du balcon du *Méridien*. Un vieux pétrolier défilait à l'horizon. Tout était calme. Mais Mohammed Mufti n'avait toujours pas donné signe de vie. Pas de nouvelles de Mandy Brown non plus. L'inquiétude de Malko grandissait à chaque heure.

Le téléphone sonna :

— *That's your friend*, Abdulaziz Maarek, annonça-t-on. *You come in the lobby.*

Il ne manquait plus que cela ! Et Mandy Brown qui avait disparu. Malko ne pouvait pourtant pas s'enfuir.

— Je descends, annonça-t-il.

Abdulaziz Maarek attendait près de la réception, dans une éblouissante dichdacha blanche, raide comme la justice, l'air rien moins qu'aimable. Il marcha sur Malko, les pans de son kouffieh volant autour de sa tête comme de grandes oreilles à la Mickey. Ses yeux noirs ressemblaient à deux morceaux de braise.

— Où est miss Brown ? demanda-t-il. J'ai appelé sa chambre, elle ne répond pas.

Visiblement, il était persuadé que la jeune Américaine se trouvait dans le lit de Malko. Ce dernier se hâta de le rassurer pour éviter un esclandre.

— Elle n'est pas chez moi non plus, dit-il. Je ne l'ai pas revue depuis deux jours.

Rapidement, il lui raconta la soirée chez Tania et l'enlèvement de Mandy par Khalid Bin Rashid. Son interlocuteur écoutait, le visage fermé, pas convaincu. Il secoua la tête.

— Je ne vous crois pas ! dit-il. Elle n'aurait pas fait ça, elle est très amoureuse de moi.

— Vous savez, avançait Malko, elle peut avoir eu un coup de cœur pour ce jeune sheikh.

Désireux de le convaincre de sa bonne foi, Malko proposa :

— Venez prendre un verre dans ma suite. Nous essaierons de la joindre.

Abdulaziz Maarek le suivit sans rien dire. Aussitôt entré, il se servit un verre de whisky, pur, puis se jeta sur le téléphone. Malko ne comprit pas un traître mot des conversations en arabe qui suivirent. L'amant de Mandy Brown semblait se livrer à une véritable enquête.

À la fin, il raccrocha brutalement et gratta sa cicatrice avec rage.

— C'est vrai, grommela-t-il, elle est chez Khalid, la putain !

Malko fut soulagé que sa rage se détourne de lui. Cela devenait amusant.

— Pourquoi n'allez-vous pas la chercher ? suggéra-t-il.

Abdulaziz Maarek le fusilla du regard.

— Je ne peux pas. Khalid est le cousin de notre sheikh. Mais je vais faire autre chose. Je veux parler à Tania, cette chienne, cette maquerelle ! Qu'elle la fasse revenir. Je la paierai s'il le faut...

Il était hors de lui, rejetant sans cesse en arrière le pan de son kouffieh qui retombait sur son visage.

— Où allez-vous la trouver ? interrogea Malko, très intéressé du coup.

Un sourire éclaira le visage farouche de l'Abu-dhabien.

— J'ai appris au téléphone qu'elle se trouve demain à Sharja, chez une de mes amies. Nous allons lui faire la surprise.

— Pourquoi « nous » ?

— Vous venez avec moi, fit brutalement Abdulaziz Maarek. Je ne veux pas qu'elle puisse mentir.

Il se leva, acheva son verre d'un coup, et fila dans la salle de bains. Il devait avoir une faiblesse du côté de la vessie. Lorsqu'il ressortit Malko s'aperçut qu'il en avait profité pour s'asperger de Jacques Bogart... Au point d'intimité où ils en étaient...

— Je dois aller à mon bureau, j'ai beaucoup de travail. Je viens vous prendre à l'hôtel demain vers six heures.

Le temps d'une poignée de mains, il avait disparu, laissant Malko stupéfait et ravi. Enfin, il allait se retrouver en face de Tania et lui poser la question de confiance. Heureusement, parce qu'il commençait à se miner à tourner en rond.

De nouveau, il essaya les deux numéros de Mohammed Mufti. Sans résultat. Il était certain que l'Égyptien n'avait pas disparu volontairement. Mais où le chercher ? C'était le brouillard complet, en attendant le prochain coup. Il en était réduit à retourner à l'ambassade américaine faire le point avec Ralph Nader. En descendant dans le hall, son regard fut attiré par une jeune femme blonde qui venait de pénétrer dans l'hôtel, un gros attaché-case noir à la main. Un chignon, des lunettes noires, un strict chemisier blanc moulant une poitrine plus qu'épanouie, une jupe rayée noire découvrant des jambes bronzées.

Elle passa près de lui et continua vers la piscine. Il était intrigué.

L'inconnue blonde n'avait pas l'air d'une pute et il y avait quelque chose d'assuré dans sa démarche et son port qui évoquait la femme d'affaires. Pas courant dans un pays arabe. Elle disparut au coin du couloir et il sortit.

* * *

Malko claqua la portière de la Mercedes et mit en route. Il avait fait la Corniche pour rien. Ralph Nader s'était envolé pour deux jours, voyage éclair à Riyad. Personne d'autre ne pouvait l'aider... En passant devant le *El-Ain*, il vérifia que la Lancia de Mohammed Mufti était toujours garée ici. Ce qui n'était pas bon signe. Écœuré, il se dit qu'il ne lui restait plus qu'à faire comme tous les businessmen qui attendaient des rendez-vous problématiques dans des ministères fantômes : s'installer à la piscine et prier.

Un vent tiède balayait la piscine presque déserte, à part un steward d'Air France lisant *Le Point*. Malko n'était pas installé depuis cinq minutes qu'il vit se matérialiser une apparition inattendue : l'inconnue blonde à la valise noire. Elle avait troqué son tailleur strict contre un maillot une pièce en lastex fuchsia déformé là où il le fallait par un corps somptueux, elle avait gardé ses escarpins, ce qui lui donnait une silhouette de cover-girl.

Détail étrange, elle avait toujours son attaché-case noir. Lorsqu'elle approcha, il découvrit qu'il était relié à son poignet par une chaîne d'acier se terminant par une menotte !

Elle choisit un transat non loin de lui, dans la rangée face au soleil et s'y installa, posant l'attaché-case par terre. De la main gauche, elle commença à lire un magazine. Malko était intrigué par la valise noire. Puis il se remit à penser à Mohammed Mufti. Qu'était-il arrivé à l'agent Égyptien de la CIA ? Une voix mélodieuse lui fit tourner la tête.

— Pourriez-vous me rendre un petit service ?

C'était l'inconnue blonde. Elle parlait anglais avec un léger accent. Malko se tourna vers elle. Agréable diversion.

— Ce sera avec plaisir, dit-il. Que puis-je pour vous ?

— Me passer un peu de crème sur le corps, demanda la jeune femme. J'ai oublié la clef de mes menottes dans ma chambre. Ce n'est pas très pratique. Je brûle, je ne voudrais pas attraper un coup de soleil...

Malko se leva. Les yeux gris de l'inconnue lui souriaient. Il prit le flacon de Coppertone qu'elle lui tendait de la main gauche et demanda :

— Pourquoi vous attachez-vous ainsi à cette valise ?

Elle rit :

— Parce que je ne peux pas faire autrement. Il y a pour plusieurs millions de dollars de bijoux dans cet attaché-case. Toute ma collection. Les assurances exigent que je l'attache à mon poignet quand je me promène sans escorte. J'ai eu la flemme de le mettre au coffre parce que j'ai un rendez-vous tout à l'heure. Et c'est plus drôle d'attendre ici que dans ce hall... Les gens sont terribles dans ce pays, ils n'ont aucune idée de l'heure. Ils donnent rendez-vous, puis partent en voyage sans vous décommander.

— C'est amusant, dit Malko. Mais un peu encombrant.

Il versa un peu d'huile dans sa main et commença à l'étaler sur le dos de sa belle voisine, massant les épaules au passage. Elle ronronnait littéralement. Peu à peu, il prit plaisir à ce massage, regrettant qu'il y ait si peu de surface à couvrir. Heureusement, la jeune femme bougea un peu.

— Les jambes ! ordonna-t-elle.

Malko étala l'huile des cuisses au creux de ses genoux, sur les mollets. Au bout d'un moment, elle se retourna, passant avec difficulté l'attaché-case d'un côté à l'autre. Malko versa encore un peu d'huile dans le creux de sa main et s'attaqua au-dessus des jambes. Sa voisine avait fermé les yeux et se laissait faire. Quand il s'attaqua aux genoux ronds, elle eut un réflexe inattendu, ouvrant légèrement les jambes. Comme pour lui permettre d'atteindre l'intérieur de ses cuisses, région pourtant peu exposée au soleil. Il éprouva un petit picotement agréable au creux de l'estomac. Le bout de ses doigts s'aventura sur la peau délicate, là où les cuisses frottent l'une contre l'autre. À quelques centimètres du renflement du sexe.

— Vous avez des mains très douces, fit soudain la jeune femme. C'est très agréable. J'adore me faire masser. Continuez si vous n'avez pas mal aux doigts.

Il obéit, progressant par petits mouvements circulaires. De plus en plus haut. Les jambes s'ouvraient peu à peu, et il frôla l'entrejambe du dos de sa main. L'inconnue frémit légèrement et ouvrit les yeux.

— J'adore ! soupira-t-elle. On ne me masse jamais là.

Malko se retint de lui dire que le soleil avait peu de chance d'atteindre le creux de ses cuisses. Troublé lui aussi. Il croisa le regard des yeux gris qui s'attarda contre le sien. Pendant qu'ils se fixaient ainsi, il laissa sa main reposer entre les cuisses charnues, s'appuyant volontairement sur le renflement du pubis. La jeune femme n'eut aucun mouvement de recul. Pourtant, il sentait la chaleur de son sexe à travers le latex.

— Je crois que j'ai assez abusé de votre bonté, dit soudain sa voisine d'une voix un peu rauque.

Son regard effleura le maillot de Malko, puis se détourna. Ce dernier s'essuya les mains à une serviette, n'ayant plus envie de

bouger. La jeune femme regarda sa montre. Malko la détailla. Elle était encore plus excitante que Mandy, à cause de sa sensualité au second degré. Elle lui tendit soudain la main, d'un geste inopinément formaliste.

— Je m'appelle Beata Steiner. Je travaille pour un consortium de bijoutiers européens.

Malko s'inclina sur la main tendue.

— Prince Malko Linge. Vous êtes Allemande ?

— Non, sud-africaine, d'origine polonaise, mais je vis en Europe depuis longtemps.

Malko s'assit à côté d'elle.

— C'est inhabituel qu'une femme travaille seule dans les pays arabes, remarqua-t-il. Surtout quand elle est aussi jolie que vous.

Beata Steiner eut un sourire flatté.

— Merci, mais je n'ai affaire qu'aux femmes. Les sheikhas qui ne sortent jamais de leurs palais où les hommes ne peuvent pénétrer. C'est pour cela qu'on m'a choisie. Seulement, ce n'est pas toujours drôle. Il faut patienter des journées entières, subir les caprices des sheikhas... Il m'est arrivé d'attendre un chèque en buvant du thé plus de sept heures...

Elle consulta une minuscule montre en or gris et soupira.

— Il va falloir que je bouge.

— Vous avez un rendez-vous ? ne put s'empêcher de demander Malko.

C'était tellement inespéré une inconnue de cette classe...

— Je vais faire un tennis, dit-elle. Si je ne fais pas de sport, je grossis.

— Puis-je vous offrir un verre ensuite ?

— Ensuite, je prends une douche.

— Alors, dînons ensemble.

Beata Steiner eut un rire frais.

— Ce sont mes bijoux qui vous attirent ! Attention, je ne les montre qu'aux clients sérieux...

— Vous avez autre chose que vos bijoux, protesta Malko. Des yeux superbes... Je ne voudrais pas parler du reste au risque de vous choquer.

— Vous ne me choquez pas, fit Beata, je sais que je ne suis pas trop mal conservée.

— Vous ne vous faites pas violer dans ces pays privés de femmes ? demanda-t-il.

Beata Steiner secoua son chignon.

— Non, les Arabes ne sont pas portés sur le viol. Ils préfèrent humilier une femme moralement. S'en servir comme d'un objet sans importance. Comme je n'aime pas être humiliée, je n'entre pas dans

leur jeu. Allez, je vais au tennis. À neuf heures dans le hall ?

Il la regarda s'éloigner. Enfin une chose agréable. En plus, elle pourrait peut-être lui servir. Elle devait connaître tout Abu Dhabi.

* * *

Le serveur philippin dansait un ballet impeccable autour de la table. On se serait cru chez *Maxim's*. Même la nourriture était bonne ! Malko commanda discrètement une seconde bouteille de Château Gassin 70. Beata Steiner était encore plus appétissante que dans l'après-midi. Une stricte robe noire mettait en valeur son corps harmonieux et sa poitrine bronzée. Ses yeux gris souriaient sans cesse, et Malko était fasciné par la sensualité de sa bouche. Elle ne portait aucun bijou, sauf de très belles boucles d'oreilles en émeraude.

— C'est un miracle de vous avoir ce soir, remarqua-t-il. Vous devez être submergée d'invitations...

— Je les refuse toutes, dit-elle. Par principe. Avec les « locaux » on ne sait jamais où on va. Voulez-vous que je vous raconte une histoire ?

« Il y a quelques semaines, je me suis trouvée dans une soirée organisée par un sheikh que je ne nommerai pas. Dans son palais. C'était féérique. Des glaces partout, des candélabres d'argent massif, des serveurs derrière chaque invité. Nous avons toutes trouvé un bijou caché dans nos serviettes. Il y avait des « locaux » et des étrangers. À la fin du repas, comme cela se passe toujours on a séparé les femmes des hommes. Nous avons toutes été emmenées dans le palais des femmes. Une horreur avec de la moquette mauve ! Notre hôte est alors venu. Tranquillement, il a annoncé qu'on allait nous tirer au sort ! Pour le plaisir de ses hôtes locaux...

— Qu'avez-vous fait ?

— Je suis partie, dit Beata Steiner, mais presque toutes les autres sont restées.

Elle se tut. Malko eut une pensée pour Mandy Brown. Elle risquait de revenir pleine de bijoux mais fatiguée. Il régla l'addition.

Sortant ensemble, ils furent immédiatement assaillis par un vent violent. Beata Steiner se serra contre Malko, et il la prit par la taille. Elle ne portait rien sous sa robe. Après ce qu'elle venait de lui raconter, c'était difficile de faire le premier geste. Ils se retrouvèrent ensemble dans le hall du *Méridien* et prirent chacun sa clef.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'au palier. Ils étaient tous les deux au quatrième. Beata Steiner tourna à droite, comme lui. Ils parcoururent le couloir côte à côte. Malko n'osait rien dire, rien faire, pour ne pas rompre le charme. Ils arrivèrent ainsi à sa chambre. Il s'arrêta. La jeune femme s'arrêta aussi, le regarda mettre la clef dans

la serrure. Avec un sourire trouble.

— Où est votre chambre ? demanda-t-il.

— À côté, dit-elle.

Alors qu'il hésitait sur la conduite à tenir, elle s'approcha et l'embrassa avec douceur. Son corps tout entier s'appuyant contre lui. Malko la garda ainsi, prolongea le baiser.

Lorsqu'ils se séparèrent, il la retint à nouveau par la main, l'entraînant tout naturellement vers la porte ouverte de sa chambre. Il sentit une résistance, chercha son regard. Les yeux gris souriaient encore, mais il y avait une lueur froide derrière.

— J'ai passé une très bonne soirée, dit-elle doucement.

Malko faillit dire quelque chose de différent, mais sa bonne éducation l'en empêcha.

— Moi aussi, dit-il, en grinçant moralement des dents.

— Si vous restez quelques jours, nous nous reverrons sûrement, fit Beata Steiner. Appelez-moi quand vous aurez un moment. 432. Quand je ne cours pas les palais, je suis au tennis ou à la piscine.

Elle fit trois pas de plus, mit la clef dans la serrure et disparut. Malko entra dans sa chambre et se retint pour ne pas claquer la porte.

Plein de frustration, il se déshabilla en pensant au massage qu'il avait administré à la jeune femme. Encore une superbe allumeuse. Il se jura pourtant de revenir à l'assaut. Elle en valait la peine. Pour dissiper son dépit, il se força à repenser à ses problèmes. Les « gorilles » arrivaient le lendemain matin. Mandy Brown n'avait pas reparu, et Mohammed Mufti semblait avoir disparu de la surface de la terre.

Sa déception l'énervait tellement qu'il n'arrivait pas à se coucher. Pour se changer les idées, il décida de se livrer à une ultime vérification et ressortit de sa chambre.

* * *

La Lancia jaune était toujours là, couverte de la poussière du désert.

Le vent violent lui fouetta le visage comme une giflle, tandis qu'il regagnait sa voiture. De gros nuages venaient de l'océan Indien. Il reprit la Corniche.

Mohammed Mufti avait été victime de ceux qui avaient déjà liquidé les deux agents du MI5 et tenté de le tuer, lui, Malko. Des gens qui étaient liés à Tania la Libanaise d'une façon ou d'une autre. La seule question intéressante était celle-ci : Mohammed Mufti avait-il été torturé avant d'être tué. Et, dans l'affirmative, qu'avait-il dit ?

Malko risquait de le découvrir très vite à ses dépens... Il pensa au médecin syrien, la dernière personne qui devait avoir vu Mufti

vivant... Rien ne permettait de croire qu'il ait menti. L'Égyptien pouvait avoir été enlevé avant d'aller chez lui. Mais Malko avait trouvé quelque chose de bizarre dans l'attitude du Syrien. Il se demanda comment il pourrait en savoir plus sur lui.

CHAPITRE IX

Une femme, le visage couvert d'un masque de cuir bardé de fer épousant l'arête du nez et les sourcils, enveloppée dans un grand voile noir observait Malko derrière ses lunettes noires. Un Sud-coréen en costume bleu, talkie-walkie à la ceinture, chargé de la sécurité, passa près d'elle sans même lui jeter un regard. Les Abu-dhabiens avaient loué les services de nombreux « civils » de Corée du Sud.

L'aéroport d'Abu Dhabi ne ressemblait pas à l'entrée de l'Eldorado. Petit, mal climatisé, il grouillait de militaires débraillés, la mitraille sous le coude. Un autre, plus grand que Roissy, était en construction, plus en rapport avec la richesse nouvelle du pays. Malko scruta les passagers qui venaient de débarquer de l'Airbus d'Air France. Vol direct de Paris avec une seule escale à Dhahran. Chris Jones et Milton Brabeck, les deux agents « action » de la CIA avaient juste eu le temps de passer du Concorde Washington-Paris à l'Airbus.

Perdus au milieu des dichdachas, les deux gorilles ouvraient des yeux comme des soucoupes. Cela les changeait du Middle West... Il y avait beaucoup de pauvres Yéménites arrivant avec leur baluchon vers la fortune, des Iraniens. Puis un Saoudien avec un kouffieh et des lunettes noires, suivi de quatre femmes, voilées de noir. Lui ne passa ni douane, ni police, s'engouffrant aussitôt dans une Cadillac noire.

Les formalités accomplies, les deux Américains se précipitèrent sur Malko, seul îlot de civilisation dans ce monde inconnu. Ils semblaient plutôt frais après un voyage de quatorze mille kilomètres.

— Où est le pétrole ? demanda aussitôt Chris Jones.

— Partout, fit Malko. Vous tapez du pied, et ça jaillit...

La femme au masque de cuir contemplait les deux Américains avec stupéfaction. Chris Jones et Milton Brabeck devaient faire cinq cents livres à eux deux. Pourtant, ils paraissaient relativement minces. Des costumes clairs, des chemises à col boutonné, les mêmes yeux gris et froids, impeccablement rasés en dépit du long voyage, les avant-bras comme des jambons de Virginie. C'était la force de frappe de la Division des Opérations. Chris regarda curieusement la femme voilée.

— Elle est malade ou quoi ?

— C'est la coutume ici, expliqua Malko. Et encore nous sommes

dans un pays considérablement évolué : les femmes ont le droit de conduire... À côté, en Arabie Saoudite, on décapite les épouses adultères...

— Quel beau pays ! soupira Milton Brabeck.

— Elles ont raison de mettre des masques, vu la tronche des mecs, remarqua Chris Jones.

— Vous avez fait bon voyage ? demanda Malko.

— Super ! fit le gorille. Air France sur toute la ligne. On n'a pas arrêté de bouffer et de boire du bon vin. On serait bien restés un peu plus dans l'Airbus...

— Au travail, dit Malko. Vous avez votre artillerie ?

— Pas encore, expliqua Milton Brabeck. On doit la récupérer à l'ambassade. Valise diplomatique. Il y a des consignes strictes maintenant. On ne peut même plus se balader avec une épingle à nourrice. Par contre, on a des nouveaux trucs. Des grenades éblouissantes. C'est super !

— J'espère que vous n'aurez pas à vous en servir, dit Malko.

Ils s'entassèrent avec les bagages dans la Mercedes. Les deux Américains ouvrirent de grands yeux en voyant à quoi ressemblait Abu Dhabi.

— Mais c'est pas fini leur pays ! s'exclama Chris Jones.

Partout, il y avait des constructions inachevées, parsemant le désert. Ils éclatèrent de rire devant les enclos aux chameaux en face du ministère de la Défense. Cette ville plate ne les dépayisait pas. Durant le trajet, Malko leur expliqua la situation. Arrivés au *Méridien*, il les laissa s'installer avant de récupérer leur artillerie. Toujours aucune nouvelle de Mandy Brown. Dans le hall, il aperçut Beata Steiner qui s'éloignait, son attaché-case fixé au poignet, en compagnie d'un Arabe en dichdacha. Elle lui adressa un signe amical.

Il était à peine dans sa chambre que le téléphone sonna. C'était la voix rocailleuse et joviale d'Abdulaziz Maarek.

— Je ne peux pas venir à Sharja avec vous, annonça-t-il. J'attends une délégation japonaise.

Malko réprima un juron : son unique piste disparaissait. Mais déjà l'Abu-dhabien proposait :

— Vous pouvez y aller. Parlez à Tania de ma part. Lui dire que je suis très en colère.

— Avec plaisir, fit Malko amusé.

— Bien, fit l'Abu-dhabien. L'amie qui donne la party s'appelle Helen. Elle vous retrouvera à Sharja, devant l'hôtel *Coral Sands*. Vous ne trouveriez jamais sa maison. Il n'y a ni noms de rues, ni numéros. Soyez là-bas à six heures. OK ?

— OK.

L'Abu-dhabien eut un gros rire heureux.

— Amusez-vous bien. Et dites à cette salope de Tania ce que je pense d'elle...

Malko raccrocha, soulagé et anxieux. Le contact avec Tania n'allait pas être facile, mais cela valait mieux que rien. Au moins, il bénéficierait de l'effet de surprise.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Il se retourna : les gorilles se tenaient derrière lui, changés, tout neufs.

— Vous avez récupéré votre artillerie ? demanda Malko.

— On y va, fit Chris Jones. Et ensuite ?

— Nous allons nous promener dans le désert, dit Malko. À Sharja. Cent milles d'ici. Un autre Émirat.

— C'est quoi un Émirat ? demanda Milton Brabeck.

— Du sable mélangé à du pétrole, fit Chris Jones, avec des Arabes par-dessus. Mais c'est pas gros. Tout ce putain de pays est plus petit que le Bronx.

* * *

Khalid Bin Rashid caressait d'une main distraite les fesses cambrées de Mandy Brown plongée dans la contemplation de l'écran vidéo. Elle lui avait imposé *Autant en emporte le vent* plutôt que *Les Suceuses en folie* à la grande stupéfaction du sheikh. Il était midi, et ils étaient toujours installés sur le grand lit rond. La jeune Américaine, finalement, ne trouvait pas désagréable cette escapade. Khalid avait commencé par la prendre debout, avant même d'arriver dans sa chambre, le soir où il l'avait enlevée. Elle avait mis cela sur le compte de la fougue orientale. Plus tard, quand il s'était obstiné de cette façon elle lui avait fait comprendre qu'on pouvait aussi faire l'amour au lit... Il s'y prêtait sans trop de mauvaise grâce.

Le sheikh Bin Rashid réfléchissait, admirant en même temps le corps ferme de sa conquête. Discrètement, il avait fait venir du lait de chamelle du désert, afin de lui laisser une impression inoubliable... Il fallait qu'il tue le temps, pendant ces quelques jours. Il avait choisi de ne pratiquement pas sortir, n'allant même pas rendre visite à sa sheikha qui n'ignorait pas qu'il avait une nouvelle favorite. Avec du *J & B* et Mandy Brown, il pouvait tenir indéfiniment.

Le carillon du téléphone déranger ses pensées. Son premier réflexe fut de décrocher, puis il se souvint à temps de sa première imprudence. Sautant du lit tout nu, il fila dans la salle de bains où se trouvait un autre appareil.

— Ne touche pas au téléphone, cria-t-il à Mandy.

C'était inutile : les larmes aux yeux elle contemplait le dernier baiser de Rhett Butler. Khalid Bin Rashid referma soigneusement la

porte. C'était la voix qu'il craignait et il faillit raccrocher. Mais c'était important. Il écouta de mauvaise grâce sa correspondante. Dès qu'il plongeait dans les détails réels, il se décomposait, mais il fallait surtout ne pas le montrer.

— Prenez les mesures nécessaires, dit-il d'une voix qu'il croyait autoritaire et qui ne faisait que renforcer sa faiblesse.

Il raccrocha. Par moments, il avait le vertige, mais il ne pouvait plus reculer. Ses alliés étaient trop encombrants maintenant. Il ne pourrait s'en débarrasser qu'une fois devenu puissant. Pour l'instant, il était entre leurs mains.

Il rentra dans la chambre. Le film était terminé, et Mandy Brown contemplait, émerveillée, une énorme minaudière en or qu'elle venait de trouver dans un amoncellement de bijoux.

— C'est chouette ! fit-elle. Ça doit bien peser trois livres. C'est de l'or ?

— Bien sûr, fit Khalid vexé.

— C'est à qui ?

— À toi, si tu veux.

— Oh, c'est pas vrai !

Elle posa la minaudière sur le lit et d'un seul élan se jeta dans les bras de l'Arabe, l'embrassant à en perdre le souffle. Sincèrement heureuse. Ça, ce n'était pas de l'argent abstrait. Trois minutes plus tard, ils étaient en pleine chevauchée sur le lit. Khalid n'avait même pas eu le temps de brancher la caméra vidéo pour se filmer.

* * *

Tania posa son verre vide si brusquement qu'il tinta contre le marbre de la table. Elle avait la tête lourde et la bouche pâteuse. Seule dans son appartement, elle buvait depuis le déjeuner pour ne pas penser. Furieuse contre elle-même. Un peu tard, elle venait de réaliser qu'on l'avait manipulée, elle qui manipulait toujours... C'était un comble, mais aussi une situation dangereuse. Elle aurait dû continuer ses activités habituelles qui ne pouvaient lui apporter que des satisfactions. Maintenant elle avait peur.

Malheureusement, il était trop tard pour se sortir de l'engrenage. Son sac de voyage était prêt. Elle pourrait rester quelques jours à Sharja. Le temps que les choses se calment. Elle regarda de nouveau la liste des gens qui l'avaient appelée. Un nom revenait sans cesse.

Elle sursauta quand le téléphone sonna, attendit, finit par décrocher.

— Oui ?

— C'est Amina, annonça la voix douce de la Palestinienne.

Tania retrouva instinctivement une voix enjouée :

— Le sheikh est content ?

— Ravi, fit Amina. Justement, je vous appelle parce qu'il désirerait récompenser un de ses amis. De la même manière que d'habitude.

— Très facile, fit Tania rassurée. J'ai ce qu'il faut. Ou plutôt je l'aurai dans deux jours. Je vous appellerai en rentrant de Sharja. Il suffira qu'il se présente à une certaine adresse. C'est vous qui réglez ?

— Oui, fit Amina.

— À propos, dit Tania. Au sujet du service que vous m'aviez demandé. Il n'est rien arrivé de fâcheux ?

Il y eut un court silence.

— Pas du tout, fit la Palestinienne. Tout s'est très bien passé.

— Ah bon, fit Tania, j'étais inquiète.

— Ne soyez pas inquiète, souligna Amina. Je vous considère comme une amie et le sheikh vous est très reconnaissant. Il vous prouvera d'ailleurs sa reconnaissance sous peu...

Tania raccrocha, un peu soulagé. C'était la première fois depuis qu'elle rameutait des filles pour les sheikhs d'Abu Dhabi qu'elle se trouvait mêlée à une histoire dangereuse. Elle n'avait pas posé de questions, mais une succession de faits inquiétants la touchant de près l'angoissait. Il n'y avait rien de tangible ; juste une angoisse diffuse. Avant de partir pour Sharja, elle pensa à une ultime vérification.

Quelque chose l'étonnait : Mufti n'était pas venu réclamer sa commission pour lui avoir présenté Mandy Brown. C'était tout à fait inhabituel...

Poussée par un pressentiment, elle appela chez lui. Pas de réponse. Elle essaya le restaurant, tomba sur le gérant... Lorsqu'elle raccrocha, elle était blême, et elle crut que ses jambes ne la soutiendraient pas. Maintenant, elle était sûre.

* * *

La route s'allongeait toute droite, bordée des deux côtés par un désert de sable vallonné et ocre. Les seules aspérités étaient les innombrables carcasses de voitures jonchant les bords de la route. Toutes plus écrasées les unes que les autres. Les sheikhs adoraient faire des courses de vitesse. Les deux gorilles ouvraient de grands yeux devant ce paysage désolé.

— On se croirait en Arizona, remarqua Chris Jones.

— T'as déjà vu des panneaux comme ça en Arizona ? demanda Milton Brabeck.

Il montrait un panneau avec un chameau stylisé, indiquant la traversée de chameaux sauvages...

Les deux Américains étaient guillerets : ils avaient récupéré assez

d'armement pour déclencher un petit conflit local. Cela allait du « 357 Magnum » au canon de quatre pouces à la grenade aveuglante. En passant par le petit Smith et Wesson « de poche ». Le tout dans des holsters de cuir artistiquement répartis sous leurs vêtements. Malko se sentait plus en sécurité avec les deux gorilles. Pied au plancher, il roulait à 140. Encore trente kilomètres avant Dubaï.

— Que va-t-on faire là-bas ? demanda Chris Jones.

— Rien, dit Malko. Vous rangez vos gros revolvers et vous vous mettez au scotch.

Le désert commençait à se peupler. Des centres commerciaux hypermodernes, en plein désert, des villas toutes blanches, des entrepôts. À gauche, on apercevait les grues de Port Rashid. On se serait cru à Long Beach. Un réseau de freeway contournait Dubaï. Sharja se trouvait juste après. Cela rappelait la Californie, une sorte de tissu urbain lâche, séparé par des immensités vides. Sharja aurait pu être, aux enseignes arabes près, Palm Springs. Longues avenues rectilignes se coupant à angle droit traversant des zones industrielles toutes neuves. À force de tourner à gauche, Malko finit par retrouver la route côtière qui s'appelait aussi Cornich Road.

Une mer démontée se brisait sur une grève de sable blanc déserte. Ils passèrent devant un énorme palais ocre inachevé qui annonçait fièrement : « Ici va vivre l'émir de Sharja ». Il y avait des villas un peu partout, dispersées dans le désert. Malko suivit la route du bord de mer jusqu'à un cube de béton qui portait l'enseigne du *Coral Sands Hotel*. Il était à l'heure. Six heures moins dix.

— Je vais vous laisser là, dit-il aux gorilles. Buvez tant que vous voudrez. Je reviens vous chercher.

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Malko ressortait du hall et allait remonter dans sa Mercedes, lorsqu'il y eut un léger coup de Klaxon derrière lui. Une Porsche orange venait de se garer en face de l'hôtel. Il en émergea une fille brune, les cheveux attachés par un bandeau, pieds nus. Elle s'approcha de Malko.

— Vous êtes l'ami d'Abdulaziz ?

— Exact, dit Malko.

Elle le toisa d'un regard connaisseur.

— Bienvenue à Sharja. Je suis Helen. Vous allez me suivre.

Elle remonta dans sa Porsche et guida Malko jusqu'à une grande villa blanche qu'il aurait été incapable de trouver en plein désert. Un grand patio, un living avec des canapés partout.

— Notre ami Tania n'est pas encore arrivée, dit Helen. J'espère que vous ne lui voulez pas trop de mal... Si ce n'était pas pour Abdulaziz, je n'aurais jamais accepté de lui jouer ce tour-là... (Elle étouffa un petit cri, massant son pied gauche). Oh, j'ai mal ! J'ai encore dansé toute la nuit. Je n'en peux plus. Prenez un verre, je vais

me préparer.

Elle disparut, laissant Malko seul. Comment Tania allait-elle réagir en le voyant ?

Il se versa un verre de vodka et s'installa.

* * *

À chaque coup de sonnette, Malko tournait la tête vers le domestique qui allait ouvrir. Mais ce n'était pas Tania. Helen n'avait toujours pas reparu, mais par contre plusieurs invités étaient arrivés. Quatre « locaux », très jeunes, en dichdacha blanche et trois filles, des Anglaises, vêtues de la même façon. Personne ne s'était inquiété de Malko. Ils s'étaient tous agglutinés devant un magnétoscope Akai et regardaient un film policier.

Malko commençait à trouver le temps long. Un des couples flirtait outrageusement, allongé sur des coussins. La main du « local » disparaissait sous la longue robe bleue de la fille qui se trémoussait avec des gloussements ravis...

Les principales occupations des habitants des Émirats semblaient être de boire et de faire l'amour. Il se demanda si les filles présentes faisaient partie du réseau de Tania la Libanaise. Il avait beau se creuser le cerveau, il ne voyait pas le rôle du sheikh Rashid dans cette série d'événements. Il doutait que Mandy Brown puisse apprendre quelque chose d'intéressant... Son cerveau n'était pas dirigé vers ce genre d'activité.

Helen se matérialisa tout à coup à l'entrée du couloir. Elle avait passé une robe de jersey qui moulait une poitrine agréable et relevé ses cheveux noirs en chignon. Ses pieds étaient maintenant chaussés d'escarpins qui la grandissaient. Elle s'approcha d'un des jeunes Arabes.

— Tu peux venir une seconde m'aider ?

L'autre leva à peine la tête du magnétoscope. Helen répéta sa question obtenant tout juste un grognement. Elle s'approcha alors de Malko.

— Vous pouvez m'aider à mettre une boucle d'oreille. Je suis en train de devenir folle...

Sans attendre sa réponse, elle replongea dans le couloir. Malko se retrouva dans une salle de bains éclairée comme une loge de théâtre. Helen tendit à Malko un croissant d'or où pendait une émeraude.

— Voilà, dit-elle, il faut la faire entrer dans le trou de mon oreille et la visser ensuite. Je n'y arrive pas.

Elle lui tourna le dos pour mettre son profil en pleine lumière. Malko saisit délicatement le lobe, et commença à tâtonner. C'était effectivement délicat. Soudain, il sentit les reins de la jeune femme le

frôler. Discret, il recula un peu. Quelques instants plus tard le frôlement recommença. Cette fois, c'était délibéré. Il ne bougea pas et sentit deux fesses rondes s'appuyer contre son ventre.

— Vous y arrivez ? demanda Helen.

— Pas encore, avoua Malko.

En plus, il commençait à être troublé. Maintenant, la jeune femme avait calé ses fesses contre lui et imprimait à ses hanches un balancement imperceptible.

Il pointa la boucle d'oreille sur l'oreille, et Helen poussa un cri.

— Aïe !

— Je me demande si je vais y arriver, soupira Malko.

Hypocritement, sa main gauche glissa le long de l'épaule d'Helen jusqu'au sein, l'emprisonnant. Elle ne broncha pas. D'une seule main, il n'avait vraiment aucune chance de mettre la boucle d'oreille. Aussi la posa-t-il sur la coiffeuse. Helen tourna vers lui un regard ironique.

— Vous renoncez...

— Pas du tout, fit Malko, décidé à ne pas se faire avoir une seconde fois.

Faisant pivoter Helen, il l'adossa à la coiffeuse et l'embrassa. Leur étreinte se prolongea de longues minutes silencieuses et violentes. Leurs mains couraient sur leurs corps. La jeune femme semblait fondre, comme pour mieux s'incruster. Sa main se glissa entre eux, trouva Malko et se mit à l'agiter furieusement. La jeune femme ne broncha pas lorsqu'il la troussa toujours sans un mot, découvrant son ventre barré d'un triangle noir de nylon.

— Ne l'enlève pas, souffla Helen.

Malko ne pouvait désobéir. Écartant l'élastique du slip, il réussit à se glisser là où il voulait, et plongea dans le ventre offert. Helen poussa un gémissement, s'accrochant des deux mains à la coiffeuse. Malko allait et venait en elle avec une violence instinctive, primitive. Helen souriait, l'air d'une merveilleuse salope. Un peu plus tard, un râle rauque s'échappa de sa bouche entrouverte. Malko eut l'impression qu'elle l'aspirait, et cela déclencha son orgasme.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Helen le contemplait en souriant, dépoitraillée, les yeux cernés de marron. Elle eut un sourire ambigu.

— Je crois que je ne mettrai pas de boucles d'oreilles ce soir, dit-elle doucement. Mais je trouve déplacé que mon amant refuse de m'aider à m'habiller. Ces Arabes ne sont pas galants.

— Merci, dit Malko.

— Ce n'est pas seulement pour ça, précisa la jeune femme. Je n'aime pas qu'un homme nouveau vienne chez moi sans que je le mette dans mon lit. Maintenant, va rejoindre les autres. J'espère que Tania ne va pas tarder. Abdulaziz a eu une bonne idée.

Tania portait une combinaison de satin noir serrée à la taille par une large ceinture de fils d'or, avec une énorme boucle d'émeraudes et de diamants. Le visage était toujours aussi maquillé, les talons démesurés, et les cheveux noirs tirés accentuaient son côté oriental. Malko s'offrit le luxe de l'observer en train de discuter dans le patio. C'était vraiment une créature superbe. Le seul lien qui l'unissait à une piste possible...

La réception battait son plein. Une dizaine de couples étaient encore arrivés, et tous buvaient comme des trous. Helen s'affairait. Sans boucles d'oreilles. De temps en temps, elle adressait un sourire en coin à Malko. Son petit orgasme clandestin semblait l'avoir mise d'excellente humeur. Peut-être devenu méfiant, son jeune amant ne la quittait plus d'une semelle. Ce qui ne gênait guère Malko. Celui-ci acheva sa vodka tranquillement. Tania ne l'avait pas vu. Il bénéficiait de l'effet de surprise. Il attendit qu'elle soit isolée avec une des filles, s'avança derrière elle et la prit par le coude. Elle pivota vers lui avec un sourire de commande, qui s'effaça instantanément, laissant place à un rictus figé. Ses yeux se glacèrent. Malko eut l'impression qu'elle allait tomber, comme un chêne qu'on abat. D'un effort surhumain, elle fit réapparaître son sourire.

— Quelle bonne surprise, fit-elle. Je ne savais pas que vous étiez à Sharja. Cette cachottière d'Helen ne m'a rien dit...

— Je lui avais demandé de vous laisser la surprise, précisa Malko pour dégager sa complice. Je suis heureux de vous revoir. J'ai vainement cherché à vous joindre à Abu Dhabi... Je croyais que vous étiez partie.

— Oh, j'ai beaucoup de choses à faire ! (Elle se rapprocha de Malko et dit à voix basse :) Vous m'en voulez à cause de votre amie ?

— Elle n'est pas encore revenue, remarqua Malko.

— Oui, je sais, fit la Libanaise. Le sheikh Khalid m'a téléphoné. Il était très embarrassé, n'est-ce pas... Il est tombé fou amoureux, et je crois que c'était réciproque. Il ne l'a pas emmenée de force, vous savez...

— J'en suis sûr, dit Malko.

— Elle ne veut plus le quitter, continua Tania. Il l'a installée dans son palais. Il faut vous faire une raison. Avec les femmes...

— Je m'en ferai une, promit Malko.

La Libanaise semblait soulagée de son attitude. Ses yeux reprenaient vie. Elle sentit le regard de Malko posé sur elle et roucoula.

— Vous êtes seul ? Nous pourrions repartir ensemble à Abu Dhabi. Je suis venue seule moi aussi.

C'était une invite directe. Un « local » s'approcha d'elle, mais Tania se détourna ostensiblement, prenant même Malko par le bras. Son parfum était lourd, entêtant, et le poids de sa poitrine sur son bras dégageait une sensualité animale. Pourtant Malko n'arrivait pas à accrocher son regard. Il se rendit compte qu'il n'en tirerait rien au milieu des invités. Il fallait à tout prix l'isoler. Helen passa près d'eux et lui adressa un sourire entendu... Ce qui donna une idée à Malko. Il prit la Libanaise par la taille.

— Si nous visitions cette maison ? proposa-t-il. Il y a trop de bruit ici.

Elle accepta avec un sourire complice. Ils partirent bras dessus bras dessous. Malko suivit le couloir menant à la chambre de la maîtresse de maison. Tania tourna alors la tête vers lui avec un sourire amusé et rassuré.

— Où m'emmenez-vous ? C'est une chambre à coucher.

Elle ne cherchait en tout cas pas à se dégager.

— Ce n'est pas un mauvais endroit pour bavarder, dit Malko.

Il referma la porte derrière lui et attira Tania. La Libanaise lui rendit son baiser, s'appuyant contre lui sans équivoque, puis se laissa emmener vers le lit, avec un roucoulement troublé.

— Et si Helen arrivait ? demanda-t-elle.

Elle s'allongea, laissant sa robe se relever de façon à découvrir ses cuisses. Malko commença à la caresser sans la déshabiller. Elle noua une main autour de sa nuque et se lança dans un massage très local. Ce n'est qu'en sentant son absence de réaction qu'elle chercha son regard. Ce qu'elle y lut la fit se raidir.

— Qu'est-ce que...

— Avant de faire l'amour, dit doucement Malko, je voudrais vous poser une question. L'autre soir, quand je suis parti de chez vous, j'ai été victime d'un attentat. On a voulu me tuer. Des gens qui savaient que j'allais passer par là, qui m'attendaient et qui connaissaient ma voiture. Il n'y avait qu'une seule personne qui pouvait dire que j'allais à coup sûr emprunter ce chemin : vous.

Tania se redressa, une lueur de panique dans ses grands yeux noirs.

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler... laissez-moi...

— Quand vous aurez répondu à ma question, continua Malko. Qui vous a donné l'ordre de me faire passer par ce chemin pour me tuer ?

Tania ne répondit même pas. S'arrachant du lit, elle traversa la chambre comme un trait et sortit en claquant la porte. Malko la suivit et se heurta à une fille en dichdacha qui entraînait dans la salle de bains. Elle sourit ironiquement.

— Ce n'est pas votre jour...

La Libanaise avait disparu dans la foule des invités. Il revoyait son visage décomposé, altéré par la peur. Il savait au moins une chose : il avait touché juste. Le tout était de lui arracher la vérité. Il avait toute la soirée devant lui.

Dans le patio, il chercha la haute silhouette de la Libanaise sans la trouver. Au détour d'un pilier, il se heurta à Helen enlacée à son amant en dichdacha.

— Qu'est-ce que vous avez fait à Tania, dit-elle d'un ton plein de reproches. Elle vient de partir comme si elle avait le diable à ses trousses.

CHAPITRE X

Malko se ruait déjà à travers le jardin. Il entendit un bruit de moteur et arriva dehors à temps pour voir une Porsche noire démarrer dans un nuage de poussière, avec Tania au volant. Sans réfléchir, il plongea dans sa Mercedes et démarra derrière.

Pendant quelques centaines de mètres, ce fut une course éperdue à travers de petits chemins poussiéreux. La Porsche virait mieux, mais Malko ne ménageait pas la Mercedes. Finalement, Tania émergea sur Cornich Road, et aussitôt, la Porsche démarra vraiment, laissant littéralement Malko sur place. C'est tout juste s'il voyait ses stops s'allumer. Pied au plancher, il ne dépassait pas 140. La Porsche devait lui rendre quarante kilomètres à l'heure au moins. Et Tania était bien décidée à ne pas se laisser rattraper. Il continua au jugé, l'ayant presque perdue de vue. Entre Sharja et Dubaï, la circulation était intense. Il écrasait l'accélérateur, doublant tout, cherchant la tache noire.

Dix minutes plus tard, elle avait disparu !

Il continua tout droit sur Cornich Road qui se diluait dans un quartier populaire. Au jugé, Malko tourna à gauche, vers l'intérieur des terres pour contourner Khalid Lagoon et retomba dans le grand freeway reliant Dubaï à Sharja, Al-Wanda Road. Dix kilomètres plus loin, il tomba sur un nouveau nœud de freeways, reprit à droite au jugé et finalement émergea sur Bin-Yas Road, l'avenue longeant le bras de mer coupant Dubaï en deux, surnommé « Dubaï Creek ». Il ralentit, cherchant un endroit pour faire demi-tour. C'était de nouveau un curieux mélange d'Orient et d'Amérique. À sa droite, une rangée impressionnante d'hôtels et de boutiques ultra modernes, des buildings verre et acier, de somptueuses voitures américaines. À gauche, c'était Istanbul. De gros boutres se pressaient le long du quai, déchargeant toutes sortes de marchandises à dos d'homme. Une noria de petites embarcations transportait debout comme du bétail les gens d'un bord à l'autre du « creek ».

Un minaret se dressait au tournant du « creek », juste à côté des douanes. Il y avait une activité fébrile partout. Derrière les beaux immeubles de Bin-Yas Road, se cachait le grouillement des souks, dont

celui de l'or le plus célèbre de la région.

Malko arriva à un rond-point et fit demi-tour, repartant sur la voie de gauche. La rage au cœur. Tania devait déjà être loin. Tout à coup, alors que son regard balayait machinalement le quai à sa droite, il se crut le jouet d'une hallucination. La Porsche noire était là, garée entre des monceaux de caisses, sur le quai, en face d'un « daho » ventru. Malko se gara aussitôt en face et descendit de la Mercedes.

Que faisait Tania sur le port ?

Il était persuadé qu'elle filait se réfugier à Abu Dhabi. Il s'approcha. La Porsche était vide. Une activité fiévreuse régnait sur tout le quai. C'est de là que s'élançait tout le trafic avec l'Inde. De tout temps, les Arabes du Golfe allaient vendre aux Hindous les perles qu'ils péchaient et l'or venu d'Europe. Et ils ramenaient des Indes pratiquement tout ce qu'ils consommaient. Quand Abu Dhabi n'était encore qu'un village, Dubaï était déjà un port prospère...

Il aperçut un entassement de barres métalliques jaunes posées sur le quai, à même le sol. Juste à côté de la Porsche. S'approchant, il n'en crut pas ses yeux. C'était de l'or : des barres de douze kilos et demi, au standard international. Il devait y en avoir une vingtaine, sans personne pour les garder. Incroyable !

Toujours pas de Tania. Sur l'autre trottoir de Bin-Yas Road s'élevait une rangée d'hôtels : *Carlton, Carlton Tower, Intercontinental*. La Libanaise était peut-être là. Il décida de commencer par le *Carlton*, juste en face de lui. Il pénétra dans le petit hall sombre, l'inspecta rapidement. Personne. Le barman l'observait.

— Vous n'avez pas vu une grande jeune femme brune ? demanda Malko.

L'autre n'avait vu personne. Malko lui donna quand même cinquante dirhams et demanda, pour satisfaire sa curiosité :

— Je viens de voir des barres d'or sur le quai ? Personne ne le gardait...

Le barman, un Pakistanais joufflu et noiraud, sourit avec componction :

— Sir, vous n'avez pas rêvé. C'est l'or de l'émir. Personne n'oserait y toucher s'il ne veut pas perdre sa tête... Il le fait venir d'Europe, et ensuite, il part d'ici sur les « gold boats ». Jusqu'en Inde, où la possession d'or est interdite. Pour ceux qui parviennent à éviter les douaniers indiens. Vous pouvez parier de l'argent sur une partie de la cargaison. C'est ici le centre... Les bateaux vont très vite. Il y a beaucoup de chance de gagner... Sinon, *Inch Allah*...

Malko remercia et ressortit pour s'arrêter net. Tania était en train de traverser vingt mètres plus bas, émergeant visiblement de l'hôtel voisin, le *Carlton Tower*. Elle devait posséder un sixième sens car elle se retourna et aperçut Malko.

Jamais il n'aurait pensé qu'une femme de son âge puisse courir si vite !

La Porsche ronronnait déjà qu'il n'avait pas encore mis le contact. Elle déboîta brutalement et fila le long du « creek ». Lorsque Malko parvint à la hauteur de l'*Intercontinental*, la Libanaise l'avait de nouveau semé ! Il continua tout droit pour rejoindre un des deux ponts enjambant le « creek », permettant de continuer vers le sud. Il s'imposa de continuer dans ce qu'il supposait être la direction d'Abu Dhabi. Doublant tous les véhicules. Dans le désert, il n'aurait pas beaucoup de chances, mais il ne voulait pas abandonner. Il parvint ainsi jusqu'à un énorme centre commercial construit devant le palais de l'émir, qui marquait la fin de Dubaï. Ensuite, la route rectiligne s'enfonçait dans le désert. Sans beaucoup d'espoir, il accéléra.

Dix kilomètres plus loin, il aperçut un écriteau : radar. Incroyable dans ce pays. Il continua sans ralentir. Pas longtemps. La route était coupée à chaque rond-point de « bumps » destinés à faire ralentir les véhicules. Sous peine de rester collé au plafond, Malko dut freiner. Ce qui lui évita de percuter l'arrière de la Porsche noire arrêtée sur le bas-côté de la route, derrière une voiture de police ! Tania était si absorbée dans sa discussion avec les deux policiers qu'elle ne remarqua pas la Mercedes. Malko continua, franchit un rond-point et s'embusqua juste après une station d'essence, coupant son moteur.

Il n'attendit pas longtemps.

Le ronronnement familier se rapprocha. Tania roulait un peu plus lentement... Au passage, Malko vit son visage crispé. Elle conduisait très en arrière, les bras horizontaux, comme dans un rallye. Il attendit qu'elle ait cinq cents mètres d'avance pour repartir. Malheureusement, à fond, il parvenait tout juste à garder la distance. Il y avait encore des ronds-points tous les dix kilomètres, ce qui la forçait à ralentir. Mais après Minai Jabah Abi, ce serait le désert jusqu'à Abu Dhabi. Elle aurait un quart d'heure d'avance au bas mot.

Il continuait, priant pour que son moteur n'éclate pas. Plus que jamais, Tania était au cœur du problème.

La poursuite se déroula ainsi pendant une demi-heure. Malheureusement, la circulation devenait de plus en plus fluide. Bientôt, il n'y eut plus aucun véhicule entre la Porsche et Malko. La distance était toujours la même.

Tout à coup, il eut l'impression que la Porsche accélérât. Il voulut faire de même, mais la Mercedes était à fond. Peu à peu, la distance augmentait entre les deux véhicules. Malko rageait tout seul. Certes, il n'y avait aucune autre route, entre Dubaï et Abu Dhabi, mais Tania allait le semer dès qu'elle serait en ville, et Malko ne la reverrait jamais.

La rage au cœur, il vit le point noir diminuer, jusqu'à n'être

presque plus visible. Puis la distance se stabilisa. La route était relativement mauvaise, et Tania ne pouvait pas rouler à fond.

Les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres. Malko doublait tous les véhicules. Sans beaucoup d'espoir. Il courait comme un canard à la tête coupée, les mains secouées par les vibrations de la route. Le jour tombait. Il lui sembla que la distance diminuait de nouveau. Il continuait à un bon 140.

Et soudain, ce fut l'inattendu.

Il vit plusieurs points qui se déplaçaient dans le désert, très loin devant lui. Perpendiculairement à la route. Il lui fallut un effort sérieux pour reconnaître des animaux. Des chameaux !

Ils étaient une douzaine et couraient maladroitement, se préparant à couper la route devant la Porsche !

Tania les avait vus aussi. Malko vit ses stops s'allumer. Elle ralentissait. Les chameaux avaient presque atteint la route. Effrayés par le bruit de la voiture, ils se mirent à galoper parallèlement à la route d'une démarche maladroite.

La Porsche roulait à cent à l'heure. Malko déboulait derrière elle comme un bolide. Il n'avait pas encore été gêné par les chameaux. Tania l'aperçut sûrement dans le rétroviseur. La Porsche fit de nouveau un bond en avant, dispersant les chameaux. Malko était si près qu'il pouvait lire le numéro d'immatriculation.

Il jura, c'était reparti. La route effectuait un léger virage et montait.

La Porsche arriva au sommet d'un dos d'âne. Malko vit surgir sur sa gauche une ombre qui coupa la route. Les stops de la Porsche s'allumèrent. Tania freinait de toutes ses forces. Ce ne fut pas suffisant pour éviter le chameau qui traversait. Le capot souleva l'animal de terre, le projetant à plusieurs mètres. Horrifié, Malko vit la Porsche effectuer un tête à queue, dans une gerbe d'étincelles, le pare-brise éclaté.

Le chameau s'écroula sur la route, blessé. Tania devait désespérément essayer de reprendre le contrôle de sa voiture. Elle effectua quelques zigzags, perdit une roue, puis plongea dans le fossé gauche. La voiture rebondit, bascula sur le toit, s'écrasant sur la pierreaille, fit encore plusieurs tours avant de s'arrêter dans une gerbe de poussière.

Malko réussit à rester sur la route. Freinant à mort, il stoppa à quelques mètres de l'accident. Sautant de la Mercedes il courut vers la Porsche. La voiture était méconnaissable, c'était un miracle qu'elle n'ait pas pris feu. Il se pencha à travers la portière arrachée. Le siège était vide. Il regarda autour de lui. Le chameau agonisait sur la route.

Un camion passa sans s'arrêter.

Il mit plusieurs secondes à repérer le corps de Tania. La Libanaise

avait roulé dans le fossé. Malko courut jusqu'à elle. Sa combinaison noire déchirée laissait apparaître des morceaux de chair blanche et des taches de sang. Elle était inerte, couchée sur le ventre. Il la prit par les épaules, la retourna et demeura figé d'horreur.

Tania avait dû passer à travers le pare-brise de la Porsche. Son visage était écrasé : un temporal enfoncé, le nez diminué de moitié, la bouche démesurément enflée. Il y avait peu de sang. Il la secoua légèrement, l'appela. Sans obtenir de réponse. En plus, elle devait avoir un traumatisme crânien. Lorsqu'il tenta de la soulever, elle gémit, mais n'ouvrit pas les yeux.

Et c'était la seule personne qui pouvait le renseigner...

Il commença à la traîner par les épaules, n'osant pas trop la déplacer, mais il avait une bonne centaine de mètres à parcourir avant de rejoindre la route. Il y eut soudain un « plouf » sourd derrière lui et une flamme orange s'éleva du désert. La Porsche venait de prendre feu.

La combinaison acheva de se déchirer, découvrant la poitrine marbrée d'un énorme hématome. Il y eut un grincement de freins sur la route. Une voiture venait enfin de s'arrêter. Trois Arabes en dichdacha accouraient. Malko leur fit signe de venir l'aider.

Ils l'entourèrent. Aucun ne parlait anglais. Par gestes, il leur fit comprendre de l'aider à transporter la Libanaise. À quatre, ils parvinrent sans trop de mal à l'installer sur la banquette arrière de la Mercedes. Il se remit au volant. Il était à une trentaine de kilomètres d'Abu Dhabi. Il démarra en souplesse, évitant le cadavre du chameau. Pourvu que Tania ne meure pas pendant le voyage. Elle n'avait pas repris connaissance.

Le parcours lui sembla infiniment lent. Il ne commença à respirer qu'en voyant les lumières du pont enjambant le bras de mer. Un policier à moto était en faction. Malko stoppa et courut à lui :

— *I need a hospital.*

Heureusement, celui-ci comprenait un peu l'anglais. Il se précipita vers la Mercedes, vit Tania, enfourcha sa machine et fit signe à Malko de le suivre.

L'un derrière l'autre, ils remontèrent vers le nord, à tombeau ouvert pour tourner à gauche dans Saed-Bin-Kanoon Street, puis dans Airport Avenue. L'hôpital d'Abu Dhabi se trouvait au coin d'Airport et de Soudan Street. Le motard le mena directement à l'entrée des urgences. Là, cela se passa très bien. Un médecin égyptien qui parlait parfaitement anglais se fit expliquer l'accident par Malko, tandis qu'on prodiguait les premiers soins à Tania.

Ensuite, il expliqua au motard que Malko n'était pour rien dans l'accident. Le motard prit quand même son nom et le numéro de son passeport. Malko vit Tania disparaître sur une civière, un goutte à

goutte fixé au bras. L'Égyptien prit le petit sac de toile qu'il avait détaché du cou de la Libanaise et qui avait échappé au choc, puis fouilla dedans. Malko le vit inspecter le portefeuille de Tania.

— Je vais prévenir sa famille, dit-il à Malko. Vous pouvez aller vous reposer maintenant. Nous vous tiendrons au courant. Mais je ne pense pas qu'elle puisse recevoir des visites pendant plusieurs jours. Elle est très gravement atteinte. Si vous voulez prendre des nouvelles, elle sera dans la chambre 326.

Malko se sentait épuisé par cette poursuite terminée si tragiquement. Il était heureux de pouvoir aller se reposer. Brusquement, il pensa à Chris Jones et à Milton Brabeck. Ils devaient toujours l'attendre au *Coral Sands Hôtel* !

* * *

Malko consulta sa Seiko-Quartz dans l'obscurité. Trois heures du matin. Il n'arrivait pas à dormir. Les gorilles étaient rentrés de Dubaï en taxi vers onze heures, fourbus et fascinés. Il avait envie d'appeler Helen pour lui faire part de l'accident survenu à Tania, mais préféra attendre. Il pensait à la Libanaise. Plus, il réfléchissait, plus il était persuadé qu'elle était au centre du complot.

Les filles étaient arrivées par elle. Malko avait été attaqué après une soirée en sa compagnie. Elle avait fui. Il y avait son mystérieux voyage au « creek » de Dubaï. Il revoyait son visage mutilé, écrasé. Soudain, une angoisse subite acheva de le réveiller. Son sixième sens lui disait que Tania était en danger. Il se leva et s'habilla. Le téléphone des gorilles mit plus d'une minute à répondre. Il obtint enfin la voix ensommeillée de Chris Jones.

— Habillez-vous, je vous retrouve en bas, dans le lobby, dans un quart d'heure, dit Malko.

Le bon côté des gorilles, c'est qu'ils ne discutaient jamais. Ils étaient là dix minutes plus tard dans le hall, les poches alourdies d'artillerie.

— Où allons-nous ? demanda Chris.

— À l'hôpital.

Inattendu. Ils filèrent à travers les avenues totalement désertes du centre d'Abu Dhabi jusqu'à l'hôpital Zayed. Malko leur expliqua en roulant le pourquoi de cette randonnée nocturne. L'hôpital semblait dormir, personne à la réception. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au troisième. Malko repéra facilement le couloir au fond duquel se trouvait Tania. Les dernières chambres, de 310 à 330, étaient protégées par une double porte battante. Quelqu'un se tenait derrière. Un moustachu qui barra le chemin à Malko.

— Chris ! dit Malko.

Le moustachu avait déjà presque complètement cessé de respirer sous la poigne de Chris Jones. Milton Brabeck lui enserrait délicatement les poignets. Les trois formaient un petit groupe compact et silencieux.

Malko ouvrit la porte de la chambre 326. Une faible clarté éclairait le lit. Un second moustachu était penché sur Tania. Tranquillement, il lui enfonçait les deux pouces dans la gorge. Un râle horrible s'échappait de la bouche ouverte de la Libanaise. Le tueur se retourna en entendant Malko et lui adressa un sourire bien ignoble qui se figea aussitôt.

Il plongeait la main sous son blouson de cuir. L'énorme battoir de Milton Brabeck le cueillit sur la carotide gauche et l'envoya contre le mur. Il n'eut pas le temps de reprendre son souffle.

Chris Jones, s'avançant d'un pas, venait de lui caresser les dents de devant du canon de son « Python ». Le moustachu recula, plié en deux de douleur, essayant d'empêcher sa mâchoire de tomber par terre. D'un uppercut puissant, Chris Jones écarta définitivement cette possibilité, soudant les deux mâchoires dans un crissement d'ivoire martyrisé. Le tueur parvint pourtant à se glisser entre les deux hommes, faisant des moulinets de sa main gauche armée d'un poignard effilé.

Son copain, un peu réveillé, l'attendait dans le couloir. Un long poignard dans la main droite. Malko retint Chris Jones qui s'apprêtait à tirer. Pas question d'alerter toute la ville. Les deux hommes s'enfuirent dans le couloir et disparurent. Malko se retourna vers Tania et s'immobilisa.

Elle avait la bouche ouverte et les yeux fixes. Un filet de sang coulait de sa narine gauche. Elle avait cessé de vivre, son organisme affaibli par l'accident n'avait pas supporté l'agression. Malko la contempla quelques secondes, puis repoussa Chris Jones hors de la pièce.

— Partons ! dit-il. Ce n'est pas la peine qu'on nous trouve ici.

Tania morte, personne ne le conduirait plus aux assassins. Dans la voiture, il la revit sortant de l'hôtel *Carlton Tower* en courant. Elle était traquée, donc n'avait pas perdu de temps pour rien. Que pouvait-elle faire dans un hôtel ? Rencontrer quelqu'un ou donner un coup de téléphone ?

Si on était venu l'achever à l'hôpital, c'est qu'elle avait eu un contact. Donc l'hypothèse du coup de téléphone était la plus vraisemblable... Malko soupira intérieurement : il n'avait plus qu'à retourner à Dubaï. Après avoir dormi un peu.

La réceptionniste était toute noire, mais charmante. Fascinée par les yeux dorés de Malko. C'était un petit hôtel tranquille qui semblait vide. Il glissa un billet de cent dirhams sur le comptoir et elle posa la main dessus.

— Vous vous souvenez de la grande jeune femme brune qui est venue hier soir ? demanda Malko. Vers cette heure-ci.

La fille hocha la tête.

— Oui, elle est très belle. Elle est venue téléphoner.

Le cœur de Malko battit plus vite.

— Vous savez où ?

La fille le fixa en souriant.

— La curiosité est un vilain défaut, fit-elle. Il ne faut pas être jaloux.

Malko crut qu'elle allait se refermer. Mais elle fit disparaître le billet et dit très vite :

— Elle a appelé Abu Dhabi. Le palais du sheikh Khalid Bin Rashid.

CHAPITRE XI

Malko s'attendait presque à cette réponse. Aussi ne manifesta-t-il aucune réaction. La standardiste prit son silence pour autre chose et s'empessa de dire :

— Il ne faut pas dire que c'est moi qui vous l'ai dit... Je ne veux pas d'histoires.

— Je ne dirai rien, jura Malko. Vous l'aviez déjà vue ?

Elle inclina la tête affirmativement.

— Oui, assez souvent. Elle vient ici prendre des paris sur les cargaisons d'or. On peut gagner sept fois sa mise si Allah le veut. Elle connaît l'équipage d'un « daho » qui est toujours ancré en face de l'hôtel. Mais hier soir, il n'était pas là... (Elle s'arrêta.) Bon, je dois travailler. Excusez-moi.

Malko n'insista pas, laissa encore dix dirhams et sortit du *Carlton Tower*. C'était bon de retrouver des trottoirs... Décidément, Dubaï sentait la civilisation. Il inspecta le quai du regard. Juste en face de l'hôtel, il y avait bien un gros « daho » en bois marron sombre, ventru et massif. Ne payant pas de mine de l'extérieur. Il traversa et se mit à flâner au milieu des caisses empilées partout. Une partie de l'équipage du « daho » était en train de préparer à manger à l'avant, sur le pont. À travers des trappes, il aperçut les machines. Deux, côte à côte.

Voilà pourquoi Tania était venue. Elle cherchait du secours. Il traîna un moment, sans rien voir, puis regagna sa voiture. Une seule personne pouvait encore l'éclairer au sujet de la Libanaise : son amie Helen. Si elle acceptait de parler. Au point où il en était, ce n'était pas difficile de pousser jusqu'à Sharja. C'était vendredi, le dimanche musulman. La jeune femme devait être chez elle.

* * *

Helen s'immobilisa sur le pas de la porte, visiblement surprise de voir Malko. Elle portait un pantalon de toile très serré, un haut de jersey noir, et ses pieds étaient nus et bandés ! D'après les cernes de ses yeux, elle n'avait sûrement pas passé la nuit à dormir.

— Quelle surprise ! dit-elle. Vous avez fait tout ce chemin pour

revenir me voir ?

Malko n'avait pas envie de mentir.

— Non, j'étais à Dubaï.

Le soleil de midi tapait sur ses épaules, accentuant sa fatigue. Il entra dans la villa vide qui sentait le tabac. Helen se laissa tomber sur un divan avec une grimace et alluma une cigarette.

— J'ai tellement dansé toute la nuit que j'ai les pieds en sang ! Quoi de neuf ? Vous vous êtes réconcilié avec Tania ?

— Tania est morte, dit Malko.

Il relata les circonstances de la mort de la Libanaise, sans rien omettre. Helen laissait sa cigarette se consumer. Ses traits s'étaient tirés, mais elle n'avait pas perdu son sang-froid. Ses yeux se posèrent sur Malko avec une expression nouvelle et elle demanda :

— Mais qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous dans les Émirats ?

— J'enquête sur un coup d'État possible, avoua Malko. En collaboration avec une agence fédérale américaine. Tania y était mêlée, volontairement ou non. Je voudrais savoir pourquoi elle était là hier soir.

Helen eut un pâle sourire.

— Pauvre Tania. Ça ne m'étonne pas. Elle aurait fait n'importe quoi pour de l'argent. Mais ce n'était pas une mauvaise fille. Je vous assure que sa visite d'hier n'a rien à voir avec vos histoires. Elle était venue recruter une fille. Fayrouz, une petite merveille tunisienne qui « se défend » un peu pour elle... Son cheptel d'Abu Dhabi semble épuisé. Elle avait un « contrat » pour la fille.

— Où est cette Fayrouz ?

— Partie à Abu Dhabi. Ce matin.

— Vous savez où la joindre ?

Helen n'hésita qu'une fraction de seconde.

— Oui. Un appartement dans Zayed City où Tania avait l'habitude de loger ses protégées. Je peux vous donner le téléphone et vous expliquer où cela se trouve : dans l'immeuble d'Alfa Roméo au coin de Bani-Yas Street et de Zayed-the-Second.

— À qui destinait-elle cette fille ?

— Je ne sais pas. C'était une demande d'Amina, la secrétaire de la sheikha Bin Rashid et la femme à tout faire de Khalid. Peut-être pour lui.

— Que pensez-vous de Kalid Bin Rashid ? demanda à brûle-pourpoint Malko.

Helen sembla surprise de sa question.

— Rien. Il est assez beau, légèrement stupide et complètement creux. Ne pense qu'à dépenser les dollars donnés par son cousin. Il se moque de ses fonctions. Paresseux comme une couleuvre. (Elle regarda sa montre). Bon, je vais vous donner les coordonnées de

Fayrouz. Je dois me dépêcher, je prends l'avion d'Air France dans deux heures. Pour New York. Je vais me faire ligaturer les trompes là-bas. J'en ai assez de prendre la pilule et je suis trop jeune pour cesser de faire l'amour. Peut-être nous croiserons-nous un jour de nouveau.

— Peut-être, dit Malko.

La perspective de refaire cent cinquante kilomètres de désert le fatiguait à l'avance.

Malko se heurta presque à Beata Steiner dans le hall du *Méridien*. Elle semblait aussi fatiguée que lui, après son voyage éclair à Dubaï. Toujours son attaché-case soudé au poignet.

— Si vous m'offrez un verre, proposa la marchande de bijoux, je ne refuserais pas. Je viens de passer cinq heures à patienter et à boire du thé.

Ils se retrouvèrent dans le petit bar dominant le lobby, au plafond recouvert de tapis. Une serveuse philippine, ravissante et muette, leur apporta deux vodkas. Beata tira de son sac un chèque en arabe grand comme un mouchoir et l'agita avec un sourire amer.

— Voilà ! Soixante-huit mille dirhams pour des bijoux aussitôt jetés dans un tiroir. Ce métier commence à me fatiguer. Toutes ces bonnes femmes sont tellement connes ! Pourtant, elles se débrouillent mieux que moi. Ces sheikhs les couvrent d'or littéralement. Je vais finir par me laisser tenter... Ne plus rien faire. Sauf se faire sauter et tendre la main. Ça doit être bien reposant.

— C'est un autre métier, fit Malko qui avait du mal à s'intéresser à la conversation.

Il s'était rendu à l'adresse indiquée par Helen avant de revenir à l'hôtel, mais Fayrouz ne s'y trouvait pas. Bien entendu, l'*Emirate News* ne parlait pas de l'assassinat de Tania... Il observa Beata Steiner. Elle lui faisait un appel du pied non déguisé. Une femme encore très appétissante, rapide, solide, gaie. Quel cheminement l'avait menée là ?

— Vous n'avez jamais été mariée ? demanda-t-il.

— Si, fit-elle. Quatre ans. Avec un garçon superbe qui est parti du jour au lendemain. Depuis, je vis seule. Comme un homme. Mais parfois je suis fatiguée. Comme aujourd'hui. Je crois que je vais me débarrasser de mon trésor et aller faire la sieste. Si vous n'avez pas trop à faire, nous pouvons dîner ensemble. Appelez-moi.

Elle se leva. Aussi directe qu'un homme. Il était sept heures. Peut-être que Fayrouz serait rentrée. Il ressortit. Les gorilles faisaient du shopping. Malko n'avait pas l'impression d'être en danger tant qu'il n'aurait rien découvert de nouveau.

* * *

Le palier était en béton nu, comme l'escalier et il allait traverser

un vrai Sahara pour arriver au petit building blanc déjà décrépiti. Malko entendit un frôlement derrière la porte et le battant s'ouvrit sur un grand chapeau noir, des yeux charbonneux sans expression et une grosse bouche. Le haut sage et la jupe droite n'arriveraient pas à lui donner l'air discret. Fayrouz avait l'air de ce qu'elle était : une pute. Son regard glissa sur Malko, et elle se prépara à refermer.

— Je vous ai vue chez Helen, à Sharja hier soir, se hâta de dire celui-ci.

Fayrouz arrêta son geste, fronça les sourcils.

— Je ne me souviens pas...

— Je suis un ami de Tania, dit Malko. C'est elle qui m'a donné votre adresse. Est-ce que je peux entrer ?

La Tunisienne ouvrit la porte de mauvaise grâce et précéda Malko. Sa croupe tendait agréablement le tissu de sa jupe. Elle se retourna, appuyée à la table.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

De la musique arabe sortait d'un électrophone. Fayrouz attrapa une poignée de pistaches et les croqua.

— Je vous ai trouvée très belle hier soir, dit Malko. J'aimerais passer la soirée avec vous. Tania m'a dit que c'était possible.

Cette déclaration ne parut pas bouleverser Fayrouz outre mesure. D'un coup d'œil, elle évalua Malko, puis laissa tomber de sa même voix monocorde :

— Ce soir, ce n'est pas possible, j'attends quelqu'un. Il ne faut pas que vous restiez, il va bientôt venir.

— L'ami que devait vous présenter Tania ?

Elle lui jeta un regard inquiet.

— Comment savez-vous cela ?

— Tania n'a pas de secrets pour moi, dit Malko. Alors demain ?

— Si vous voulez. Mais il faut que Tania me téléphone...

— D'accord, dit Malko. Elle le fera demain matin.

Elle le suivit à la porte. Comme ils étaient très près l'un de l'autre, il la prit par la taille et l'embrassa. Elle lui rendit mollement son baiser, avec une langue qui sentait le loukoum.

Il regagna sa voiture, l'avança, la déplaça, mit la radio et s'installa. Il voulait absolument savoir qui était l'heureux bénéficiaire des largesses de Tania. L'ordre était venu du palais, comme celui qui avait envoyé la Libanaise à la mort...

* * *

Malko ferma la radio, excédé. Il n'en pouvait plus de la danse du ventre et des informations de Radio-Téhéran, ou de Riyad. Les sonorités gutturales de l'arabe lui donnaient une otite. Il consulta sa

Seiko-Quartz. Le visiteur de Fayrouz était entré deux heures et quart plus tôt. À sept heures pile. Un homme au teint basané, bedonnant, chauve, dont la vieille Oldsmobile était garée cinquante mètres devant...

Malko avait soif et faim. Soudain, une silhouette apparut à la porte du building. À cause de l'obscurité, Malko dut attendre qu'elle passe dans la lueur d'un réverbère pour reconnaître le « client » de Fayrouz. Il marchait plus rapidement et regagna sa voiture sans se retourner. Malko n'eut aucun mal à le suivre, mais faillit le perdre au rond-point de Zayed-the-Second et Al-Salam Street, à cause de la fichue priorité. Il passa dans un concert indigné de Klaxons, mais heureusement celui qu'il suivait ne se retourna pas. Ils remontèrent Al-Salam Street, comme pour aller au golf. Puis, le « client » de Fayrouz vira à gauche, après deux « bumps », pour reprendre l'autre voie de Al-Salam. Malko jura. Il avait dû s'apercevoir de la filature ! Mais pas du tout ! Celui qu'il suivait ralentit et tourna, pénétrant dans l'enceinte des barbelés couverts de vieux papiers englobant le palais du sheikh Zayed et ses dépendances !

Malko, automatiquement, le suivit. Il y avait un petit poste de garde qui filtrait les entrants. L'enceinte du palais renfermait les bâtiments des officiers de la garde, une caserne, une mosquée, un hôpital et des tas d'autres constructions. Une vraie petite ville. La sentinelle fit signe à l'Oldsmobile de passer et s'avança vers Malko. Celui-ci joua de culot. Il fit un signe au soldat, montrant la voiture devant lui, comme s'ils étaient ensemble. L'autre n'insista pas et lui fit signe de passer...

L'Oldsmobile tourna très vite à gauche dans ce qui ressemblait aux baraques d'un camp de concentration. Malko suivit à bonne distance. Il ne risquait plus de le perdre. Aussi, continua-t-il tout droit, passant devant un hôpital militaire, une petite mosquée en construction, pour arriver à la barrière gardée par des soldats, délimitant l'enceinte privée du sheikh Zayed. Il revint sur ses pas, retrouvant les baraques. C'étaient de petits bungalows collés les uns aux autres, comme dans une banlieue pauvre américaine. Chacun avait un garage. Il découvrit l'Oldsmobile garée devant un bungalow de la troisième rangée. Aucun nom sur le bungalow, mais un numéro : 124. Tandis qu'il hésitait sur la conduite à suivre, la porte du bungalow s'ouvrit sur l'homme qu'il avait suivi, escorté d'une matrone qui devait peser son quintal, maquillée comme un arbre de Noël. Il lui ouvrit la portière.

Ce ne pouvait être que son épouse légitime. Il prit le volant et démarra. Malko attendit, phares éteints. Puis il alla à pied examiner le bungalow obscur. Au moment où il allait s'éloigner, une voix le fit sursauter :

— Aiwa ?

Il se retourna et aperçut une minuscule silhouette dans l'obscurité. Une bonne probablement, qui lui parlait en arabe ! Il réussit à s'arracher un sourire et dit en anglais.

— *My friend is not there ?*

La fille secoua la tête et bredouilla :

— *Captain Numeiry gone. Tomorrow.*

Malko s'éloigna après avoir remercié. Furieux et ravi. La fille risquait de rapporter sa visite. Mais il savait le nom du « client » de Tania. Un officier de la garde. Il remonta dans sa Mercedes et ressortit sans encombre du palais. Il y avait une bonne chance que la fille ne pense même pas à parler de cette visite.

La vraie question était de savoir si ce capitaine Numeiry avait un lien avec les événements qui se déroulaient en ce moment. Tout en conduisant, Malko se disait qu'il y avait quand même quelque chose de troublant.

Avant de mourir, Tania avait appelé le palais du sheikh Bin Rashid. Les deux Anglaises avaient été assassinées en y revenant. Or, la demande concernant le capitaine soudanais était aussi venue du même palais. Tout cela était encore flou, mais tout tournait autour des mêmes personnages. Tania, le sheikh Bin Rashid, la secrétaire de l'Arabe, peut-être. Hélas, la seule personne qui pouvait l'aider était morte. Il restait Mohammed Mufti. Si l'Égyptien était encore vivant.

Il se dit que pour ce soir, il n'avait plus qu'à consoler Beata Steiner de sa déprime, en attendant de faire le point avec Ralph Nader, le lendemain matin. Ce dernier était parti pique-niquer dans les Émirats du Nord. Les gorilles ne lui étaient pas d'un grand secours dans des circonstances semblables. Il freina pour éviter un chameau errant. Les guirlandes du *Méridien* étaient en vue. Un message l'attendait dans sa case : « *Please call Miss Fayrouz* ». Il se précipita vers les appareils du hall. La Tunisienne répondit tout de suite.

— Vous m'avez appelé ? demanda Malko.

— Ah oui, fit la fille, je ne peux pas vous voir demain.

— Après-demain, alors ?

— Non plus, j'ai beaucoup de travail et je vais partir. (Elle était tout juste aimable.) Je vous téléphonerai.

Elle raccrocha sans laisser à Malko le temps de placer un mot. Inutile de rappeler. Fayrouz avait été en contact avec quelqu'un à qui elle avait rapporté sa visite. Ce n'était pas son client. Impossible. Tania non plus, et pour cause. Donc une autre personne lui avait dit de ne pas toucher à Malko.

Une porte de plus se fermait. Mais le capitaine Numeiry devenait encore plus intéressant. Malko réalisa soudain qu'il était maintenant en première ligne. Ses adversaires avaient montré qu'ils ne

connaissaient qu'une méthode pour éliminer les ennemis potentiels. La plus définitive. Il n'y avait plus qu'à faire coucher Chris Jones et Milton Brabeck sur son paillason.

CHAPITRE XII

Le beau visage de Ralph Nader, chef de station de la CIA, était empreint d'une contrariété qu'il ne cherchait même pas à dissimuler. Avant même de serrer la main de Malko qui pénétrait dans son bureau à l'ambassade US, l'Américain annonça :

— La semaine commence mal. La police a trouvé ce matin le corps de Mohammed Mufti. Dans le chantier de l'*Intercontinental*. Il a été torturé et assassiné. La tête broyée par un engin de terrassement. La mort remonte à plusieurs jours. Bien entendu, aucune trace de ceux qui ont fait le coup. Aucun témoin. C'est un endroit absolument désert.

Malko s'assit. Ce n'était pas vraiment une surprise. Seulement l'élimination par le vide qui continuait.

— Comment l'avez vous su ?

— Un informateur. Nous avons des amis dans la police. Eux-mêmes ne savent rien. Ils croient à un règlement de comptes palestinien. Mufti était égyptien, n'oubliez pas. Ils ne se casseront pas la tête pour un étranger. Sa femme m'a téléphoné. Ils lui ont rapporté les affaires trouvées chez son mari.

— Je peux aller la voir ?

— Bien sûr, elle habite pas loin d'ici, près du marché, mais avant il faut faire le point. Langley m'a demandé un rapport. Ils s'inquiètent et nous dépensons pas mal d'argent...

— Si vous voulez, je peux sauter un repas par jour, proposa Malko, ou je peux demander à Chris et à Milton de se nourrir de salade. Mais ça ne résoudra pas notre problème.

Ralph Nader ne souriait même pas. Il croisa nerveusement ses longues jambes.

— Où en êtes-vous ?

— Nulle part, avoua Malko. Ce qui est arrivé à Tania et à Mufti, sans parler de l'attentat contre moi, confirme que quelque chose se trame, lié au palais du sheikh Bin Rashid. On a peur que nous découvriions quoi. Donc « on » élimine systématiquement toute source potentielle d'information. Tania en savait beaucoup. Elle est morte. Les filles du MI5 avaient dû en apprendre aussi. Elles ont été

assassinées. Mufti devait savoir quelque chose sans s'en rendre compte. *Exit*. Ou c'était un agent double.

« Il reste le sheikh et sa secrétaire... Plus Miss Brown si nous la retrouvons intacte.

Ralph Nader alluma sa cigarette.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il, Khalid Bin Rashid est considéré par tout le monde comme un zozo. Ne fait pas de politique. Trop jeune pour être vraiment ambitieux. Donc, ce n'est pas une histoire intérieure. D'autre part, tous nos analystes sont formels. Cela n'arrange personne d'assassiner le vieux sheikh Zayed. Le pays ne basculerait pas. On ne voit donc pas pourquoi les Soviétiques se donneraient tout ce mal.

— Je sais, dit Malko, et pourtant, il y a quelque chose. Nous savons tous les deux qu'on ne tue pas les gens par hasard. Notre seule chance est de récupérer Mandy Brown et qu'elle ramène une information...

L'Américain secoua la tête avec scepticisme.

— Je le souhaite sans y croire, mais miss Brown ne parle pas arabe et n'a pas, disons, le profil idéal pour ce genre d'opération.

— C'est un profil en forme de cadavre, qu'il vous faut, fit Malko avec une certaine sécheresse. Elle prend un sacré risque et nous rend service. Sans même vouloir une décoration. C'est rare.

— Je sais, je sais, fit Ralph Nader. Mais qu'est-ce que je vais dire à Langley ?

— Qu'ils nous envoient un détecteur de mensonge, fit Malko en se levant. Si on arrive à le passer au cou de Khalid Bin Rashid, on avancera. En attendant, je vais voir la veuve de Mufti. Il ne faut rien négliger.

— Où sont messieurs Jones et Brabeck ?

— Au bord de la piscine du *Méridien*, fit Malko. N'ayez crainte, c'est gratuit. Votre secrétaire a l'adresse ?

— Oui. Mais ne l'effarouchez pas...

— Je commence à avoir l'habitude des veuves, depuis le temps que je travaille à la « Company », répliqua Malko. J'ai un doigté exquis pour les manipuler. Même si elles sont fraîches.

* * *

C'était un petit tas noir effondré dans une bergère faux Louis quelque chose, gardé par un rempart farouche de pleureuses. Malko parvint à en écarter quelques-unes pour arriver en vue de Mme Mufti. L'Égyptienne souleva quelques secondes le mouchoir qui couvrait ses yeux gonflés et rouges pour l'examiner.

— Je viens de la part de Ralph Nader, dit-il, pour vous présenter

nos condoléances. Je...

Il ne put continuer. La veuve venait de pousser un long hululement et d'enfouir son visage dans ses torchons ! Les pleureuses repoussèrent Malko avec indignation, bredouillant ce qui devait être des injures et ramenant leurs voiles autour d'elles, comme s'il se préparait à des gestes obscènes. Délicat de revenir à la charge. Il regarda autour de lui et aperçut, posé sur la table, un sac en plastique transparent, rempli d'objets divers. Sans qu'il ait rien demandé, une petite fille, dit en anglais :

— La police a rapporté ça.

— Je peux y jeter un coup d'œil ?

Comme la petite fille restait muette et que les ululements continuaient, il ouvrit le sac, examina son contenu rapidement. Un portefeuille, de l'argent, des clefs, un mouchoir, une montre arrêtée. À 9 h 20. Des cartes de crédit et un papier blanc plié. Il l'ouvrit, et son cœur fit un bond dans sa poitrine. C'était une ordonnance pour un antibiotique. Avec l'en-tête du docteur Sabet. La date indiquait 28 janvier 1980. Le Jour de la disparition de Mohammed Mufti. Malko revoyait encore le sourire cauteleux du médecin syrien lui affirmant qu'il n'avait pas vu Mufti ce jour-là. Personne n'avait revu l'Égyptien vivant depuis.

Il quitta le modeste appartement, poursuivi par les hurlements de la veuve. L'Égyptien, après tout, ne serait peut-être pas mort pour rien. Pour retrouver sa voiture, il traversa le souk. Assez pittoresque. Au milieu des innombrables marchands de hi-fi et de magnétoscopes Akai, il y avait encore quelques vieux métiers, des écrivains publics. Un tailleur attendant, assis à même le trottoir, ses bobines de fils étalées devant lui.

* * *

— J'ai très mal à la gorge, insista Malko. J'ai besoin de vous voir. L'hôtel m'a dit que vous receviez très vite.

Il posa la main sur l'écouteur pour étouffer le ricanement de Chris Jones en train de faire tourner son 357 Magnum autour de son pontet. Milton Brabeck se faisait les ongles en lisant un *Playboy* passé en fraude. Aucune nouvelle de Mandy Brown et les deux gorilles étaient pleins de coups de soleil...

— Bon, fit la voix du docteur Sabet. Venez dans une heure. Vous allez jusqu'au *El-Ain* et vous me demandez.

Malko raccrocha. Chris Jones arrêta son mouvement.

— On y va tous les trois ? C'est lui qui va avoir besoin d'un médecin, après. Moi, je ne sais pas faire les piqûres, mais je peux quand même le charcuter un peu.

— Chris, fit Malko, vous faites honte à votre profession. Je vais seulement rafraîchir la mémoire de ce monsieur. Vous veillerez de l'extérieur. Il va sans dire que si je ne ressortais pas dans des limites raisonnables, vous pouvez venir me chercher... Il faut jouer la douceur. Nous sommes en période de détente.

— *That's a four letter word*^[16], grommela le gorille.

* * *

Le docteur Sabet n'était toujours pas rasé. Il jeta à peine un coup d'œil à Malko et le fit pénétrer dans un minuscule cabinet de consultation. Il ne semblait pas le reconnaître... Après lui avoir posé quelques questions, il examina rapidement la gorge de Malko et se rassit à son bureau.

— Pas de fièvre ?

— Non.

Le médecin hocha la tête d'un air entendu.

— Ce doit être un virus. Prenez de l'aspirine. Ce sera cent cinquante dirhams.

Malko sortit les billets de sa poche en même temps que l'ordonnance trouvée sur le cadavre de Mufti.

— Vous soignez un de mes amis, je crois, dit-il.

Sabet ne leva pas la tête. Malko insista :

— Mohammed Mufti. J'étais passé vous voir, un jour que je le cherchais. Vous m'aviez dit ne pas l'avoir vu...

Impossible de lire un sentiment sur le visage mal rasé avec les petits yeux noirs et fureteurs. Malko décida de porter l'estocade.

— Mohammed Mufti est mort, annonça-t-il. Assassiné. On a trouvé cette ordonnance sur lui. Vous ne vous souvenez vraiment pas de l'avoir vu ? C'était il y a quatre jours. En fin de journée, comme aujourd'hui.

Le docteur Sabet se leva brusquement. Seuls ses mouvements saccadés trahissaient sa nervosité.

— Je ne sais pas ce que vous dites, grommela-t-il, sans même regarder l'ordonnance. J'ai beaucoup de patients, je l'ai peut-être vu. Maintenant, j'ai des gens qui attendent. Excusez-moi...

Il poussa littéralement Malko dehors par une porte ouvrant directement sur le *no man's land* sablonneux qui donnait sur Sheikh-Hamdan Street. Malko fit le tour et se haussa sur la pointe des pieds pour apercevoir la salle d'attente. Elle était vide. Avec les deux gorilles, il regagna la Mercedes près d'une mosquée. Devant la villa du docteur Sabet, était garée une vieille Taunus.

— Je rentre à l'hôtel, dit Malko. Vous restez ici. S'il sort, suivez-le. Essayez de ne pas vous faire repérer. Normalement, il devra bouger

très vite.

Chris Jones se pencha et prit dans une sacoche de cuir quelque chose qui ressemblait à un télescope. Un Startron amplificateur de lumière résiduelle, qui permettait de voir en pleine obscurité grâce à un système récupérant la lumière des étoiles. La nuit était tombée. Cela permettait de ne pas suivre de trop près.

Malko s'éloigna à pied. Le piège était enclenché. Bien sûr, Sabet pouvait téléphoner. Mais les barbouzes n'ont jamais aimé le téléphone.

* * *

— *Khalass ! Sors d'ici !* cria Khalid Bin Rashid.

Amina, la secrétaire palestinienne ne bougea pas d'un millimètre. Le jeune sheikh répéta son ordre tapant du pied sur la moquette blanche. Scène inouïe ! Une femme – moins qu'un chameau dans le monde islamique – tenant tête à un sheikh. Le visage de ce dernier était convulsé de rage. Les coins de sa bouche retombaient en une mimique méprisante. Mais il ravalait aussi ses larmes de colère, comme un enfant à qui on enlève son jouet préféré.

Ce qui était un peu le cas.

— Il est absolument indispensable de procéder comme je vous le demande, dit Amina d'une voix égale. Sans cela, tous nos projets seraient en danger.

Ils se défièrent du regard. Les yeux noirs de la Palestinienne boiteuse ne reflétaient absolument aucune expression. Ceux du sheikh finirent par se baisser. Il avait envie de l'étrangler.

— Il n'y a qu'à la lui reprendre, dit-il.

Amina avança d'un pas, tenant la minaudière en or massif et l'ouvrit sous le nez du jeune sheikh.

— Regarde, dit-elle. Même si on la lui reprend, le risque est le même.

Khalid Bin Rashid posa son regard de mauvaise grâce sur l'objet en or massif. Il maudissait le jour où on le lui avait vendu. Tout en sachant qu'Amina avait raison.

Pendant un instant, il eut envie de tout envoyer promener, d'aller raconter la vérité au sheikh Zayed, d'implorer son pardon. Cela ne dura pas. Il connaissait la règle des Bédouins. Les intentions valent les actes. Un homme qui a failli trahir une fois retrahira. Il n'y a qu'un remède à cela : le sabre.

— Très bien, dit-il, annonce-lui qu'après-demain nous donnerons une grande fête et qu'ensuite je la ferai raccompagner à son hôtel. Qu'elle aura tous les cadeaux qu'elle désire.

Amina inclina la tête sans sourire.

— Ta décision est juste, Khalid. L'avenir te récompensera. Même

si quelques sacrifices sont nécessaires maintenant. Il n'y a plus longtemps à attendre. À propos, nous avons besoin de ta Rolls Royce. Ne t'étonne pas si elle ne se trouve pas dans ton garage...

Sans répondre, le jeune sheikh alla mettre dans le magnétoscope Akaï une cassette porno et s'allongea sur le lit, un plateau de pistaches à portée de la main. Il ne lui restait pas longtemps à profiter du corps parfait de sa dernière conquête. Il avait beau savoir qu'il suffisait de claquer des doigts pour avoir les plus belles putes du Golfe, il allait la regretter. Celle-là avait quelque chose de plus, ce qui en faisait une salope particulièrement désirable. À mi-voix, il maudit Amina. Certes son « invitée » lui avait fait une scène, exigeant d'avoir un contact avec l'extérieur et même de quitter le palais, mais ce n'était sûrement pas pour les raisons que soupçonnait la Palestinienne.

Il n'arrivait pas à se concentrer sur les corps emmêlés sur l'écran. Afin de se changer les idées, il alla à son bureau et commença à dresser la liste de tous ceux qu'il allait livrer au bourreau dès qu'il serait au pouvoir.

* * *

Amina poussa doucement la porte de la pièce où Mandy Brown passait des heures à attendre les caprices de son Seigneur et Maître. L'éternel lit rond, avec une moquette vert cru qui ressemblait à de l'herbe. Des meubles hideux, des lampes tarabiscotées et des stéréos empilées les unes sur les autres, avec des cassettes. Mandy Brown se retourna en devinant une présence. Elle avait l'écouteur du téléphone à la main, qu'elle raccrocha vivement en voyant la Palestinienne. Celle-ci s'avança, folle de rage.

— À qui téléphoniez-vous ?

— À personne, fit Mandy. Je m'amusais. Mais j'en ai assez d'être en prison.

— Le sheikh Khalid vous a interdit de communiquer avec l'extérieur tant que vous serez ici, fit la Palestinienne. Vous devez vous plier aux règles communes à toutes les femmes. De toute façon, cela ne durera pas. Son Excellence a décidé de se séparer de vous dès demain soir. Vous assisterez encore à une soirée et ensuite on vous raccompagnera à votre hôtel. Auparavant, vous aurez pu apprécier la générosité du sheikh Khalid.

L'œil de Mandy brilla. La minaudière en or massif scintillait dans les mains de la Palestinienne boîteuse.

Celle-ci la posa à côté de Mandy Brown qui demanda aussitôt :

— Je peux l'emporter ?

Amina réprima une grimace de mépris.

— Notre sheikh est trop bon. Tu peux l'emporter.

Elle fit demi-tour et fila vers le standard. Réitérer les ordres. Normalement, les « femmes » n'avaient pas le droit aux communications. Cette petite garce avait dû embobiner un des employés du téléphone.

La porte s'était à peine refermée que Mandy Brown reprit le téléphone et composa le zéro. De sa voix la plus enjôleuse elle demanda au standardiste :

— Maintenant, vous pouvez me donner mon numéro ?

Elle lui avait fait un charme extraordinaire au téléphone afin d'obtenir cette faveur. Le Pakistanais tapa le numéro du *Méridien* et le brancha en sonnerie sur le poste de Mandy Brown. Rêvant d'être assez riche pour se la payer...

* * *

Malko décrocha. Il eut un choc en entendant la voix émue de Mandy Brown.

— Malko ! Oh, je suis contente de t'entendre. Tu sais, je n'ai pas le droit de téléphoner. Je te parle en vitesse. Je reviens après-demain. Il y a un dîner. Ils me « relâchent » ensuite... Oh, j'ai envie de te retrouver. Je n'en...

Brusquement la communication fut interrompue. Malko, aussitôt, appela le standard. L'hôtel lui affirma que ce n'étaient pas eux qui avaient coupé. Il se consola en pensant que, dans quelques heures, il pourrait interroger Mandy Brown de vive voix. Pourvu qu'elle ait appris quelque chose. Les gorilles n'étaient toujours pas revenus. C'était plutôt bon signe.

* * *

Le Pakistanais se recroquevillait sur son standard, sous les injures d'Amina. Bien sûr, ce n'était qu'une femme, mais il connaissait sa puissance et le fait qu'elle pouvait parler plusieurs fois par jour au sheikh Khalid. Lui, simple ver de terre n'avait même pas le droit de le regarder. Pour lui faire parvenir une supplique, il fallait une douzaine d'intermédiaires tous plus vénaux les uns que les autres.

— Si cela se reproduit encore une fois, menaça Amina, tu seras jeté hors du pays.

Il avait neuf enfants à Islamabad. Il était prêt à se jeter à genoux. Amina sortit en claquant la porte. Il maudissait l'étrangère qui lui avait fait perdre la tête. Tout cela pour téléphoner à son amant. Les femmes étaient vraiment des garces. Il enfonça une fiche avec rage dans son standard et prit une voix douce pour appeler une des secrétaires de la sheikha.

Une lueur joyeuse brillait dans les yeux gris de Chris Jones mais son costume clair était couvert de poussière. Milton, par contre, était impeccable.

— Alors ? demanda Malko.

— Je crois qu'on s'est bien débrouillés, fit le gorille, en se versant un *J & B*. D'abord, votre gars ne s'est douté de rien. Il y avait toujours quatre ou cinq bagnoles entre nous.

— Où vous a-t-il mené ?

— Dans un grand truc qui ressemble à une caserne, expliqua l'Américain.

Le cœur de Malko battit plus vite.

— Au palais de la Mer du sheikh Zayed ?

— Si c'est un palais, fit Milton Brabeck, moi j'habite la Maison-Blanche... C'est dégueulasse, des baraques qui ressemblent à des « traders », plein de bâtiments, c'est immense.

— Il y a des sentinelles à la porte ? demanda Malko.

— Ouais, fit John. Même qu'elles nous ont viré quand on a voulu suivre notre type.

— Vous ne savez pas où il a été, alors ?

Chris Jones eut un sourire fin.

— Si. Parce qu'on s'est conduits comme des voyous... On a continué et fait le tour. Un demi-mille plus loin, c'était complètement désert. Avec le Startron, on a vérifié qu'il n'y avait personne et on a fait le mur...

— Personne ne vous a vus ?

— Personne, jura Milton Brabeck. On est restés une heure là-dedans. Jusqu'à ce qu'on trouve ce que nous cherchions. La voiture de notre mec. Garée devant un bungalow, dans l'espèce de caserne. C'était juste, il repartait.

— C'était le bungalow 124 ?

Chris Jones le fixa, bouche bée.

— C'était pas la peine de nous y envoyer et de nous faire crapahuter, si le saviez.

Malko ne put retenir un sourire.

— Je ne le savais pas, mais vous m'avez donné assez d'éléments pour que je devine la suite. Vous avez fait un sacré bon travail. Vous avez droit au restaurant, ce soir, pas à la cafétéria...

— C'est superbe, ça, fit Chris Jones. En plus, on pourrait pas avoir une petite ? Comme la blonde avec les gros nénés que vous avez massée à la piscine. Elle a l'air d'être assez généreuse pour plusieurs. En plus, avec ses bijoux, elle a besoin de gars solides et honnêtes

comme nous...

— Vous pouvez essayer, dit Malko, je ne suis pas jaloux. Demandez-lui... Je vous rejoins au restaurant, j'ai besoin de réfléchir...

— N'attrapez pas une migraine, jeta Milton Brabeck d'un ton vengeur.

Malko, demeuré seul, se servit une vodka. Essayant de modérer sa joie. Il avait tapé dans le mille. La visite du docteur Sabet au capitaine Numeiry était vitale. Car, maintenant, le « cadeau » de Tania à l'officier prenait une signification précise. Le médecin syrien était incontestablement mêlé au meurtre de l'indicateur de la CIA. Or, son premier geste, dès qu'il s'était vu soupçonné, avait été de courir chez le capitaine Numeiry. Qui avait aussi un lien avec le palais de Bin Rashid. Grâce à la call-girl procurée par Tania obéissant à la secrétaire du jeune sheikh.

Malko se posait une question.

Pour quelle raison avait-on ordonné à Tania d'offrir une fille à Numeiry ?

Quelque chose traversa son esprit et il se dit qu'il tenait peut-être sa réponse. Tout tombait en place. Il ne manquait plus qu'à vérifier dans les faits. Il était si heureux qu'il se dit qu'il allait essayer de refaire la cour à Beata Steiner. Pour passer les cruciales vingt-quatre heures. Si sa théorie était juste, la visite du docteur Sabet au capitaine de la garde du sheikh signifiait une chose : il était en danger de mort. Ses mystérieux adversaires depuis que l'histoire avait éclaté, avaient eu comme politique constante d'éliminer impitoyablement tous les dangers potentiels, laissant même des traces. Comme s'ils se moquaient. Malko s'arrêta devant l'ascenseur. Frappé par un quelque chose d'aveuglant.

Tous ces meurtres étaient liés à un événement précis. S'ils s'en moquaient c'est qu'après une certaine date très rapprochée, cela n'aurait plus aucune importance. Le tout était de trouver à quel événement était lié le complot.

CHAPITRE XIII

Beata Steiner avait noué ses cheveux blonds en queue de cheval, ce qui la rajeunissait de plusieurs années. Son opulente poitrine déformait sensuellement son chemisier ouvert très bas. Lorsqu'elle bougeait, sa jupe portefeuille découvrait un peu ses cuisses bronzées. La mallette noire pendait toujours à son bras, attachée par sa menotte. Malko s'approcha d'elle.

— Je vous ai cherchée hier soir, dit-il, vous n'étiez pas dans votre chambre.

— Non, c'est vrai, dit-elle. J'ai été obligée de retourner au palais. Maintenant, je vais au palais de la sheikha Fatima. Je reviendrai peut-être à temps pour la piscine. Si vous êtes dans votre chambre, je vous appelle.

— Avec plaisir, dit Malko.

À la voir aussi appétissante, sa frustration se réveillait. La veille au soir, il en avait été réduit à dîner avec les gorilles. Il lui restait à s'organiser et prévenir Ralph Nader des dispositions qu'il prenait pour le lendemain. Chris Jones et Milton Brabeck, enfoncés dans les banquettes du hall, lui assuraient une protection discrète.

* * *

La Rolls Royce couleur « peacock blue » roulait à près de 200 à l'heure sur la route de Dubaï-Abu Dhabi, doublant systématiquement tous les autres véhicules. Impunissable grâce à son absence de plaque. Pourtant, ses occupants n'avaient pas le « profil » des sheikhs... Trois jeunes gens barbus, vêtus de jeans et de T-shirt, avec des baskets et de grosses ceintures. Ils reniflaient avec mépris l'odeur de cuir de la voiture de luxe, pourtant bien utile pour franchir les barrages de police. À l'arrière, il y avait un sac de toile contenant tout un petit arsenal. Des mitraillettes Skorpion arrivées à Dubaï dans des sacs de farine. Des pistolets automatiques Radom flambant neufs, en direct de Tchécoslovaquie, des grenades défensives, et même des explosifs. Ces trois jeunes gens vivaient dans la clandestinité et la violence depuis des années. Membres de l'aile la plus extrémiste de l'OLP, on les

envoyait partout où il fallait frapper vite et fort. Au risque de leur vie. Ils étaient arrivés à Dubaï en provenance du Yémen, avec des papiers omanais, faux bien entendu.

Ils n'avaient pas l'intention de rester longtemps dans les Émirats. Juste le temps d'effectuer leur mission. Un Dakota, à partir de Dubaï, les remmènerait au Sud Yémen où ils se reposeraient jusqu'à leur prochaine mission.

Celui qui conduisait mit la radio, recueillant une musique de fifres et de tambourins. Les autres se mirent à claquer des mains bruyamment, riant de bon cœur. Des enfants. Mais des enfants prêts, et dressés, à tuer. Il ne restait que quatorze kilomètres avant Abu Dhabi.

Le conducteur ralentit. Ils avaient rendez-vous avec le « contact » qui allait leur donner les derniers détails de leur mission à la station service de Al-Maqta, juste avant le pont franchissant le bras de mer séparant Abu Dhabi de la péninsule arabe.

* * *

Le téléphone sonna dans la chambre de Malko après le déjeuner. Il était en train de lire le *New York Herald* et *Le Point*. Il regarda sa montre. Ce devait être Beata. Il fut fort déçu en entendant la voix d'un des standardistes.

— On vous demande au bar, Sir.

Cela pouvait quand même être Beata. Les gorilles faisaient leur sieste, eux aussi. Il hésitait à les déranger. Mais il se dit que la vision de Beata Steiner en bikini allait éclairer leur journée. Un beau geste qui ne lui coûterait rien. Il appela leur chambre et, au seul mot de Beata, ils étaient déjà debout.

— Je vous retrouve à l'ascenseur, dit-il.

Le couloir était désert, à l'exception d'une jeune femme au type oriental qui sortait d'une chambre. Elle lui adressa un sourire étrangement insistant et lui emboîta le pas. Ils arrivèrent presque ensemble aux ascenseurs. Malko appuya sur un des boutons. La brune s'approcha de lui.

— *Your room, number 424 ?* demanda-t-elle.

— Yes, fit Malko, un peu surpris.

Elle sourit :

— *I can give you good service, if you want*, murmura-t-elle.

Elle était assez sexy, avec de petits seins ronds, un visage sensuel et frais. Malko n'eut pas le temps de répondre. Soudain, il vit les traits de l'inconnue se déformer sous l'effet de la terreur. Elle regardait quelque chose qui se trouvait derrière Malko. Il se retourna, l'estomac serré. Le palier était vide, ainsi que la galerie menant à l'autre corps

de bâtiment, dominant le lobby.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

Plusieurs choses arrivèrent simultanément. Il y eut un bruit sec et sourd à la fois derrière lui. La jeune femme brune sembla frappée par un poing invisible et recula jusqu'à l'ascenseur dont les portes s'ouvraient au même moment. Une tache de sang apparut au milieu de son front, comme un troisième œil. Elle bascula dans la cabine dont les portes commencèrent aussitôt à se refermer.

Malko pivota sur lui-même. Le palier était toujours vide. Mais une main armée d'un pistolet automatique semblait sortir du plafond, comme dans un film d'épouvante ! L'arme était braquée dans sa direction. C'était hallucinant. La silhouette massive de Chris Jones surgit au coin du couloir en compagnie de Milton Brabeck. Les deux Américains photographièrent la scène, pilant net.

— *Duck !*^[17] cria Chris Jones.

Le gorille avait hurlé en même temps qu'il plongeait la main sous sa veste. Instinctivement, Malko fit un écart au moment où une balle s'enfonçait près du bouton d'appel des ascenseurs. Tandis qu'il roulait sur lui-même, les détonations du 357 Magnum de Chris Jones firent trembler les murs. Il s'arrêta presque à ses pieds, assourdi par les explosions. Au moment où il se relevait, Milton Brabeck lui donna une bourrade, le forçant à s'étaler dans le couloir, hors de la vue du palier. Il eut le temps de voir un homme qui courait dans la galerie. Milton Brabeck, les jambes écartées, visa le nouvel arrivant.

Ce dernier se mit à tirer, serrant contre sa hanche un court pistolet-mitrailleur noir. Aussitôt, les deux gorilles plongèrent à terre. Les projectiles du tueur s'éparpillèrent un peu partout.

Chris Jones, à plat ventre, tira encore deux fois en direction du plafond et se retourna, criant à Malko :

— Ne bougez pas !

Milton Brabeck se releva, face au second tueur, séparé de lui par un mètre, dans la galerie surplombant le lobby de quatre étages. Fiévreusement, le terroriste plongea la main dans sa sacoche de toile pour y reprendre un chargeur, faisant tomber le vide à terre. Milton Brabeck bondit sur lui et le renversa. Mais le tueur avait réussi à saisir son chargeur. Sans même chercher à se défaire de son assaillant, il parvint à le mettre en place. Milton Brabeck le souleva de terre et entendit soudain le claquement de la culasse du pistolet-mitrailleur. Il réalisa que le tueur allait lui tirer dans le dos. S'il le lâchait, l'autre aurait quelques fractions de secondes d'avantage. Il ne restait qu'une solution.

Pivotant, il s'avança vers la rambarde dominant les quatre étages de vide. Son adversaire poussa un cri, devinant ce que le gorille voulait faire. De la main gauche, il s'accrocha à ses cheveux. Mais

c'était trop tard. D'une violente poussée, Milton Brabeck le fit basculer contre la rambarde et recula, laissant une poignée de cheveux dans les doigts du tueur. Ce dernier demeura quelques secondes en équilibre, cherchant à se retenir par les jambes, puis le poids de son corps l'entraîna, et il bascula dans le vide avec un cri atroce, lâchant son pistolet-mitrailleur.

Reprenant son souffle, Milton ne vit pas sa chute, mais entendit le bruit de son corps, s'écrasant quatre étages plus bas, sur le marbre du lobby. Le silence était retombé. Milton Brabeck s'appuya à la rambarde, très pâle.

— *God damn it !*

C'était la première fois qu'il tuait un homme de cette façon. Mais c'était lui ou l'autre... Malko se releva et leva la tête vers le plafond. C'était surréaliste. Le plafond semblait saigner !

De grosses gouttes de sang s'écoulaient à travers les trous des projectiles tirés par Chris Jones.

— Il est dans le faux plafond, fit le gorille. Je crois que je l'ai eu.

Il se dressa sur la pointe des pieds et appuya sur une des dalles de stuc composant le double plafond, la souleva. Aussitôt, une main, semblant surgir du néant, glissa par l'ouverture. Malko fit sauter une autre dalle et aperçut dans la pénombre un corps allongé. Il n'y avait aucun doute, le terroriste était mort.

— Appelez l'ambassade tout de suite, dit-il à Chris Jones. Que Ralph Nader vienne. On va avoir besoin de lui.

Il se pencha au-dessus de la rambarde. Un groupe compact était agglutiné autour du cadavre écrasé à côté d'une table basse. La police abu-dhabienne n'allait pas tarder à arriver et à demander les explications de ce massacre.

— Vous n'êtes pas armé ? demanda Chris Jones à Malko.

— Non.

— Ça vaut mieux. Nous, on s'en tirera.

Malko appela l'ascenseur et gagna le hall, escorté des deux gorilles. Un second groupe entourait l'autre ascenseur, dont les portes étaient ouvertes. Malko aperçut le cadavre de la femme brune inconnue, des traînées de sang plein le visage. Le directeur de l'hôtel était là, blanc comme un linge.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. C'est affreux.

— Je ne sais pas, dit Malko. Des terroristes ont essayé de commettre un attentat. Heureusement, ces Messieurs sont des gardes de l'ambassade U.S. et ils étaient armés. Ils ont pu riposter.

* * *

Il ne restait du terroriste abattu qu'une grande flaque de sang

qu'un Pakistanais barbu s'efforçait de faire disparaître. Les clients s'étaient dispersés au profit d'un groupe de policiers d'où émergeait la haute silhouette de Ralph Nader. Un cordon de policiers entourait le petit salon où se déroulaient les discussions. Le colonel Haddad, heureusement, avait pu être joint, ce qui avait évité l'arrestation immédiate des gorilles.

Ceux-ci avaient été déclarés à l'immigration comme des membres du service de sécurité de l'ambassade US et les problèmes étaient donc relativement limités. On ne leur poserait pas trop de questions sur la provenance de leurs armes et le fait qu'ils soient enfouraillés jusqu'aux yeux pour aller prendre le thé. On avait allongé sous des draps les deux terroristes morts. Celui du faux plafond était parvenu là en démontant l'entrée de l'air conditionné dans sa chambre et en rampant au-dessus du couloir. Bien entendu, ils avaient sur eux de faux papiers, mais aucun permis de travail, ni de « sponsoring ».

C'est surtout à eux que s'intéressaient les policiers abu-dhabiens. Pourtant, ils hésitaient à relâcher les deux Américains, ne serait-ce qu'à cause des journalistes palestiniens contrôlant la presse. Tout à coup, plusieurs policiers firent irruption dans le lobby, tirant et bousculant un jeune Arabe barbu, en jeans, les mains menottées derrière le dos. L'un d'eux expliqua dans la confusion qui suivit qu'ils l'avaient arrêté dans le parking du *Méridien*. Il avait tenté de fuir en les voyant. Le colonel Haddad fendit les rangs de ses subordonnés et apostropha le prisonnier.

— Qui es-tu ? Ce sont tes amis ?

Le jeune homme regarda les cadavres, sans émotion.

— Oui.

— Pourquoi ont-ils tiré ? Qui êtes-vous ?

Il releva la tête.

— Nous sommes le commando des « Vengeurs du 13 juillet ». Nous avons voulu frapper l'impérialisme américain pour protester contre la présence de la flotte impérialiste dans les eaux arabes. Je ne répondrai à aucune question mais je peux vous jurer que votre pays n'est pas visé...

Le colonel Haddad examinait le jeune barbu avec attention. Ce n'était pas la première fois que les Palestiniens frappaient à Abu Dhabi. Un an plus tôt, un commando du même style, prétendant appartenir au mouvement « Black June », avait abattu le ministre abu-dhabien du Commerce en pleine ville. Plus tard, il avait reconnu qu'il s'agissait d'une erreur et que l'homme visé était un ministre syrien en visite, qui avait eu la mauvaise idée d'être le voisin de la victime. Avec les extrémistes palestiniens, tout était possible.

— Vous ne visiez personne en particulier ? demanda-t-il.

— Non, fit le jeune homme. Mais nous savions que ces deux-là

étaient des Américains, des tueurs de l'ambassade. Nous les avons suivis...

— Et la fille ?

— Je ne sais pas. C'est sûrement une erreur.

Il se tut, baissa la tête et se détourna ostensiblement. Haddad fit un signe de tête et ses sbires l'emmenèrent. Encore un cas délicat. Il ne pourrait même pas le juger. Dans quelques semaines, il faudrait discrètement l'expulser. Ralph Nader s'approcha de lui.

— Colonel, est-ce que vous êtes satisfait ? Je pense que le mieux est de ne pas ébruiter cette histoire. Je ne ferai aucune communication officielle. Vous, de votre côté, pouvez-vous vous contenter d'une déposition de MM. Jones et Brabeck ?

Haddad rejeta les pans de son kouffieh en arrière.

— Je pense que oui, fit-il. Il faudra que vous les accompagniez.

Ce n'était pas la peine de faire savoir qu'Abu Dhabi n'était pas capable d'assurer la sécurité des étrangers : même si des rumeurs filtraient, ce n'était pas grave. Une ambulance était arrivée et chargeait les trois cadavres. En dix minutes, le calme était revenu dans le *Méridien*.

— Je vous emmène, dit Ralph Nader à Malko et aux gorilles.

Les quatre hommes prirent place dans la Buick noire du chef de la CIA. Dès qu'ils furent seuls, Ralph Nader poussa un soupir.

— Dites donc, vous l'avez échappé belle ! D'où sortent ces types ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Malko. En tout cas, ils connaissaient le numéro de ma chambre, puisqu'on m'a demandé de descendre... Ils venaient spécialement pour m'abattre.

— Pourquoi ?

— Je suis sur deux pistes qui se sont rejointes, dit Malko. Il fallait m'empêcher d'aller plus loin.

Il expliqua à l'Américain sa visite au docteur Sabet et la piste conduisant au capitaine Numeiry, puis conclut :

— On retombe sur une piste unique. Quelqu'un n'a pas voulu que je remonte au-delà du capitaine Numeiry.

La voiture était arrivée à l'ambassade. Ils montèrent au milieu des gosses qui hurlaient et se retrouvèrent dans le bureau tranquille de Ralph Nader. Celui-ci alluma une cigarette et demanda :

— Ces tueurs n'étaient pas d'ici. Pourquoi avoir fait venir des gens de l'extérieur ?

— Parce que c'était une opération hâtivement organisée, répliqua Malko. Il y avait des risques et il ne fallait pas, si les tueurs se faisaient prendre, qu'on puisse remonter à l'organisateur. Ils étaient pressés d'agir. Sinon, ils auraient monté leur coup mieux que cela.

— Il y a quelqu'un que cela va intéresser, fit Ralph Nader, c'est notre ami « l'électricien ». Pourquoi n'iriez-vous pas le voir ? Il est très

au fait de toutes les histoires de terrorisme...

— C'est une excellente idée, approuva Malko. Que Chris et Milton rentrent à l'hôtel, je ne veux pas attirer l'attention et je pense que, pour quelques heures, je suis tranquille.

* * *

Taïeb Walloud avait écouté le récit de Malko avec attention, et même passion.

— C'est curieux, dit-il, de notre côté, nous n'avons rien. Cela me semble impensable qu'on se donne tant de mal pour liquider le sheikh Zayed.

— Avez-vous une façon de surveiller ce capitaine Numeiry ? demanda Malko. Pas pour une longue durée. Je ne peux pas le faire, nous ne parlons pas arabe, et nous nous faisons trop facilement repérer.

Le Palestinien réfléchit quelques instants, puis son visage s'éclaira.

— Je crois que j'ai une idée. Venez avec moi.

Ils prirent la Mercedes de Malko jusqu'à une minuscule échoppe pleine de tapis, en face de l'hôtel *Nihal*. De nouveau, il fallut traverser le désert de sable. Un géant moustachu et souriant les accueillit. Le Palestinien s'adressa à lui en persi et le présenta à Malko.

— Iraj. Un vieil ami qui n'aime pas beaucoup Khomeiny...

Au nom de l'ayatollah, l'Iranien passa un doigt en travers de sa gorge avec un sourire féroce. En voilà un qui n'était pas pour la révolution islamique...

— Iraj est un homme sûr, expliqua en anglais le Palestinien. Il a monté une filière pour « extraire » les opposants d'Iran. Lui peut introduire des « observateurs » sûrs dans l'enceinte du palais, sous prétexte de vendre des tapis.

Il expliqua à l'Iranien ce qu'on attendait de lui. Ce dernier hochait la tête de côté, à l'iranienne, ponctuant les phrases du Palestinien de *baleh*, *baleh*^[18]. À la fin, il se tourna vers Malko et prononça une longue phrase en persi, traduite par Walloud :

— Il demande quand les Américains vont bombarder Qom et tuer l'ayatollah qui déshonore l'Islam...

— Dites-lui que, si je savais piloter, j'irais tout de suite, répliqua Malko.

L'Iranien dit un mot à un aide, qui commença à étaler des tapis sur le sable, tout autour de la boutique. Taïeb Walloud expliqua à Malko :

— Il a peur d'être surveillé. Vous n'êtes pas obligé d'acheter.

C'était encore une chance. Malko se voyait déjà dilapidant sa

prime de risque en tapis. Pourtant, un grand tapis ferait bien dans l'entrée de pierre du château de Liezen... Il lorgna sur un superbe Naim bleu et gris. Iradj lança une phrase en riant.

— Il vous le donne si vous lui apportez la tête de Khomeiny, traduisit le Palestinien.

— À propos, demanda Malko, pourriez-vous me faire un « criblage ». Une certaine Beata Steiner qui vient souvent ici ?

Il venait d'avoir une idée. Pourquoi ne pas utiliser la vendeuse de bijoux pour son enquête ? Elle connaissait tout le monde. Seulement, avant, il fallait être sûr qu'elle n'émargeait pas à un autre « service ». Il lui donna tout ce qu'il savait sur la Sud-africaine.

* * *

Les yeux gris de Beata Steiner étaient pleins d'angoisse. Malko l'avait retrouvée dans le hall, sans sa valise pour une fois, en rentrant de sa tournée américano-iranienne. La jeune femme se précipita vers lui :

— On m'a dit ce qui s'était passé, fit-elle. C'est terrible. Qui a voulu vous tuer ?

— Des fous, dit Malko. Ils cherchaient à atteindre des étrangers. Pour protester contre l'impérialisme américain.

— Mon Dieu, s'exclama Beata, quand je pense que j'aurais pu vous retrouver mort ! C'est horrible. Je suis arrivée pendant que la police était encore là, mais vous étiez parti. Pourquoi vous ont-ils choisi, vous ?

— Je ne sais pas, dit Malko. Attendez, je voudrais vérifier quelque chose.

Il fonça au standard. C'était un Philippin joufflu qu'il connaissait.

— On m'a demandé tout à l'heure, avant les événements, dans ma chambre, expliqua Malko.

— Oui, je me souviens, reconnut le standardiste. Mais je ne sais pas qui. La personne était dans le hall, je ne l'ai pas vue. Un homme qui ne parlait pas bien anglais.

Probablement le troisième terroriste... Seulement, qui lui avait donné le numéro de Malko ? Tania ? Mufti ? Sans parler de Mandy Brown. Beata Steiner l'attendait sagement.

— Vous devez être épuisé, dit-elle. Voulez-vous écouter un peu de musique classique chez moi ?

Insolite proposition. Malko accepta, et ils montèrent tous les deux. Beata mit une cassette, ôta la veste de son tailleur et s'allongea sur le lit, tandis que s'élevaient les premières notes d'un concerto d'Albinoni.

— Venez, dit-elle à Malko.

Il s'allongea près d'elle, et ils demeurèrent ainsi pendant presque la moitié du disque. Puis, Beata Steiner se tourna sur le côté, comme si elle voulait changer de position.

Son visage se trouva si près de celui de Malko qu'il n'eut presque pas à bouger pour l'embrasser. Elle lui rendit aussitôt son baiser avec douceur et habileté. Puis sa bouche quitta la sienne, explorant son cou, et son oreille. Son souffle l'agaça, tandis qu'une langue aiguë jouait avec son lobe.

Pendant ce temps, elle se dépouillait de ce qu'elle avait sur elle. Malko redécouvrit avec un choc agréable le corps somptueux qu'il avait massé.

Beata bascula sur le dos et l'attira sur elle d'un geste impatient, presque brutal.

Lorsque Malko la pénétra, ses ongles s'enfoncèrent dans son dos. Elle lui mordit la lèvre et commença à remuer lentement sous lui, à son rythme propre.

Comme il voulait en changer, les mains de la jeune femme quittèrent son dos et vinrent sur ses hanches pour guider ses mouvements.

En quelques minutes, elle commença à haleter, sa tête se balançait de droite à gauche. Aux mouvements de son bassin, Malko sentit qu'elle se rapprochait de l'orgasme. Elle se raidit, trembla quelques instants et retomba. Peu après, elle ouvrit les yeux et dit d'une voix calme :

— Cela fait des semaines que je n'avais pas fait l'amour.

Ses yeux gris avaient une expression presque tendre. Elle caressa distraitement la poitrine de Malko, après avoir allumé une cigarette, puis dit à voix basse :

— Tout à l'heure, quand j'ai cru qu'il vous était arrivé quelque chose, j'ai regretté de m'être conduite ainsi l'autre soir.

* * *

Malko venait de regagner sa chambre lorsque le téléphone sonna. C'était Taïeb Walloud.

— Je suis en bas, dit-il. J'ai du nouveau.

Malko retrouva le Palestinien dans le bar aux tapis. Celui-ci semblait très excité.

— Je crois que vous avez eu une bonne idée, dit-il. Iradj vient de me prévenir. Votre capitaine Numeiry s'est rendu tout à l'heure en ville. À la petite mosquée chiite qui se trouve près du souk aux légumes.

— Et alors ? demanda Malko.

Cela prouvait seulement que le capitaine, tout en aimant les

putes, était un homme pieux.

— Il y a rencontré quatre hommes, continua le Palestinien. Ils ont parlé un moment, puis ils se sont séparés. Les quatre ont alors regagné une des boutiques du souk, « Fruits of the Gulf ». C'est un repaire connu de terroristes pro-Khomeiny liés aux extrémistes palestiniens.

CHAPITRE XIV

Malko essayait de tuer le temps, mais ne pouvait s'empêcher de consulter sa Seiko-Quartz toutes les cinq minutes. Pourtant, il n'était encore que quatre heures de l'après-midi. La veille, il avait dîné avec Beata Steiner qui avait de nouveau disparu dans ses palais.

Mandy Brown devait revenir ce soir. Dans quelques heures. Par l'intermédiaire d'Iradj, le marchand de tapis, le capitaine Numeiry était sous surveillance constante. Sa rencontre, la veille, avec des hommes repérés comme terroristes, signifiait qu'une action était imminente. Malheureusement, Malko ne savait ni où ni quand, ni quoi... Les gorilles, nerveux, ne le lâchaient plus d'une semelle. L'incident des trois tueurs avait prouvé qu'il fallait s'attendre à tout. Chaque fois que le standardiste appelait un client, il s'attendait à entendre son nom et à avoir des nouvelles par Taïeb Walloud.

* * *

La porte d'ébène incrustée de panneaux de glace pivota lentement sur son axe vertical, déplaçant sa masse énorme grâce à des contrepoids invisibles. Elle commandait l'appartement où Khalid Bin Rashid installait ses favorites du moment. C'était moins loin que le palais des femmes et plus discret.

Les murs étaient tendus de fourrure blanche, du renard importé du Canada, et une climatisation intense y faisait régner un froid sibérien. La moquette noire contrastait avec les murs clairs. Peu de meubles, surtout des canapés et des poufs énormes où on s'enfonçait comme dans un marécage. L'éternel lit rond et la vidéo sur grand écran occupaient tout un angle de la pièce.

Khalid Bin Rashid s'avança dans la pièce, revêtu d'une dichdacha en soie blanche, parfumé et rasé de frais. Mandy Brown était assise sur le lit en train de regarder un film sur le magnétoscope Akai. On lui avait apporté une heure plus tôt une robe noire, très pudique du haut, mais profondément fendue sur les côtés. Une splendeur... Trois femmes de chambre l'avaient aidée à se préparer, l'oignant de crèmes et d'huiles et la lavant jusqu'aux parties les plus intimes.

— Mes invités vont arriver, annonça le jeune sheikh. Nous passerons la soirée ensemble, ensuite on te raccompagnera à ton hôtel. J'aurais aimé que tu demeures plus longtemps ici, mais je n'aurai pas le temps de m'occuper de toi comme tu le mérites.

— Je suis très triste, fit Mandy Brown, parvenant à dissimuler son soulagement...

Elle se voyait dans un harem à vie. Sa main droite était posée négligemment sur la minaudière en or massif. Khaled vit son geste et sourit.

— Je te laisserai un souvenir qui te fera penser à moi, dit-il. Maintenant, viens et fais tout ce que je te dis.

* * *

Taïeb Walloud surgit dans le hall du *Méridien*, le traversa et monta directement dans la chambre de Malko. Dans sa situation, c'était une imprudence, mais les circonstances imposaient certains risques. Malko ouvrit aussitôt et le fit entrer. Le Palestinien ne perdit pas de temps.

— Numeiry vient de retourner au souk, annonça-t-il. Il a retrouvé les quatre types d'hier. Ils sont montés dans sa voiture avec un sac qui pourrait contenir des armes.

— Où sont-ils allés ? demanda Malko, suspendu aux lèvres du Palestinien.

— Ils sont sortis d'Abu Dhabi. Après le pont, ils ont tourné à droite, sur la route de Bu Hasa. Un peu plus loin, ils ont de nouveau tourné à gauche, sur une piste qui coupe le désert. Les hommes d'Iradj n'ont pas osé les suivre. Il n'y avait rien pour se dissimuler.

Le cœur de Malko battait plus vite. Tout se mettait en place.

— Ce n'est pas la piste qui conduit au palais de Khalid Bin Rashid ? demanda-t-il.

— Si, je crois, dit le Palestinien.

La route qu'allait emprunter Mandy Brown dans quelques heures.

— Dites à Iradj, que je vais acheter son Naim, dit Malko. Il l'a bien mérité.

* * *

Le dîner se terminait. Le colossal buffet qui aurait pu nourrir deux cents personnes était à peine entamé, mais il y avait des assiettes sales dans tous les coins. Les invités avaient mangé par terre, sur des poufs, à de petites tables. L'éternel agneau rôti, avec des flots de Pepsi-Cola et du scotch servi dans des théières pour ne pas choquer les serviteurs. Il y avait une vingtaine de personnes, des couples. Moitié « locaux »,

moitié étrangers. Un serviteur s'approcha du sheikh Khalid avec une aiguière et une cuvette, lui versa un peu d'eau sur les mains et lui tendit une serviette. Comme la plupart des Arabes, il mangeait avec ses doigts.

C'était le signal. Traditionnellement, on séparait les hommes et les femmes pour prendre le café. Tous les hommes suivirent Khalid, et les femmes emboîtèrent le pas à Mandy Brown, chaque groupe se retirant dans un salon distinct.

Mandy était un peu intriguée : elle ne voyait rien d'amusant dans ce rituel qu'elle connaissait. Quand tout le monde serait parti, Khalid, s'il n'était pas ivre-mort, la retrouverait et lui ferait l'amour... Elle essaya de s'intéresser à la conversation des autres femmes : les domestiques, l'absence de distractions et l'argent, surtout l'argent.

Soudain, une porte s'ouvrit sur Khalid Bin Rashid. C'était la prérogative du sheikh de pouvoir rendre visite aux femmes. Il s'avança au milieu des dix femmes et dit en anglais, d'un air mystérieux :

— Je veux faire une surprise à certaines d'entre vous.

Il pointa son index vers une brune au décolleté vertigineux, une autre aux longs cheveux frisés, une « locale », et enfin sur une blonde aux cheveux courts, une Anglaise. Une à une, elles se levèrent.

— C'est un jeu ? demanda la blonde aux cheveux courts.

— Sûrement, dit Khalid. Venez avec moi.

Il fit signe à Mandy Brown qui se leva à son tour, intriguée. Quand elle s'approcha de lui, il murmura à son oreille :

— Attends-moi, je reviens.

Il disparut avec les quatre autres jeunes femmes. Celles qui n'avaient pas été choisies ne parlaient que du « jeu », sauf les Arabes observant d'un air réprobateur leurs compagnes... Khalid réapparut et fit signe à Mandy de le suivre. Il la mena à travers un dédale de couloirs jusqu'à une petite pièce nue, au sol couvert de coussins. Un des murs était remplacé par une grande glace. De l'autre côté, Mandy aperçut les quatre femmes choisies par son amant qui bavardaient.

— Installe-toi et regarde, dit le jeune sheikh. C'est une glace sans tain, elles ne te voient pas. Ensuite, je viendrai te chercher.

* * *

Mandy Brown contemplait, intriguée, la pièce inconnue, avec de la fourrure blanche sur les murs, une épaisse moquette, des appareils de vidéo compliqués.

Khalid Bin Rashid faisait face aux quatre femmes. Il sortit d'une poche de sa dichdacha une plaquette de cire, grande comme un paquet de cigarettes. Mandy vit que cinq pierres y étaient incrustées. Cinq diamants. Près de dix carats chacun. Tous taillés en navette. Leur

éclat disait leur pureté et leur qualité. Chacun valait une petite fortune. Stupéfaite, elle regarda le visage du jeune sheikh. Il exprimait un mélange d'excitation animale et de joie mauvaise. Sa voix lui parvint à travers le système de haut-parleurs.

— Il y a une pierre pour chacune d'entre vous, dit-il. À condition que vous acceptiez de la gagner...

Mandy Brown était suspendue à ses lèvres, un peu jalouse. La taille des pierres l'intriguait pour une simple aventure...

— Que faut-il faire ? demanda la brune piquante, épouse d'un directeur de banque.

Avec des mots précis, les savourant visiblement, Khalid Bin Rashid expliqua le « jeu ». Puis il posa la plaquette de diamants sur le piano et annonça que celles qui le souhaitaient pouvaient partir. Mandy Brown retint son souffle. Les quatre femmes hésitaient, sans se regarder. Finalement, la « locale » se dirigea vers la porte. Les autres ne bronchèrent pas.

Khalid Bin Rashid s'assit sur un canapé et fit un signe à la brune qui vint s'agenouiller près de lui. Elle plongea les mains sous sa dichdacha, retira le caleçon et le slip du sheikh. Ensuite, elle le caressa jusqu'à ce qu'il soit en érection. Mandy Brown en avait la bouche sèche. Elle vit Khalid se pencher à l'oreille de la brune. Aussitôt, celle-ci s'installa docilement à quatre pattes, le visage contre les coussins du canapé de cuir, après avoir ôté un slip de dentelle blanche.

Khalid vint derrière elle, releva sa jupe et la pénétra. Très peu de temps. Il allongea la main et prit un des diamants. Se retirant de la femme, il posa le diamant sur sa croupe et l'enfonça dans son anus, comme il aurait fait d'un suppositoire. Elle sursauta, mais ne protesta pas. Elle savait pourtant ce qui allait suivre... Le jeune sheikh se souleva légèrement, appuya l'extrémité de son membre contre les reins de la jeune femme et la sodomisa brutalement, enfouissant la longueur de son sexe en elle, d'un seul coup.

Son hurlement fit sursauter Mandy Brown. Relayé aussitôt par un éclat de rire, fou, joyeux, cruel. Khalid Bin Rashid tenait aux hanches la femme agenouillée, se retirant et s'enfonçant lentement, poussant devant lui le diamant.

Mandy Brown se demanda si elle était excitée ou dégoûtée. En tout cas, ses paumes étaient moites. Elle ne fut pas surprise de voir que le jeune sheikh se retirait sans avoir joué.

Il fit signe à la blonde qui, le regard absent, s'agenouilla à son tour. Le même rituel recommença. Moins longtemps. Khalid avait peur de jouir, sûrement. De ne pas tenir son pari. La troisième était une brune, petite, avec des reins très cambrés. Mandy voyait son visage. Lorsque Khalid enfonça le diamant en elle, son visage changea d'expression. Celle-là ne pleura pas, ne cria pas. Elle se mordit juste un

peu les lèvres lorsque l'Arabe se planta en elle de toute sa longueur, sans difficulté. Puis, elle commença à remuer ses hanches, de haut en bas.

Le sheikh allait et venait en elle, à longs coups lents et forts. Jusqu'à ce qu'il prenne enfin son plaisir... Il se releva, regarda longuement les trois femmes portant chacune un diamant dans leurs entrailles et les congédia d'une voix sèche :

— Allez retrouver vos maris maintenant.

* * *

Mandy Brown contemplait Khalid Bin Rashid avec des sentiments mitigés. Le fait de l'avoir vu sodomiser trois femmes à quelques mètres d'elle, d'avoir vu son sexe s'enfoncer dans ces croupes offertes, l'excitait plus qu'elle ne voulait se l'avouer. En même temps, elle avait peur, se demandant ce qu'il lui avait réservé, à elle, la favorite...

— Toi aussi, tu vas avoir un diamant, dit-il doucement, mais pas de la même façon... Je voulais seulement te montrer à quoi les femmes sont prêtes. Je te ferai porter ton diamant demain avec d'autres choses. Maintenant, viens...

Elle fut surprise de voir qu'il avait encore une érection. Il semblait pressé de la prendre. Il la retourna sur les coussins, la pénétra par-derrière et prit son plaisir en quelques mouvements. Mandy se redressa, frustrée et vexée. Elle avait l'impression qu'il pensait à autre chose.

— La voiture t'attend, dit Khalid Bin Rashid.

Elle repartait comme elle était venue. Sauf la minaudière en or massif. La secrétaire palestinienne l'escorta silencieusement jusqu'au hall. Une Mercedes attendait avec un chauffeur dans la cour. Il ouvrit la portière arrière à Mandy.

Tout s'était passé si vite qu'il lui semblait encore sentir son amant dans son ventre. La Mercedes passa devant le vieux gardien barbu assis sur son pliant, son transistor à côté de lui, son vieux fusil prolongé d'une étincelante baïonnette coince entre ses genoux. Il ne leva même pas la tête, habitué au passage incessant des favorites du jeune sheikh.

Mandy Brown se retourna pour regarder une dernière fois les guirlandes lumineuses soulignant les contours du palais se découpant sur le noir de la nuit.

* * *

Chris Jones, qui avançait avec précaution sur le sol inégal du désert s'étendant à perte de vue autour de la piste étroite serpentant

vers le palais du sheikh Khalid Bin Rashid, s'arrêta net, soufflant à Malko :

— Attention, il y a un type là-bas.

La nuit était relativement claire, contrastant avec l'étendue noire, presque oppressante, sans une seule lumière, du désert qui les enveloppait. Un vent assez violent, venant de l'ouest, balayait la pierraille, soulevant des tourbillons de poussière, étouffant certains bruits. Malko et les deux Américains avaient garé la Mercedes au bord de la piste menant au palais du sheikh Khalid Bin Rashid, juste après son embranchement sur la route de Bu Hasa. Puis ils avaient continué à pied, marchant parallèlement à la piste, espacés de plusieurs mètres. Sans voir âme qui vive. Plus d'une demi-heure de marche.

Malko écarquilla les yeux, cherchant à distinguer la silhouette devinée par Chris Jones.

Il aperçut soudain un petit point rouge : l'homme fumait. Debout, sur le bord de la piste. Une sentinelle. Donc, si les renseignements de Iraj étaient bons, les autres devaient se trouver plus loin, avec le capitaine Numeiry. C'était risqué de s'avancer à pied, sans éveiller l'attention de la sentinelle. Malko tira Chris Jones par la manche et murmura :

— Il faut retourner prendre la voiture. Vite !

Ils firent demi-tour, d'abord marchant, puis courant en se tordant les pieds sur la pierraille du désert. Un quart d'heure plus tard Malko, les poumons en feu, aperçut enfin la Mercedes, et se jeta dedans. Le temps pressait. Ce serait trop bête et tragique s'ils arrivaient trop tard.

Il prit le volant et Chris Jones monta à côté de lui. Il cahota jusqu'à la piste, la prit et remit ses phares. Puis, tout en roulant, il expliqua à Chris Jones son plan. C'était risqué, mais ils n'avaient pas tellement le choix. Trois minutes plus tard, la silhouette qu'ils avaient devinée dans l'obscurité apparut dans le faisceau des phares. À droite de la voiture, comme Malko l'avait escompté.

Au même moment, il aperçut, dans le lointain, les phares d'un véhicule venant vers eux. Certainement du palais de Khalid Bin Rashid.

— C'est sûrement Mandy Brown, dit Malko.

L'homme qui se tenait à droite de la piste, fit un pas en avant et leva le bras gauche, faisant signe à la Mercedes de stopper. Malko ralentit aussitôt et baissa la glace électrique du côté de Chris Jones.

— À vous, Chris, dit-il.

Il stoppa à côté de la sentinelle. Celui-ci s'avança. Il serra une mitraillette contre son coude droit et interpella Chris Jones en arabe, avançant la tête vers la portière. Geste qui lui fut fatal. La main de Chris partit comme un cobra, le saisissant par les cheveux, l'attirant à l'intérieur, puis lui rabattant la gorge sur l'arête de la glace, le tout en

une seconde, en même temps que son poing droit s'écrasait sur son visage. Puis, de la main droite, il remonta la glace électrique, coinçant la tête dans la portière.

Milton Brabeck avait déjà sauté dehors, arrachant la mitrailleuse.

Pas un bruit, pas un cri, sauf un grognement étranglé.

Par-derrière, Milton Brabeck appuya sur les carotides de l'homme qui cessa très vite de se débattre. Chris Jones descendit alors la glace et le second Américain dégagea le corps qui glissa à terre. Milton Brabeck remonta dans la voiture en emportant la mitrailleuse, et Malko démarra aussitôt.

Trente mètres plus loin, les phares éclairèrent la vieille Oldsmobile du capitaine Numeiry, garée sur le côté de la piste. Trois hommes étaient accroupis derrière, des armes à la main. Malko stoppa et Chris Jones sauta à terre dans la lueur des phares. Un des Iraniens se redressa, braquant son pistolet-mitrailleur sur eux. Milton Brabeck étendit le bras comme au stand et tira deux fois, le touchant en pleine tête.

— *Drop your guns !*^[19] cria Chris Jones qui avançait, son 357 Magnum au poing.

Il y eut quelques secondes de battement, puis les autres tueurs laissèrent tomber leurs armes. Le capitaine Numeiry surgit de derrière le capot et leva aussi les mains au-dessus de la tête. Les phares de l'autre voiture se rapprochaient. Malko fit faire le tour de la voiture à ses prisonniers de façon à ce qu'on ne les voit pas de la piste.

— *Lay down*^[20], ordonna-t-il en anglais.

Numeiry donna l'exemple et, docilement, les trois hommes s'allongèrent sur le sol. Quelques instants plus tard, une Mercedes noire passa à quelques mètres d'eux, sans ralentir. Malko prit alors le capitaine soudanais par l'épaule et le força à se relever.

— Vous parlez anglais ?

Numeiry inclina la tête affirmativement.

— Qui vous a donné l'ordre de monter cette embuscade ? dit Malko.

Le Soudanais d'abord ne répondit pas. Puis, il poussa un couinement aigu et partit en courant droit devant lui, Chris Jones leva le bras pour tirer, mais Malko l'arrêta.

— Non !

Le gorille démarra derrière le fuyard, suivi de Malko, laissant les prisonniers à la garde de Milton Brabeck. Le capitaine Numeiry courait maladroitement. En trente mètres, ils l'eurent repris. Il haletait, disait des mots sans suite en arabe. Chris Jones s'installa sur sa poitrine et Malko s'accroupit près de lui. Il transpirait à grosses gouttes, roulant des yeux blancs.

— Qui ? répéta Malko.

L'autre secoua la tête, visiblement terrorisé.

— C'est le sheikh Khalid ?

— Non.

— Sa secrétaire ?

— Non.

— Qui, alors ?

Silence troublé par la respiration oppressée du Soudanais. Malko pensa à une autre approche.

— La fille à qui vous avez rendu visite hier, dit-il, c'était une récompense pour ce soir ?

La terreur agrandit encore les yeux du capitaine Numeiry. Il réussit à bouger sous la poigne de Chris Jones, à balbutier en mauvais anglais :

— *Please, don't tell my wife ! Please.* [21]

Réaction qui laissa Malko rêveur. Numeiry risquait sa vie de tous les côtés, mais ce qui lui faisait vraiment peur, c'était d'avouer à sa femme qu'il l'avait trompée avec une call-girl !

— Alors, parlez.

Le Soudanais s'était repris. Il resta silencieux. Chris Jones dit soudain :

— Vous devriez aller à l'hôtel. Voir si Miss Brown est bien arrivée. Ce serait bête qu'il lui arrive quelque chose maintenant. Elle a besoin de protection.

— Et vous, comment reviendrez-vous ?

— Il va se faire un plaisir de nous prêter sa voiture, dit Chris Jones avec un sourire sinistre. Il faut aussi que vous me disiez s'il doit finir comme Vegas ou non.

— Ramenez-le à l'hôtel, dit Malko. Je veux savoir qui lui a donné ses ordres.

Chris mit le capitaine debout. Ils regagnèrent l'Oldsmobile. Les deux autres tueurs étaient toujours couchés. Malko essaya de leur adresser la parole, mais ils ne répondirent rien. Qu'en faire ? Celui touché par Chris Jones était mort, le visage en sang. Les abattre ? À quoi bon ? Il se tourna vers Numeiry.

— Dites-leur qu'ils peuvent partir.

Ceux-là n'avaient aucune importance. Le capitaine leur jeta une phrase en arabe. Ils ne se le firent pas dire deux fois. En quelques secondes, ils eurent disparu dans l'obscurité du désert. Malko remonta dans la Mercedes, fit demi-tour et reprit la direction d'Abu Dhabi. Dès qu'il fut loin, Chris Jones sortit une paire de menottes de sa veste et en passa une au poignet de Numeiry.

— Eh bien, on va tous revenir ensemble, dit-il. Seulement, pour qu'on soit pas serrés, tu courras derrière...

Traînant le Soudanais, il le força à se coucher derrière sa voiture

et accrocha la seconde menotte au montant du pare-chocs. Le capitaine Numeiry essaya de se remettre à quatre pattes. Chris Jones l'observait avec intérêt.

— Tu peux monter avec nous quand tu voudras, fit-il. Suffit de dire ce qu'on t'a demandé. Tu vas être dans un drôle d'état, même si on conduit pas vite... Enfin, c'est ton problème.

Le Soudanais leva vers lui un visage bouleversé.

— *Please ! Let me go.*

Chris fit « tsitt, tsitt » et demanda :

— Les deux autres filles, c'était toi aussi, hein ?

Cette fois, le Soudanais ne répondit pas. Chris fit demi-tour, monta et passa une vitesse. Dès que la voiture se mit en route, des hurlements s'élevèrent de l'arrière. Milton essuya son front nerveusement.

— T'es dur ! fit-il. Il va être pelé comme une orange.

Chris Jones regardait le désert caillouteux devant lui.

Il soupira :

— Tu as vu les photos des deux Anglaises ?

Derrière l'Oldsmobile, les hurlements se faisaient de plus en plus déchirants. Chris Jones essaya de voir dans le rétroviseur, mais devina seulement la silhouette du capitaine rampant, à genoux, essayant de survivre. Il conduisit ainsi deux cents mètres, puis stoppa et alla voir. Le capitaine Numeiry était couché sur le dos, le visage plein de sang, respirant à peine, gémissant.

— Tu vas parler ?

L'autre ne répondit pas. Chris Jones remonta et repartit plus vite. Milton avait envie de se boucher les oreilles. Il savait que c'était Chris Jones qui avait raison. Qu'il fallait parfois se salir les mains, sans être un sadique. Que le type qu'ils traînaient derrière la voiture avait participé à deux meurtres odieux et avait failli en commettre un troisième. C'était quand même dur...

Soudain, la voiture fit un bond en avant.

— *Shit !* sursauta Chris Jones. Il s'est tiré !

Il stoppa brutalement et sauta à terre. Il n'y avait plus rien derrière la voiture. Il courut dans l'obscurité et, vingt mètres plus loin, trouva le capitaine Numeiry. Malgré son entraînement, il faillit vomir en voyant ce qui restait de son bras droit. La menotte avait arraché une partie de la main. Il restait un moignon sanguinolent. L'officier était inanimé.

Interrogatoire terminé.

— *Holy shit*, fit Milton Brabeck. Faut le faire soigner. On n'est pas la gestapo quand même.

À deux, ils le prirent et l'emmenèrent jusqu'à la voiture. Dieu merci, ils connaissaient le chemin de l'hôpital. Un quart d'heure plus

tard, ils stoppèrent devant l'entrée des urgences. Il n'y avait personne. Milton avisa une civière vide et l'amena près de la voiture. Ils mirent le corps dessus, appuyèrent sur la sonnette d'urgence et remontèrent dans la voiture. Ils abandonnèrent celle-ci cent mètres plus loin, décidant de rentrer à pied. Le capitaine Numeiry n'avait pas parlé. Malko serait privé de la « surprise » qu'ils espéraient lui faire. Les Abudhabiens risquaient d'être plus brutaux encore que les deux « gorilles ».

CHAPITRE XV

— Malko !

Mandy Brown se jeta dans les bras de Malko en plein hall du *Méridien*, sans souci des chauffeurs arabes qui attendaient leurs maîtres. Il lui rendit son étreinte, et l'emmena aussitôt dans sa suite. La jeune Américaine ne se doutait pas de ce à quoi elle avait échappé. Dès qu'ils furent entrés, elle s'accrocha au cou de Malko, murmurant :

— J'en ai ras le bol du folklore. Des mecs qui foutent des robes...

Malko l'écarta courageusement.

— Il faut que je te parle. C'est important. Tu as failli être tuée ce soir...

Il lui raconta tout. Mandy Brown écoutait comme au cinéma. À la fin, elle explosa :

— Le salaud ! Le salaud ! C'est lui. Ce fumier de Khalid.

— Comment en es-tu si sûre ? demanda Malko.

Les yeux étincelants de colère, Mandy lui expliqua la mise en scène des diamants « offerts » aux conquêtes du jeune sheikh et termina en disant :

— Ce fumier de pingre, il savait que je devais me faire flinguer. Il a préféré ne pas me faire subir le même traitement pour ne pas perdre son diamant...

Ce n'était pas le signe d'une belle nature. Malko pensait qu'il pouvait aussi mettre l'abstention de Khalid Bin Rashid sur le compte de la fatigue.

— Je suis bien contente de lui avoir piqué ce truc en or, fit Mandy d'un ton vengeur.

Elle brandit la minaudière en or massif devant le nez de Malko.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il.

— Dans ma chambre, dit-elle. C'est plein de bijoux partout. Ils ont quand même des portes blindées. Ils sont pas fous.

Malko avait reposé la minaudière et était en train de composer le numéro personnel de Ralph Nader. L'Américain était chez lui.

— Nous avons récupéré Miss Brown, annonça Malko. Il était bien prévu qu'il lui arrive la même chose qu'aux deux autres. Nous connaissons même le nom de l'assassin. Je pense qu'il est temps

d'intervenir officiellement.

Il lui relata rapidement l'interception du commando chargé d'éliminer Mandy Brown et la personnalité de celui qui en avait la tête.

— Il est trop tard ce soir pour joindre qui que ce soit, expliqua Ralph Nader. Mais demain matin à la première heure, je demande une audience à Zayed et je lui raconte tout. Nous avons des éléments suffisants maintenant. Y compris le capitaine Numeiry. Le sheikh sera forcé de m'écouter, même si cela lui déplaît. Dormez bien en attendant. Vous avez fait un travail splendide.

— Merci, dit Malko en raccrochant.

Mandy Brown avait les larmes aux yeux.

— J'ai failli mourir, pleurnicha-t-elle. Sans toi, c'était fichu.

Elle se jeta dans les bras de Malko, bien décidée à lui prouver sa reconnaissance. En quelques minutes, elle le pela comme une orange déployant tous ses charmes. Son sexe disparut dans une bouche goulue qui semblait multipliée par dix. Elle avait la reconnaissance active.

* * *

Mandy Brown dormait encore à poings fermés lorsque Malko sortit de la suite. Les gorilles devaient l'attendre en bas à la cafétéria. Ensuite, ils iraient tous à l'ambassade américaine. Le hall du *Méridien* était encore presque désert. Il aperçut Beata Steiner à la réception, son attaché-case au poignet. Elle se retourna, le vit et marcha droit sur lui. Il remarqua tout de suite son sourire crispé et son teint pâle.

— Vous n'avez pas l'air bien ? demanda Malko.

La jeune femme grimaça un sourire.

— J'ai dû manger une saloperie hier soir au *Sheraton*. Malheureusement, je ne peux pas rester couchée. J'ai des rendez-vous toute la journée. Oh !

Elle porta la main à son estomac comme sous le coup d'une douleur soudaine, une lueur de panique dans les yeux. Malko allait lui demander ce qu'elle avait lorsqu'elle dit à voix basse :

— Pourriez-vous me rendre un petit service ? J'ai absolument besoin d'aller aux toilettes. Pouvez-vous me garder mon attaché-case quelques minutes ?

Difficile de refuser pour un gentleman. Malko n'était pas à une minute près.

— Comment donc ! dit-il.

Avec un sourire de reconnaissance, Beata défit la menotte qui encerclait son poignet et la passa autour du poignet droit de Malko.

— Je reviens, dit-elle. Je vous retrouve ici ?

— Non, à la cafétéria, dit Malko, avec mes amis.

Il la vit disparaître dans l'entrée des toilettes, à côté de la cage des ascenseurs. Au moment où il allait se diriger vers la cafétéria, le haut-parleur annonça qu'on le demandait et il fonça vers le téléphone, au fond du hall. C'était la voix de Taïeb Walloud. Anormalement tendue.

— J'ai du nouveau, annonça le Palestinien. Au sujet de la fille qui se fait appeler Beata Steiner.

— Que voulez-vous dire ? demanda Malko, aussitôt sur ses gardes.

— Vous savez qui c'est ?

— Non.

— Une « hirondelle » du KGB. La vraie Beata Steiner est morte accidentellement en Pologne. Celle-ci, dont on ignore le vrai nom, a récupéré son passeport et son identité. Nos amis l'ont déjà signalée à différents endroits du Moyen-Orient. Elle agit généralement comme « courrier » au plus haut niveau. Il faut vous méfier. Elle est très dangereuse... Vous m'entendez ?

— Oui, dit Malko, je vous rappelle.

Il avait déjà raccroché et courait vers les toilettes. Il lui fallut trois secondes pour voir que les deux portes des cabines étaient ouvertes. Beata Steiner ne s'y trouvait pas. Il voulut se raccrocher à un dernier espoir, perdant quelques précieuses secondes. Retournant aux téléphones, il appela la chambre de la jeune femme. Pas de réponse.

Cette fois, c'était sûr.

Il fonça à la réception.

— Vous avez vu Miss Steiner ?

Le Pakistanais lui adressa un superbe sourire.

— *Yes, Sir !* Elle vient juste de s'absenter quelques minutes.

Malko fonça vers le perron, inspecta rapidement le parking. Rien. Une voiture devait attendre la Soviétique. Il revint dans le hall, son attaché-case toujours accroché au poignet, suivi par les regards curieux de l'employé de la réception. Jamais on n'avait vu Beata Steiner confier à qui que ce soit sa précieuse mallette. Malko s'assit dans un coin du hall et commença discrètement à essayer de l'ouvrir.

Impossible, les serrures étaient verrouillées par un système à numéros. Il fallait pourtant qu'il s'en débarrasse. Il ne comprenait pas pourquoi la Soviétique avait combiné toute cette mise en scène alors qu'il lui était beaucoup plus simple de s'enfuir tranquillement. À moins que...

Brusquement, il réalisa la vérité et sentit une sueur glaciale couler le long de sa colonne vertébrale. C'était évident et atroce. De nouveau, avec nervosité cette fois, il tenta d'ouvrir les serrures. En vain. L'attaché-case était solide, impossible d'en défoncer le couvercle. Il le soupesa. Assez lourd pour contenir des bijoux ou autre chose.

Cette fois, il bondit jusqu'à la réception où le Pakistanais lui offrit son éternel sourire commercial. Malko posa l'attaché-case sur le comptoir.

— *May I help you ?* demanda l'employé.

— Sûrement, dit Malko, avec un sourire quand même un peu crispé. Il faut que vous me trouviez un serrurier. Il doit bien y en avoir un dans l'hôtel.

— Absolument, Sir, dit le Pakistanais. Vous avez des problèmes avec votre chambre ?

— Pas exactement, dit Malko, je voudrais ouvrir cette mallette. Le plus vite possible.

L'autre le regarda, effaré.

— Mais, Sir, c'est impossible. Ce n'est pas à vous. Vous ne...

— Allez chercher le directeur, vite, demanda Malko. C'est une question de vie ou de mort.

L'autre ne se fit pas prier, la situation le dépassait. Le directeur – un homme petit, les cheveux en brosse – surgit des bureaux de l'administration s'essayant à un sourire commercial. Malko se pencha aussitôt vers lui.

— Il faut que vous m'aidiez, dit-il. Cette mallette est bourrée d'explosifs et va sauter d'un moment à l'autre. Moi avec, si je ne l'ouvre pas avant.

CHAPITRE XVI

Le regard du directeur alla de la mallette au visage de Malko, mélange de stupéfaction et d'horreur. Puis un pâle sourire s'ébaucha sur ses traits tendus.

— C'est une plaisanterie ?

— Ce n'est pas une plaisanterie, répliqua Malko. Vous avez sûrement un service d'entretien à l'hôtel. Quelqu'un qui sait ouvrir les serrures. Cet attaché-case est une machine infernale.

Au ton de la voix de Malko et à son regard angoissé, le directeur de l'hôtel réalisa soudain que c'était sérieux. D'une voix mal assurée, il remarqua :

— Mais cette mallette appartient à Miss...

— Je sais, coupa Malko. Je n'ai pas le temps de vous raconter l'histoire. Voulez-vous m'aider oui ou non ? Trouvez une scie à métaux pour me défaire de ces menottes.

Le directeur regarda son hall tout neuf, atterré.

— La police, dit-il, il faudrait prévenir la police...

— Après, coupa Malko. D'abord un serrurier.

— Il ne faudrait pas rester ici, avança timidement le directeur. Si vraiment, ce...

Discrètement, le Pakistanais de la réception qui avait tout entendu était en train de se défiler. Malko le vit échanger quelques mots avec un autre employé et les deux disparurent vers le jardin. Le directeur avait décroché un téléphone qui sonnait sans répondre. Il leva un regard affolé sur Malko.

— Le service d'entretien ne répond pas. Je vais essayer de trouver quelqu'un. Il vaudrait peut-être mieux que vous attendiez dehors, dans le jardin...

Il n'avait pas du tout envie d'avoir du sang sur les murs de son beau hall. Malko le vit partir en courant comme une flèche, sans savoir s'il s'enfuyait définitivement ou s'il allait chercher du secours. Il hésita. Le sang battait dans ses tempes, son cerveau était vidé. Il cherchait désespérément une parade au piège diabolique de Beata Steiner. Chaque seconde pouvait être la dernière. Il était pratiquement certain que la mallette était une bombe qui allait le volatiliser d'une

minute à l'autre. La Soviétique avait dû prévoir une petite marge, mais pas assez de temps pour que Malko puisse s'en débarrasser. Il regarda autour de lui et eut un choc ; le hall s'était vidé comme par miracle : plus personne au desk, la serveuse philippine du bar avait disparu, comme les caissières et le Syrien barbu chargé de la sécurité. Il était seul.

Il tira sur la chaîne des menottes, en vain. Chercha à glisser son poignet. Aucune chance. Une idée folle le traversa : se couper le bras à la hache. C'était abominable, mais on pouvait vivre sans un bras beaucoup mieux que transformé en chaleur et en lumière... Seulement il fallait trouver une hache et, de la main gauche, ce n'était pas évident. Une solution de rechange lui sauta soudain au nez : la piscine. En plongeant le bras dedans, l'explosion serait amortie par l'eau et on revenait à la solution précédente. Courant comme un fou, il enfila le couloir menant à la piscine et à la cafétéria. Il y avait quand même une ultime chance à courir : Chris et Milton.

Il déboucha, essoufflé, au moment où Chris Jones était en train de payer son addition. Le gorille eut un sourire ironique.

— Alors, on a fauché les bijoux ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, fit Malko. Ce truc est plein d'explosifs et va sauter. Elle me l'a attaché au poignet pour se débarrasser de moi.

Entendant ça, la caissière poussa un cri et partit en courant. Chris Jones ne riait plus du tout. Ce n'était pas un champion de mots croisés, mais dans les circonstances difficiles, il réagissait vite. Se penchant sur la valise, il examina rapidement la fermeture et les menottes. Puis son regard parcourut la cafétéria. Malko le vit soudain foncer sur une vieille femme avec un énorme chignon. Sans explication, le gorille farfouilla dans ses cheveux malgré ses cris hystériques. Il revint vers Malko, tenant triomphalement une double épingle à cheveux assez rigide, style corde à piano.

Malko avait la gorge tellement serrée qu'il n'aurait pas pu avaler une épingle. À chaque seconde, il lui semblait entendre un craquement suspect dans l'attaché-case.

— Allons à la piscine, dit-il, si cela saute, ça fera moins de dégâts...

Les deux hommes sortirent en courant de la cafétéria. La rumeur de l'explosif s'était répandue et les clients attendaient, tétanisés, que Malko ait disparu. La piscine était presque déserte, à l'exception d'un équipage d'Air France en train de se bronzer qui regarda d'un œil stupéfait Malko se mettre à plat ventre sur le bord de la piscine pour y plonger son bras et la valise noire.

Chris Jones arriva derrière lui, s'aplatit dans la même position et plongeait les deux mains dans l'eau. Si la chose explosait, il les perdrait.

Milton Brabeck les rejoignit quelques instants plus tard et resta près des deux hommes, impuissant, murmurant des imprécations.

Chris Jones venait de couder son épingle à cheveux et avait introduit délicatement la boucle, les pointes en avant, dans la serrure des menottes. Le front plissé, il commença à la remuer doucement, tandis que Malko comptait mentalement les secondes. Un petit groupe, avec le directeur de l'hôtel en tête, s'était rassemblé à bonne distance et observait la scène... L'équipage d'Air France, mystérieusement averti, avait brutalement renoncé à son bronzage. Il ne restait que les deux hommes tout habillés, insolites, allongés sur le ciment, veillés par Milton Brabeck.

— *Shit !* jura Chris Jones.

L'épingle venait de se tordre. Il la retira et fit un nouveau tortillon. Malko ferma les yeux, des images sans lien défilaient dans son esprit. Alexandra, le château de la mer et du soleil, des scènes violentes ou érotiques. Il ne fallait surtout pas penser ou il allait devenir fou... Chris Jones venait de réenfoncer l'épingle et la tournait dans la serrure avec des mouvements imperceptibles.

— Reculez, Milton, conseilla Malko, ce n'est pas la peine d'être trois à sauter.

Milton Brabeck ne bougea pas. Vingt secondes plus tard, il y eut un « clic ». Chris Jones poussa un hurlement au moment où la menotte s'ouvrait. Il l'arracha du poignet de Malko, et, entraînée par son poids, la mallette noire coula aussitôt au fond de la piscine. Malko se releva, ébloui par le soleil, titubant, le cerveau vide.

— Où avez-vous appris cela ? demanda-t-il.

Chris Jones essuya son front couvert de sueur avec un sourire forcé.

— C'est un des premiers trucs qu'on nous apprend à Fort Bragg. Mais il y a longtemps que je ne l'avais pas fait...

— C'est peut-être une blague, dit Milton Brabeck. On ne dirait pas qu'elle a explosé...

— Si c'est une blague, remarqua Malko, Beata Steiner ne va pas tarder à réapparaître. Mais cela m'étonnerait beaucoup.

Le directeur de l'hôtel arrivait tout souriant.

— Alors, c'était une blague, hein ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Une explosion sourde secoua le sol, et un geyser liquide jaillit de la piscine, au milieu de débris de pierres et de cuir, retombant en gerbe et trempant le directeur des pieds à la tête. L'onde de choc fit dégringoler une partie des vitres de la galerie. Les assistants, médusés, regardaient l'eau retomber dans la piscine.

— Ce n'était pas une blague, dit Malko.

Ralph Nader souriait. Même le colonel jordanien roux assis à ses côtés, d'habitude plutôt renfrogné, ne dissimulait pas sa joie. Chef de la sécurité, c'est à lui que revenait officiellement le mérite d'avoir découvert le complot. Après l'explosion de l'hôtel *Méridien*, Malko et les gorilles s'étaient rendus à l'ambassade comme prévu. Juste pour y tomber sur Ralph Nader qui revenait du palais du sheikh Zayed après avoir été reçu en audience officiellement.

Le colonel jordanien se lança dans une longue diatribe à l'intention de Ralph Nader. En arabe. Le chef de station de la CIA écoutait attentivement. Rayonnant. Finalement, il se tourna vers Malko.

— Le colonel Haddad vous transmet ses félicitations pour la façon dont vous avez démonté cette machination et le courage dont vous avez fait preuve. Vous n'avez plus d'inquiétudes à vous faire. Ses services ont pris la situation en main.

Malko remercia d'un sourire. Ils auraient pu s'y prendre plus tôt.

— En clair, cela signifie quoi ? demanda-t-il.

— Tout va bien, fit l'Américain avec un geste apaisant. J'ai moi-même exposé au sheikh Zayed ce que nous savions du complot. Sa réaction a été immédiate. Il a fait arrêter dans son palais le sheikh Khalid Bin Rashid. Il est détenu au palais de Zayed sous la garde des militaires. Il a avoué avoir voulu attenter à sa vie.

Le colonel Haddad comprenait quand même l'anglais. Il jeta une phrase gutturale traduite aussitôt par Ralph Nader.

— Le colonel dit que la justice islamique sera sévère pour ce crime inouï.

Cela signifiait la décapitation au sabre... Mais Malko s'inquiétait quand même.

— Et les complices du sheikh ? demanda-t-il.

— Ils sont tous hors d'état de nuire, affirma aussitôt Ralph Nader. D'abord, la femme qui a voulu vous assassiner, Beata Steiner est en fuite. L'enquête préliminaire a démontré qu'elle était en liaison constante avec Amina, la secrétaire palestinienne de la sheikha. C'est cette dernière qui a mis dans la tête du sheikh Khalid ce projet démoniaque.

— Où est-elle ?

— Arrêtée alors qu'elle tentait de fuir.

— Et le capitaine Numeiry ?

— Arrêté. Il est passé aux aveux. Il obéissait à la Palestinienne. Il prétend ignorer que le sheikh Khalid était au courant du projet d'assassinat du sheikh Zayed.

— Pourquoi a-t-il agi, celui-là ? demanda Malko.

Ralph Nader eut un sourire apitoyé.

— Vous avez vu sa femme ? Un monstre de trois cents livres. Il avait une frousse bleue d'elle et n'osait pas la répudier. Comme sa solde ne lui permettait pas de s'offrir des call-girls égyptiennes à cent dollars, c'était une proie toute trouvée pour Amina.

— Comment recrutait-il ses complices ? demanda Malko.

L'Américain hésita.

— Ce n'est pas encore complètement clair. Les trois survivants de l'attentat manqué contre Miss Brown ont été retrouvés et arrêtés eux aussi. Ils ont avoué avoir participé à l'assassinat des deux Anglaises.

— Et Youssouf ?

— Il n'était pour rien dans l'histoire, affirma Ralph Nader. C'est un de ses subordonnés, un contremaître soudanais, nommé Khalifa, ami du capitaine Numeiry, qui a eu l'idée des bulldozers. Il a été arrêté aussi. Tout est parfait, grâce à vous.

— Et le docteur Sabet ?

Une ombre passa sur les traits réguliers de l'Américain.

— Il n'a pas été retrouvé.

Malko demeura silencieux, sous le regard bienveillant des deux hommes. Certes, l'autosatisfaction, c'était agréable, mais parfois dangereux aussi.

— Que voulait vraiment le sheikh Khalid Bin Rashid ? demanda-t-il.

Ralph Nader eut un sourire triste.

— Une chose très simple : encore plus d'argent. Il estimait que la générosité de son cousin, le sheikh Zayed, n'était pas suffisante. Il a choisi la méthode en honneur chez les Bédouins pour changer de chef : l'assassinat. Sans se rendre compte qu'il n'était pas assez brillant pour que cela réussisse.

— On connaît son plan ?

— Pas exactement, avoua Ralph Nader. Le capitaine Numeiry, le seul qui ait parlé, a dit qu'un attentat devait être organisé prochainement.

Le colonel jordanien manifestait des signes visibles d'impatience, et Ralph Nader s'adressa à lui en arabe, traduisant ensuite pour Malko :

— Le colonel a beaucoup de choses à faire. Il souhaite prendre congé.

Le colonel était déjà en train de partir dans un grand envol de kouffieh, après avoir vigoureusement serré la main des deux étrangers. Malko resté seul avec Ralph Nader se rassit et demanda :

— Tout est bien qui finit bien. Sauf pour les deux Anglaises, pour Mufti et pour Tania, dans une certaine mesure. Il reste cependant quelques questions sans réponse. Plutôt inquiétantes.

Le beau visage de Ralph Nader refléta une onde de contrariété et il dit en souriant :

— Mon cher Malko, ne soyons pas plus royalistes que le roi, c'est le cas de le dire. Nous avons apporté sur un plat d'argent un complot à Zayed et il nous en est reconnaissant... Maintenant, il serait furieux que nous nous immiscions dans ses affaires intérieures. Khalid était un imbécile, il a été manipulé.

— Exact, dit Malko. Mais qui l'a manipulé ?

— Amina et Beata Steiner. Très probablement pour le compte des Soviétiques.

— Nous y sommes ! exulta Malko. Les Soviétiques se moquent comme de leur premier goulag de liquider Zayed.

Ralph Nader s'arrêta net.

— Que voulez-vous dire ?

— Que la machine infernale continue à faire tic-tac, répliqua Malko. Comme celle qu'on m'avait attachée au poignet. Pourquoi croyez-vous que Beata Steiner se soit amusée à ce jeu dangereux ?

— Elle voulait se venger, avança Ralph Nader.

Malko secoua la tête, pas convaincu.

— On ne se venge pas dans les Services soviétiques. On ne prend pas d'initiatives personnelles. À mon avis, Beata Steiner avait une autre raison de vouloir me transformer en chaleur et en lumière. Raison que je vais vous dévoiler, toute modestie bue : elle avait peur que je continue l'enquête, et que je trouve.

— Que vous trouviez quoi ? demanda Ralph Nader interloqué.

— Ce qui va se passer maintenant, dit paisiblement Malko. Vous ne croyez quand même pas que les Soviétiques se sont donné tout ce mal pour mettre à la tête d'Abu Dhabi un imbécile comme Khalid Bin Rashid qui n'a rien d'un marxiste. L'opération Zayed est un paravent, il y a autre chose derrière.

— De toute façon, Khalid et Amina sont arrêtés, le capitaine Numeiry aussi, protesta Ralph Nader. Vous faites de la sinistrose...

— Et Beata Steiner ? fit Malko. Et les autres ? trois tueurs venus me liquider ? Beata avait prévu un « incident », sinon, elle n'aurait pas disparu si facilement. À mon avis, ils vont tenter de réaliser un plan que nous ne connaissons pas. D'autant que Zayed n'est plus sur ses gardes.

— Mais enfin que craignez-vous ? interrogea l'Américain.

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Mais je serais plus tranquille si Beata Steiner était arrêtée et si nous connaissions tout le plan des terroristes.

Ralph Nader soupira :

— J'espère que vous vous trompez. Vous connaissez les Arabes. Ils sont très susceptibles. Déjà, accepter notre aide les a blessés.

Maintenant, si on leur demande plus, ils vont se braquer. Je fais confiance au colonel Haddad. Il ne tient pas à perdre sa tête.

— Dieu vous entende, dit Malko.

Il avait surtout envie de se reposer. Les émotions de l'après-midi lui avaient brisé les nerfs. Mandy Brown était l'antidote rêvé pour l'état où il se trouvait. Ralph Nader avait raison : il ne pouvait pas refaire le monde.

* * *

Mandy Brown avait récupéré tout son tonus. Une robe bleu dur décolletée en V découvrait ses seins bronzés. Ils finissaient de dîner au *Sheraton*. Elle eut soudain un gros soupir.

— Quand même, ce salaud de Khalid aurait pu me donner un diamant. Je me suis fait sauter pour rien.

— Tu es riche, objecta Malko. Tu as bien servi ton pays.

— Ouais, bien sûr, soupira Mandy Brown, pas convaincue. Mais c'est pour le principe. Je trouverai jamais un autre type assez tordu pour me l'offrir de cette façon-là...

— Dommage que je n'ai pas récupéré les bijoux de Beata Steiner, remarqua Malko, je t'aurais fait un beau cadeau. Tu sais que mes moyens personnels ne me permettent guère de t'offrir que des fleurs...

— Oh, tu es un amour ! dit Mandy posant sa main sur celle de Malko. D'ailleurs, j'ai quand même une compensation... Tu as vu ? J'ai piqué ça dans l'appartement.

Elle poussa vers Malko la minaudière en or massif. Il l'examina, et l'ouvrit par inadvertance. Il n'y avait pratiquement rien à l'intérieur. Il allait la rendre à Mandy Brown lorsque quelque chose accrocha son regard. Des inscriptions gravées à l'intérieur. D'abord, il crut qu'il s'agissait d'une marque de fabrique, puis il distingua des mots connus : *Dubai-Umm Shaïf. Gold-boat. Kabouz.*

— Qui t'a donné cette minaudière ? demanda-t-il d'une voix bouleversée par ce message d'outre-tombe.

Mandy Brown le fixa avec inquiétude :

— Je te l'ai dit. C'était dans un placard de la chambre où j'habitais. Pourquoi ?

Malko était déjà en train de se ruer au téléphone. Ralph Nader n'était pas chez lui. Heureusement, il avait laissé un numéro. Toujours occupé. Malko hurlant intérieurement d'impatience le refit trente fois avant d'obtenir une sonnerie. Enfin, il entendit la voix placide du chef de station de la CIA, visiblement imbibé de Martini dry.

— Il y a du nouveau, annonça Malko. Est-ce que le nom de Umm Shaïf vous dit quelque chose ? C'est un émir ?

L'Américain éclata de rire.

— Non, c'est le plus grand gisement de pétrole « offshore » d'Abu Dhabi. À une heure d'hélicoptère. Trois cent mille barils par jour. Un complexe unique au monde.

— Et Kabouz ?

Cette fois il y eut un temps de silence.

— Kabouz, fit Ralph Nader d'une voix plus claire, c'est le sultan d'Oman.

— Est-ce qu'il lui arrive de venir à Abu Dhabi ?

— De temps à autre. Mais il n'est pas en très bons termes avec Zayed. Des questions de frontières. En plus, il est plutôt jaloux de son pétrole.

— Dites-moi ? demanda Malko, ce n'est pas le sultan Kabouz qui a accepté de laisser stationner sur son territoire mille huit cents Marines et d'accorder à la Flotte américaine des bases ?

— Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? demanda l'Américain.

Malko lui expliqua la découverte qu'il venait de faire. Si Mandy Brown avait été moins rapace, la minaudière serait restée encore longtemps dans les placards du sheikh Khalid Bin Rashid. L'Américain avait récupéré toute sa lucidité.

— Ces deux filles du MI5 étaient de vraies professionnelles, dit-il. Elles ont dû sentir qu'il y avait quelque chose de « fishy »^[22] dans l'invitation de dernière minute de Bin Rashid, et elles ont essayé de prendre leurs précautions. En notant l'essentiel de ce qu'elles avaient appris.

— Mais pourquoi ne pas avoir laissé cette minaudière à l'hôtel, s'interrogea Malko.

L'Américain soupira :

— Je crains que nous ne le sachions jamais... Maintenant, il faut exploiter ces informations.

Malko était bien de cet avis.

— La première chose, dit-il, est de vérifier si le sultan Kabouz n'est pas attendu à Abu Dhabi dans les jours prochains. Et s'il ne doit pas visiter Umm Shaïf. Ce serait une cible beaucoup plus intéressante pour les Soviétiques que le vieux Zayed...

— Et comment, fit Ralph Nader se déparant de son calme. Les « Ivans » donneraient n'importe quoi pour déstabiliser Oman. Ils ont essayé longtemps par la rébellion au Dhofar, aidés du Sud Yémen, que Kabouz a finalement matée avec l'aide des Iraniens et des Égyptiens. Depuis ses prises de position en notre faveur, il est en première ligne. S'il disparaissait, il y a un sous-prolétariat à Oman qui pourrait aider à instituer un régime type Sud Yémen. Cependant, je ne comprends pas que nous ne soyons pas au courant d'une visite éventuelle.

— Vérifiez quand même, fit Malko sarcastique, ce serait

ennuyeux pour vous, surtout, d'apprendre son assassinat par les journaux. Vous me direz que la « Company » commence à avoir l'habitude.

— Je vous rappelle au *Méridien*, fit l'Américain plutôt sèchement.

* * *

Casque aux oreilles, Mandy Brown, nue comme un ver, se trémoussait sur le lit au son de sa musique pop et n'entendit même pas le téléphone sonner. Malko se rua dessus. La voix de Ralph Nader n'avait plus aucun relent de Martini...

— Kabouz est arrivé ce soir sur le VC 10 de Zayed, annonça-t-il. Visite officielle. Il loge au palais de Zayed. Il doit aller demain matin visiter Umm Shaïf.

Le silence qui suivit n'aurait pas pu être coupé par une tronçonneuse. Malko se dit qu'il valait mieux pour la suite des opérations avoir le triomphe modeste.

— Pourquoi n'étiez-vous pas au courant ?

— C'est justement à cause des prises de position de Kabouz en notre faveur, expliqua l'Américain d'une voix embarrassée. Zayed ne veut pas avoir l'air de s'aligner trop sur l'Amérique. Les journaux d'ici ont reçu l'ordre de ne pas mentionner la visite de Kabouz.

— Peu importe, fit Malko. Vous n'avez plus qu'à reprendre votre téléphone et à faire annuler la balade à Umm Shaïf. Il s'en consolera.

— Je m'en occupe immédiatement, dit Ralph Nader. Il faut que je joigne Haddad. Mais il est sorti. Dieux sait où je vais le trouver. Peut-être à la discothèque du *Central Hôtel*.

— Trouvez-le au diable, dit Malko, mais ne laissez pas Kabouz aller à Umm Shaïf. Vous n'avez pas tellement d'alliés dans la région...

* * *

Le téléphone réveilla Malko en sursaut. Il vérifia l'heure au cadran lumineux de sa Seiko-Quartz. Deux heures et demie. C'était Ralph Nader.

— J'ai eu Haddad, dit-il. Les Abu-dhabiens refusent de modifier le programme de Kabouz...

CHAPITRE XVII

— *Gott im Himmel !* explosa Malko immédiatement réveillé. Ils sont fous !

— Non, répliqua l'Américain, susceptibles. Ils ne veulent pas perdre la face devant un visiteur qui, de surcroît, ne les aime pas beaucoup. De plus, Haddad est persuadé que vous êtes trop pessimiste, que le réseau terroriste est démantelé et que Kabouz ne court aucun danger. La surveillance autour de lui va seulement être renforcée...

— Vous y croyez, vous ?

— Non, avoua Ralph Nader. Et nous ne pouvons pas rester les bras croisés. C'est trop grave. Vous avez une idée ?

— Vague, dit Malko. Le message laissé par les filles du MI5 parle de Dubaï. Comme Tania s'était rendue à Dubaï, il n'est pas impossible que cela parte de là-bas. Avec un bateau rapide et des explosifs on peut faire pas mal de choses.

« À quelle heure commence la visite ?

— Je n'ai pas pu le savoir exactement, dit l'Américain. Avec les Arabes, ce n'est jamais très précis...

— Trouvez-moi un hélicoptère, dit Malko. Je serai sur le pied de guerre avec Chris et Milton, dès l'aurore...

— Un hélicoptère ! soupira Ralph Nader, nous n'en avons pas ici...

— Débrouillez-vous, dit Malko excédé. Si vous, le chef de station de la « Company », vous ne pouvez pas trouver un hélicoptère dans des circonstances pareilles, il vaut mieux que vous changiez de métier.

Il raccrocha, ivre de rage.

* * *

Le soleil était levé depuis une demi-heure lorsque le téléphone sonna de nouveau.

— J'ai trouvé, annonça Ralph Nader d'une voix épuisée. Allez à l'aéroport, continuez après le terminal. Il y a une grille gardée par des soldats. « Abu Dhabi hélicoptères ». C'est de là que partent toutes les liaisons avec le champ pétrolier *offshore*. Demandez Jim Mahoney. Il

pilote un Bell cinq places. C'est un ancien du Viêt-Nam. Il accepte de faire ce que vous lui direz de faire, même s'il doit se faire virer. Seulement, je l'aurai sur le dos après.

— J'y vais, dit Malko. Savez-vous si Umm Shaïf dispose de protection ?

— Aucune, à ma connaissance, fit Ralph Nader.

* * *

Un silence épais régna dans la Mercedes durant la traversée de la ville, ponctué par les inévitables « bumps » barrant la chaussée. Chris et Milton dormaient debout. Malko s'était largement aspergé de Jacques Bogart pour se réveiller. Un soldat nonchalant gardait l'entrée de l'héliport. Des dizaines d'appareils étaient alignés sur le tarmac. Des petits et des gros.

Ils pénétrèrent dans un petit bâtiment où se pressaient des hommes de toutes les nationalités. Les travailleurs des plates-formes pétrolières. Il y avait une rotation incessante d'appareils entre la terre ferme et les champs *offshore*. Les trois hommes ressortirent côté terrain, comme s'ils se préparaient à un départ annoncé par haut-parleur. Malko examina les appareils en partance. Certains avaient des pilotes, d'autres pas.

Il avisa un pilote en train de regarder le ciel.

— Je cherche Jim Mahoney, dit-il.

L'autre tendit les bras vers un petit Bell cinq places, garé à gauche du tarmac.

— Il est là-bas.

Les trois hommes se dirigèrent vers l'hélicoptère. Le pilote n'était pas rasé, le menton fuyant, l'air hagard. En d'autres circonstances, Malko ne lui aurait pas confié sa vie...

— Vous êtes Jim Mahoney ? demanda-t-il.

Le pilote l'examina d'un œil torve.

— Yeah. C'est vous les copains de Mister Nader ? Où va-t-on ?

— À Dubaï, dit Malko.

Le pilote eut un ricanement désabusé.

— À Dubaï, comme ça, sans ordre de mission, sans plan de vol... Je suis sûr à 150 % de me faire virer... Enfin, j'espère que Mister Nader tiendra parole. De toute façon, j'en ai marre d'ici. Allez grimpez.

— Ça me rappelle le Viêt-Nam, remarqua Chris Jones en s'installant.

Jim Mahoney eut un rire désagréable.

— Vous ne croyez pas si bien dire, mon vieux. Toutes ces machines en viennent, et elles sont plutôt fatiguées. Y en a un qui va

au tapis presque tous les mois...

Rassurant.

Jim Mahoney déclencha sa turbine. Le rotor commença à tourner de plus en plus vite, tandis que l'hélicoptère vibrait de toute sa structure. Cela dura quelques minutes puis, dans un hurlement assourdissant, le Bell s'éleva lentement puis fila en biais vers la mer.

— Combien de temps jusqu'à Dubaï ? cria Malko.

— Vingt-cinq minutes. Où à Dubaï ?

— Le « creek ».

— On n'a pas le droit de s'y poser.

— On se posera quand même, dit Malko.

Le silence retomba. L'appareil survolait le désert, tout près de la côte, et le vacarme était infernal. Malko ignorait encore ce qu'il allait faire. Il consulta sa Seiko-Quartz. Sept heures et demie. Il avait encore le temps. Les entrepôts et les docks de Dubaï apparurent dans le lointain, puis le ruban plus clair du « creek », perpendiculaire à la mer. L'appareil descendit un peu plus. Le pilote se tourna vers lui et hurla :

— Si vous y tenez absolument, je peux me poser là.

Il désignait un espace libre de caisses sur le quai, en face de l'*Intercontinental*. Les gens commençaient à lever la tête vers l'appareil.

— Allez-y, dit Malko.

Le pilote se laissa tomber comme une pierre, remit les gaz au dernier moment et se posa en douceur. Malko sauta aussitôt à terre.

— Chris, venez avec moi. Milton, vous restez là.

Il partit en courant avec Chris Jones, louvoyant entre les empilements de caisses. Le rotor de l'appareil tournait toujours, et une foule de curieux commençait à s'agglutiner autour. Partout on chargeait ou on déchargeait des « dahos ». Des équipages mangeaient à bord. Malko arriva essoufflé en face du *Carlton Tower*, là où il avait vu Tania. C'était le seul endroit où il y avait un espace libre le long du quai. Un « daho » venait de partir. D'après son emplacement, c'était celui où Tania la Libanaise comptait des amis. Étrange coïncidence ! Ses voisins chargeaient. Après avoir essuyé une douzaine d'échecs, Malko trouva enfin un marin parlant un peu d'anglais. Il demanda où était parti le boutre. L'autre eut un geste évasif.

— *Gone, five minutes.*

— *Where ?*

Le marin eut un grand rire.

— *India. Gold.*

Puis il replongea dans ses caisses. Malko réfléchissait. Ce pouvait être un vrai « gold-boat » parti en Inde, mais aussi le « daho » des terroristes. Impossible d'en apprendre plus sur place. De toute façon, l'hélicoptère allait plus vite. En volant très bas, si le « gold-boat » se

dirigeait vers Umm Shaïf, ils le repéreraient. Ensuite, on verrait... Malko courait déjà vers l'hélicoptère. Il était temps, une voiture de police venait de s'arrêter le long du « creek ». Ils regagnèrent l'appareil qui s'éleva à la verticale. Le pilote plongea aussitôt vers la mer.

— Où va-t-on ?

— Umm Shaïf, dit Malko.

Il lui expliqua ce qu'ils cherchaient. Le pilote hocha la tête.

— S'ils sont partis sur l'Inde, ils suivent un cap nord-est vers le détroit d'Ormuz. S'ils vont à Umm Shaïf, c'est la route opposée : presque plein ouest.

Le silence retomba dans la machine qui volait maintenant à deux cent pieds au-dessus de la mer. Il y avait très peu de bateaux. Malko écarquillait les yeux. Le pilote se tourna vers lui.

— On le repère facilement à cause du sillage. Si c'est un « gold-boat » il file à quarante nœuds. Ils ont deux moteurs trafiqués. Sacrés bateaux.

Pour le moment, il n'y avait en vue que des pétroliers et de vieux « dahos » se traînant à cinq nœuds. L'hélicoptère filait plein nord. Il y avait plus d'une heure de vol jusqu'à Umm Shaïf. Malko se demanda s'il n'était pas victime de son imagination. Il était peut-être en train de courir après une ombre. Le pilote le poussa soudain du coude.

— Regardez, on dirait...

Malko regarda à gauche de l'avant, aperçut un sillage blanc. Au-dessus de la mer, s'étendait une curieuse nappe irisée, totalement opaque. Le pilote descendit encore, les yeux rivés sur le sillage, jeta un coup d'œil à la carte accrochée à son genou droit.

— Je ne sais pas si c'est celui-là, fit-il, mais il va vite...

Pourtant l'hélicoptère le rattrapait. Tout à coup, il n'y eut plus rien devant eux qu'une grande nappe blanche. Jim Mahoney jura.

— *Shit !* Le brouillard !

Malko n'en revenait pas. Du brouillard dans le Golfe Persique ! Ils ne voyaient plus rien, comme s'ils volaient dans un gigantesque paquet de coton ! Sensation étonnante. On ne distinguait même plus la mer.

L'hélicoptère se mit à monter, émergeant finalement en plein soleil au-dessus de la nappe blanche qui avait quelques centaines de mètres d'épaisseur. Jim Mahoney écarta son micro.

— Qu'est-ce qu'on fait ? C'est comme ça presque jusqu'à Umm Shaïf. En cette saison, c'est fréquent. Tous les autres doivent attendre pour décoller, à Abu Dhabi. La nappe de brouillard s'étend sur tout le nord. Cela se lève vers les dix heures, quelquefois plus tard même.

— On ne peut pas voler dedans ?

— Non, je ne suis pas équipé. Et puis c'est trop dangereux. Il y a

les avions si on est haut et les pétroliers si on est bas. Faut attendre...

— Le « daho » que nous avons aperçu suivait la route pour aller à Umm Shaïf ?

— Oui. Mais il peut aussi faire de la contrebande avec l'Iran. Dans ce cas, c'est sa route. Pourtant, ils n'utilisent pas les « dahos » rapides qui coûtent très cher...

Donc, cela pouvait être les terroristes... Malko pensa soudain à quelque chose qui le soulagea.

— Si le brouillard est au départ d'Abu Dhabi, le cortège officiel ne pourra pas décoller non plus ?

— Cela dépend, expliqua le pilote. Ils prennent souvent de petits avions jusqu'à l'île de Pas. À cinq minutes en hélico d'Umm Shaïf.

— Combien de temps avec le « gold-boat » jusqu'à Umm Shaïf ?

— Deux heures et demie, de Dubaï, à pleine gomme.

— Nous n'avons pas le choix, dit Malko, il faut y aller. Volez au-dessus du brouillard jusqu'à la position approximative d'Umm Shaïf. Dès qu'on sera au-dessus, il faudra tenter de descendre. Même si on n'y voit rien...

Le pilote haussa les épaules.

— Comme vous voulez, mais je vous signale que je n'ai pas beaucoup de fuel. On va se retrouver à la nage...

Le silence retomba comme l'appareil filait au-dessus de la nappe de brouillard qui semblait s'étendre à l'infini. Quarante minutes s'écoulèrent. Le pilote consultait sa carte de plus en plus souvent. Finalement, il commença à tourner en rond. Par une déchirure du brouillard, Malko aperçut fugitivement une plate-forme numérotée, un puits *offshore*, qui ressemblait à un gros champignon plat.

— Posez-vous là, dit-il. On se repérera.

Le pilote revint sur ses pas, le brouillard s'était refermé.

— C'est dingue ! grommela-t-il.

L'appareil commença à descendre très lentement, dans une purée de pois totale. Tous retenaient leur souffle. On n'y voyait pas à un mètre. Le pilote se tourna vers Malko.

— Si on heurte la plate-forme, nous sommes tous morts.

Personne ne répondit. Les secondes passaient interminables. L'altimètre était voisin de zéro. Tout à coup, le pilote donna un brusque coup de palonnier, et l'hélicoptère fila de côté comme un crabe. Malko aperçut une structure métallique. Ils avaient failli la heurter. De nouveau le brouillard se déchira quelques secondes et il vit la plate-forme au-dessous d'eux. Palonnier, glissade. Dans un ultime effort, le pilote posa l'appareil sur la plate-forme de bois dominant le puits et s'essuya le front.

— Moi, je ne bouge plus, annonça-t-il. Vous continuerez vos conneries à la nage.

Autour, le brouillard s'était refermé. Ils dominaient la mer d'une vingtaine de mètres. Un gros numéro s'étalait sur le puits : 24.

CHAPITRE XVIII

Le silence était absolu, troublé seulement par le bruit des vagues se brisant sur les poutrelles métalliques. Le pilote avait arrêté le rotor. Il était penché sur sa carte :

— Nous sommes à Zakum, dit-il. Vingt minutes de vol d'Umm Shaïf.

— Il faut repartir, dit Malko, le « gold-boat » n'est pas gêné par le brouillard, lui. Nous ne pouvons pas prendre le risque...

Le pilote haussa les épaules.

— OK, mais si on se casse la gueule, vous l'aurez voulu.

Déjà le rotor tournait. L'hélicoptère s'éleva et perça vite la couche de brouillard, filant vers l'ouest. Peu à peu, la mer apparaissait par plaques. Le brouillard se dissipait. Malko, penché sur sa gauche, vit paraître soudain une tache plus sombre dans le scintillement des vagues et cria au pilote de faire demi-tour. Le Bell revint sur ses pas et commença à se laisser doucement glisser dans le brouillard. Vingt mètres avant le niveau de la mer, la nappe se déchira complètement. Malko poussa un rugissement de joie : presque en dessous d'eux se trouvait un « daho » ventru, comme ceux de Dubaï ! Immobile, à l'ancre.

— Rapprochez-vous ! cria-t-il au pilote.

L'hélicoptère commença à faire des tours, à quelques mètres de l'eau. Le gros « daho » semblait vide. Soudain, au troisième passage, Malko aperçut une tache claire dans le cockpit arrière. Les cheveux blonds de Beata Steiner.

L'hélicoptère se maintenait au-dessus du bateau dans un vacarme effroyable. Malko allait demander de descendre encore plus, lorsque la jeune femme surgit de l'intérieur, une Kalachnikov à la hanche, visant l'hélicoptère. Il entendit le pilote jurer, dégageant brusquement sa machine. La rafale partit, et il vit le corps de la jeune femme secoué par les détonations. Elle continua à tirer, alors qu'ils étaient déjà beaucoup plus loin. D'autres hommes surgirent de l'intérieur du « daho », armés eux aussi.

— *God damn !* fit Jim Mahoney. Vous aviez raison. Un peu plus, on allait au tapis... Mais qu'est-ce que fait ce bateau ici ? Et ces

types ? Qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Les autres sont probablement partis, dit Malko. Des nageurs de combat, sûrement. Préparer le sabotage, d'Umm Shaïf. Il ne faut pas grand-chose. Un pylône qui saute et tout explose. Avec le sheikh Zayed et le sultan Kabouz. Allez, on file sur Umm Shaïf.

Cette fois, le pilote ne se fit pas prier. L'hélicoptère volait au-dessous de la nappe de brouillard, au ras de la mer. Chris Jones poussa soudain un cri :

— Les voilà !

Malko baissa les yeux et vit plusieurs formes qui ressemblaient à un banc de dauphins, nageant une dizaine de mètres au-dessous de la surface de la mer. Huit plongeurs, dont trois poussaient devant eux des scooters sous-marins.

Invulnérables. Il aurait fallu des grenades sous-marines. Ils tournèrent un peu autour d'eux, puis Malko aperçut dans le lointain une structure s'élevant au-dessus de la mer, beaucoup plus grosse que les puits qui l'entouraient : le complexe d'Um Shaïf. Là où devaient se trouver le sheikh et son invité. À la vitesse où ils nageaient, ils auraient atteint la plate-forme dans peu de temps.

Ce raid audacieux n'était rendu possible que par l'absence totale de protection du complexe pétrolier. Pas un hélicoptère, pas un navire de protection, pas un nageur sous-marin. Umm Shaïf était totalement ouvert. Le Bell de Malko était maintenant presque au-dessus de la structure en T. Des hélicoptères se trouvaient déjà sur les trois plates-formes d'atterrissage. Le cortège officiel était arrivé. Ils survolèrent une grande torche brûlant le gaz du gisement.

— Descendez ! cria Malko au pilote.

Jim Mahoney obéit. On distinguait nettement les gens sur les plates-formes. Malko aperçut le groupe des officiels, la tête levée, en train de se diriger vers le « riser », une des composantes du complexe qui aspirait le pétrole des divers puits. On voyait nettement l'escorte du sheikh Zayed, armée jusqu'aux dents. Certains des gardes commençaient même à brandir leurs armes vers l'appareil où se trouvait Malko.

— Entrez en contact avec eux, demanda ce dernier. Qu'on appelle le colonel Haddad. C'est urgent. Le complexe va sauter.

Le pilote parlait déjà dans son micro. Une voix arabe retentit dans le haut-parleur. Le pilote traduisit pour Malko.

— Ils veulent que nous partions. Il est interdit de survoler le complexe pendant la visite officielle. Ils menacent de tirer sur nous.

— Insistez, fit Malko. Il faut parler à Haddad. Dites-leur que des nageurs sous-marins se préparent à faire sauter le complexe.

Le pilote transmit, tout en tournant au-dessus d'Umm Shaïf. La visite s'était arrêtée et tout le monde observait l'hélicoptère. Malko

aperçut soudain les silhouettes des nageurs de combat de Beata Steiner. Ils grenouillaient à quelques mètres de la surface, près d'une des « pattes » d'un des énormes piliers d'acier remplis de ciment de trente pouces de diamètre, supportant la structure du « riser ». Que ce pilier saute et tout l'ensemble risquait d'exploser et de s'abîmer dans la mer, déséquilibré.

L'hélicoptère fit un brusque écart. Collé à son siège, Malko aperçut deux gardes, l'arme à l'épaule, tirant sur le Bell !

— Ils sont fous ! hurla-t-il, ivre de rage. Ils ne voient pas que le danger vient d'en dessous !

L'hélicoptère avait plongé en dessous du niveau de la plate-forme, tournant autour, au ras des flots. On continuait à tirer sur eux. Une balle traversa le plexiglas du cockpit. Le pilote se tourna vers Malko.

— Moi, je ne reviens pas, je tiens à ma peau !

Malko aperçut un puits à moins de cinq cents mètres.

De là, il pourrait peut-être enfin communiquer.

— Allez vous poser là-bas, dit-il.

Jim Mahoney ne se le fit pas dire deux fois. L'hélicoptère remonta et atterrit doucement sur la plate-forme en bois. Le pilote essuya son front. Malko regardait le complexe s'attendant à chaque seconde à le voir exploser. C'était un comble : son hélicoptère avait servi de diversion aux terroristes. Pendant que les gardes tiraient sur lui, ceux-ci préparaient tranquillement l'explosion. Le pilote, écouteurs aux oreilles lui cria tout à coup !

— Le colonel Haddad est en ligne !

Malko lui arracha presque le micro. Au milieu des crachouillis, il entendit vaguement le colonel jordanien hurler « *Who are you ?* »

— Ici, Malko Linge, cria Malko à son tour. L'ami de Mr. Nader. Des terroristes sont en train de faire sauter un des piliers du « riser ». Tout va exploser. Vous m'entendez ?

— Où sont-ils ? cria le colonel.

— Sous l'eau. Vous pouvez les voir.

Il n'y eut plus rien dans le micro. Le colonel venait de se ruer pour voir ce qui se passait. Malko observa un remue-ménage sur la passerelle reliant les différents éléments du complexe et ordonna au pilote :

— Redécollez. Ils ne tireront plus sur nous.

Jim Mahoney n'était pas chaud. Mais, effectivement, lorsqu'ils arrivèrent au-dessus du complexe, une douzaine de gardes étaient penchés au-dessus de la rambarde de protection, tirant vers les silhouettes qu'on devinait à quinze mètres sous la mer. Totalement inefficaces, les petits geysers qui jaillissaient de la mer ne risquaient pas de leur faire de mal.

On leur fit signe de la plate-forme. Visiblement, il y avait du

flottement. Le pilote descendit encore, et Malko aperçut enfin le kouffieh du colonel jordanien. Au même moment, il vit les nageurs de combat qui commençaient à s'éloigner du « riser ». Ils avaient terminé. Il s'empara du micro et cria en anglais.

— Évacuez le « riser ». Vite. Tout va sauter.

Pendant quelques secondes, il eut l'impression qu'on ne l'avait pas entendu. Puis les innombrables haut-parleurs répartis sur tous les points du complexe commencèrent à cracher des ordres en arabe. Dans la salle des ordinateurs le colonel Haddad avait composé le « 15 » sur le réseau intérieur téléphonique et enfin donné l'alerte ! Les dichdachas commencèrent à courir vers les deux plates-formes d'hélicoptères. Le cortège officiel, le sheikh Zayed en tête, suivi par son hôte. Les gardes continuaient à vider leurs chargeurs dans l'eau, comme si cela aurait pu changer quelque chose. L'hélicoptère tournait en rond. Les nageurs s'éloignaient à toute vitesse vers le « gold-boat ». Le sheikh Zayed était en train de monter l'escalier métallique extérieur au building de l'ordinateur, lorsqu'une formidable explosion fit trembler l'air. Une colonne liquide monta de la mer, à l'emplacement du « riser », entraînant les soldats qui tiraient toujours. Presque aussitôt, une gerbe de flammes jaillit des « pipes » déchirés par l'explosion, enveloppant le « riser » d'une nappe rouge où périrent instantanément une douzaine de personnes. Si Malko n'avait pas averti le colonel Haddad, le sheikh et le sultan d'Oman auraient été pris dans les flammes... Ceux-ci se mirent à monter encore plus vite l'escalier. Le rotor du gros hélicoptère tournait déjà.

Une seconde explosion fit jaillir un autre geyser et tout le « riser » s'effondra lentement dans la mer au milieu d'un bouillonnement de flammes, de vapeur et de gaz enflammé, achevant de carboniser ceux qui avaient échappé à la première explosion.

Désarticulé, le complexe commençait à craquer de toutes parts. Heureusement, la partie où se trouvait Zayed était éloignée de cinquante mètres du « riser ». Malko aperçut le sheikh et son invité manquant de peu une grue ! Moralement, il poussa un « ouf ». Rien de ce qui pouvait arriver maintenant n'était vraiment important. L'hélicoptère de Zayed s'éloignait à tire-d'aile vers la terre. Les soldats continuaient à tirer dans l'eau. Des jets d'eau puissants jaillirent des canons à eau installés près des générateurs, essayant d'enrayer l'incendie. Partout, on fermait des vannes, on luttait contre le feu. Deux autres hélicoptères s'envolèrent avec les personnalités. Le colonel Haddad était dans l'un d'eux. Les flammes continuaient à tordre les structures de métal du « riser » au milieu d'explosions, de jets de feu plus modestes, concurrençant la tuyère. La radio crachota. Le colonel Haddad demandait où allaient les terroristes.

Malko le lui expliqua. Précisant qu'ils se trouvaient dans un

« gold-boat » ultra-rapide.

— Nous nous en occupons ! cria le Jordanien. Essayez de les suivre.

C'était tout ce qu'ils pouvaient faire. Le pilote avait compris. Ils filèrent vers l'est. Maintenant, le brouillard était complètement dissipé et on distinguait les dizaines de puits reliés à Umm Shaïf par une forêt de pipe-lines sous-marins.

Malko repéra facilement le « gold-boat ». Il avançait rapidement vers les plongeurs. Beata Steiner sortit sur le pont dès qu'elle les vit, commençant tout de suite à tirer sur eux.

Un peu plus loin, le « gold-boat » stoppa, et Malko vit les plongeurs remonter à bord sous la protection des armes automatiques de l'équipage. Impossible d'intervenir. Aussitôt, le bateau mit le cap au nord, fonçant vers la côte iranienne, à plus de trente-cinq nœuds. Il lui fallait moins de vingt minutes pour atteindre les eaux territoriales iraniennes. Malko continuait à suivre, à distance respectueuse, scrutant anxieusement le ciel pour apercevoir les hélicoptères armés du colonel Haddad ou les Mirages de l'aviation abu-dhabienne.

En vain.

Le cœur serré par la rage, il vit le « gold-boat » s'éloigner. C'était à eux de faire demi-tour. Ils demeurèrent immobiles quelques instants, tandis qu'un gros pétrolier défilait en-dessous d'eux, en route vers le détroit d'Ormuz. Le « gold-boat » se perdit dans la brume de chaleur. Dans moins d'une heure, il serait en sécurité à Bandar Chahpour.

Fou de colère Malko ordonna au pilote de faire demi-tour. Alors qu'ils étaient encore à trente minutes des côtes abu-dhabiennes, ils furent croisés par trois Mirages volant en rase-mottes, les ailes chargées de missiles. Un peu tard.

L'incendie d'Umm Shaïf créait une colonne de fumée noire visible à cent kilomètres à la ronde. Quel panache pour le sultan Kabouz ! Il s'en souviendrait, de son voyage ! Le complexe était inutilisable pour six mois au moins...

* * *

Le colonel Haddad jaillit de la baraque en bois et courut vers l'hélicoptère qui se posait dans un nuage de poussière. Malko ne pouvait plus parler. L'Abu-dhabien le prit dans ses bras et le serra de toutes ses forces, lui disant quelque chose en arabe. Dans les moments d'émotion, l'anglais n'était pas suffisant. Jim Mahoney sauta à terre à son tour et inspecta sa machine. Il s'immobilisa soudain à l'arrière et vint arracher Malko à l'étreinte du colonel.

Il y avait deux petits trous dans l'hélice de stabilisation... Le pilote secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que fait votre fiancée en ce moment, dit-il, mais au Viêt-Nam, j'ai vu des types exploser pour moins que ça.

Malko contemplait les deux petits trous dans le métal. Préférant s'abstenir de penser à Alexandra-la-volage. Pour une fois, une de ses infidélités aurait servi à quelque chose.

CHAPITRE XIX

Une double haie de soldats en armes jalonnait le chemin menant de l'entrée au Palais de la Mer. Des visages farouches sous les kouffiehs, des uniformes impeccables pour une fois. Les regards glissaient, indifférents, sur la Rolls Royce bleue avançant lentement à la suite du cortège officiel. Chaque véhicule avait été soigneusement fouillé à l'entrée par des troupes d'élite sous le commandement personnel du colonel Haddad. La Rolls franchit un ultime barrage et tourna à gauche pour s'arrêter au bord d'une esplanade sablonneuse entre le palais du sheikh Zayed et la mer. D'autres soldats fermaient hermétiquement ce périmètre. Plusieurs dizaines d'invités étaient déjà là, debout, alignés sous le soleil. En face, il n'y avait qu'un seul homme avec des pantalons bouffants et une sorte de justaucorps, appuyé sur un long sabre légèrement recourbé, le visage barré d'une grosse moustache noire.

Le bourreau officiel des Émirats Arabes Unis.

Mandy Brown, assise à l'arrière de la Rolls avec Malko, se serra contre lui.

— J'ai peur, dit-elle. J'ai jamais vu ça. On sort de la voiture ?

— Non, dit Malko, aucun étranger n'est admis en principe. Nous sommes ici à cause d'une faveur spéciale du sheikh Zayed mais il ne faut pas nous afficher. Notre chauffeur est un homme du colonel Haddad. Il ne dira rien.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'attentat manqué. Chris Jones et Milton Brabeck étaient retournés aux États-Unis. Malko en aurait bien fait autant sans l'insistance du colonel Haddad qui l'avait « invité » ainsi que Mandy Brown à rester quelque temps à Abu Dhabi en tant qu'hôte officiel du sheikh Zayed. Période qu'ils avaient utilisée à visiter le désert et à faire l'amour. Bien entendu, Mandy Brown avait récupéré son passeport. Toto le lui avait remis au cours d'un dîner avec Malko. Renonçant ostensiblement à son idylle. Maintenant, ils connaissaient tous les restaurants d'Abu Dhabi... On n'avait jamais retrouvé le « gold-boat » de Beata Steiner et ses complices. Umm Shaïf avait brûlé deux jours, et les coupables arrêtés avaient été condamnés, après un procès islamique et éclair, à la peine de mort. Sans qu'un mot

de toute l'affaire ne paraisse dans les journaux. Pour les Abu-dhabiens, l'explosion du complexe d'Umm Shaïf était due à un malheureux hasard.

— Regarde, dit Mandy Brown.

Un fourgon grillagé venait de stopper. Les soldats ouvrirent les portes et firent descendre les prisonniers, les mains liées derrière le dos. D'abord, les quatre Iraniens, puis le capitaine Numeiry, puis Amina, la Palestinienne, enfin le sheikh Khalid Bin Rashid.

— *My God !* soupira Mandy Brown.

Elle était particulièrement sexy avec une robe de jersey blanc boutonnée dans le dos, moulant ses formes parfaites comme un gant, et sa queue de cheval. Tournant presque le dos à Malko, elle contemplait le spectacle avidement. Cela ne dura pas longtemps. Le bourreau prit le premier Iranien par l'épaule et le força à s'agenouiller, la tête face au public. Sans même lui bander les yeux. Il passa derrière lui et leva son sabre.

Ce fut si rapide que Malko ne vit même pas le mouvement du sabre. Comme un « drive » de golf. Déjà, la tête avait roulé à deux mètres sur le sol. Mandy poussa un petit cri. D'un mouvement involontaire, sa croupe se serra contre le ventre de Malko, et elle attira une de ses mains dans les siennes, se faisant encercler la taille.

— C'est horrible, murmura-t-elle.

Mais elle ne tournait pas la tête, fascinée par l'abominable spectacle.

C'était au tour du second Iranien qui se laissa tomber à genoux, criant quelque chose qui ne devait pas être une supplication. De nouveau, le sabre fendit l'air, lui tranchant la nuque comme si cela avait été du beurre. Au moment où la tête roulait à terre, Malko sentit Mandy Brown se rejeter en arrière avec force, s'incrutant violemment contre lui. En même temps la main qui tenait la sienne remonta, la plaquant contre sa poitrine. La jeune femme respirait lourdement, la bouche ouverte.

Le chauffeur ne les regardait pas. Le contact de cette chair tiède ne laissait pas Malko indifférent. Instinctivement il serra un peu la jeune femme contre lui. Elle était de guingois sur la banquette de cuir, les genoux repliés, ses escarpins blancs tranchant sur ses jambes bronzées. Le troisième Iranien était résigné. Il se laissa faire, sans un regard pour les deux corps qui gisaient à terre, en deux morceaux. Ceux qui avaient été ses camarades... Quand le sabre s'abattit, Mandy Brown tourna vers Malko un regard vide, étrange, qu'il ne lui avait jamais vu. Il sentait son cœur battre à se rompre. Un silence de mort régnait dans la voiture et dehors. Aucune exclamation, aucune réaction. Le bourreau faisait son travail comme à l'entraînement, sans le moindre signe d'émotion.

Malko réalisa soudain que les reins de Mandy s'agitaient doucement contre lui. Une oscillation imperceptible. Doucement, il défit quelques boutons de la robe dans le dos et glissa la main contre sa peau nue. Mandy frissonna, rejeta la tête en arrière. Lorsque les doigts de Malko effleurèrent la pointe d'un sein, elle eut une véritable secousse électrique. C'était peut-être aussi parce que la tête du quatrième Iranien venait de se détacher de son tronc et de rouler dans le sable après une gracieuse trajectoire. Le bourreau prenait quelques instants de repos, la pointe de son sabre plein de sang enfoncée dans le sol.

Mandy Brown se pencha en avant, comme pour mieux voir, faisant encore plus saillir sa croupe. Malko aperçut à travers les boutons le tissu blanc de son slip. Il retira sa main de la sienne et la posa sur sa hanche. Le corps tiède et élastique serré contre le sien, cette ambiance insolite finissant par vaincre l'horreur du spectacle. Son violent désir parvenait à balayer tout le reste. Étant donné leur position Mandy Brown ne pouvait pas l'ignorer. Il eut soudain l'audace de dégager sa virilité. Mandy Brown, sans un mot, envoya une main et noua ses doigts autour de lui. Ils demeurèrent ainsi n'osant pas aller plus loin. Mais personne ne les regardait.

Le capitaine Numeiry se laissa traîner par le bourreau jusqu'à l'emplacement qu'il avait choisi. D'une légère poussée, on le fit tomber à genoux.

Malko remonta doucement le jersey blanc de la robe, découvrant les jarretelles blanches tenant les bas couleur chair qui se confondaient presque avec la peau bronzée.

Un des escarpins blancs tomba sur la moquette sans un bruit. Il défit encore quelques boutons, écarta le léger nylon blanc du slip. Mandy Brown se tourna un peu plus pour l'aider. Il lui fallut seulement un mouvement imperceptible pour s'engloutir dans la jeune femme. Elle était brûlante et ouverte.

Mandy Brown poussa un gémissement étouffé, et ses reins s'avancèrent vers Malko tandis que le haut de son corps plongeait en avant. Son visage s'écrasa contre la glace fermée comme si elle n'avait pas voulu perdre une miette du spectacle. La tête chauve du capitaine Numeiry, détachée du corps replet, semblait la regarder de ses yeux morts, posée sur le sable à quelques mètres de la Rolls.

Le sabre avait rempli une fois de plus son office. Avec une férocité méticuleuse et presque surréaliste. Maintenant, Malko était plongé de toute sa longueur dans Mandy Brown. Il ne bougeait pas, cherchant à ne pas exploser tout de suite. Même le chauffeur ne pouvait être certain de ce qu'ils faisaient. Tout ce qu'on voyait, c'était un bout de jarretelle blanche et deux corps serrés l'un contre l'autre. Elle redressa son buste pour qu'il puisse lui caresser la poitrine de sa

main glissée sous sa robe. De nouveau, elle tourna la tête vers lui : ses yeux avaient une expression, troublée, sa bouche était ouverte, ses narines palpitaient.

— Ils vont la tuer aussi ?

Le bourreau entraînait la Palestinienne boiteuse vers le lieu de son supplice.

— J'en ai peur, fit Malko.

— C'est horrible, soupira Mandy Brown.

Cette fois, il y eut une variante. La Palestinienne s'agenouilla. Le bourreau, délaissant son sabre, sortit un gros revolver de son étui et le braqua sur la tête de la coupable.

La détonation claqua aussitôt faisant vibrer les vitres de la Rolls, et la Palestinienne tomba en arrière, tuée sur le coup d'une balle en pleine tête.

Il sembla à Malko que la croupe ronde s'incrustait encore plus contre lui, comme pour l'enfoncer davantage dans son ventre.

Il sentait Mandy palpiter, les pointes de ses seins étaient dures comme du marbre. D'une voix absente, elle dit :

— Serre-moi. Fort.

Il la prit aux hanches, la violant encore plus. Mandy Brown se mordit les lèvres pour ne pas hurler. Jamais elle n'avait ressenti une telle sensation. Comme si son ventre était plein d'une lave brûlante. Elle se moquait du chauffeur, des spectateurs, des dichdachas blanches et même des corps recroquevillés dans le sable. Seule, la lame du sabre, traversant l'air pour trancher une vie, la fascinait, la bouleversait. Viscéralement.

Le sheikh Khalid Bin Rashid s'avança, poussé par le bourreau. Livide, la tête baissée. Ses longs cheveux noirs lui donnaient l'air encore plus jeune. Au moment où le bourreau appuyait sur son épaule pour le forcer à s'agenouiller, il leva la tête, regardant la foule comme pour y chercher un réconfort. Son regard s'arrêta sur la Rolls Royce, le seul véhicule présent. Malko sentit Mandy Brown se raidir et frissonner.

— Il nous regarde ! dit-elle.

Le sheikh ne pouvait rien voir à cause des vitres teintées. Il lutta quelques secondes contre la poigne du bourreau, puis, dans un sursaut d'orgueil tomba de lui-même à genoux. Mais son regard continuait à être rivé à la Rolls. Mandy gémit, comme si on lui faisait mal.

— Oh, my God ! Il va le...

Pour Khalid Bin Rashid, le bourreau dérangeait légèrement l'ordonnance de l'exécution, attendant un peu, comme pour mieux permettre aux spectateurs de se pénétrer de sa forfaiture. Le jeune sheikh interpréta peut-être cela comme une clémence de dernière seconde. Il redressa les épaules, fixant toujours la Rolls.

Sans voir le sabre du bourreau déjà levé derrière lui.

Mandy Brown poussa un drôle de soupir. Juste au moment où la lourde lame d'acier s'abattait presque à la verticale sur la nuque du sheikh Khalid. Malko sentit les muscles les plus secrets de Mandy se contracter autour de lui, ses hanches furent agitées d'une brusque ondulation, et elle tomba, le visage en avant sur la banquette, avec un cri rauque de bête qu'on égorge.

En même temps que la tête du sheikh Khalid roulait dans le sable à côté des autres.

Malko n'avait pu se retenir. Il explosa dans le ventre offert. Lentement, très lentement, le corps sans tête de Khalid Bin Rashid, l'homme qui avait cru pouvoir s'allier au diable, s'inclina en avant, précédé du jet de sang des deux carotides. Il sembla à Malko que les mains liées dans son dos avaient encore des soubresauts.

Mandy Brown, le visage enfoui dans le cuir de la Rolls continuait à jouir par saccades, comme un moteur qu'on n'arrive pas à arrêter. Malko se retira d'elle sans même qu'elle s'en aperçoive. Le chauffeur passait déjà une vitesse. Le spectacle était terminé. La justice islamique était passée. La Rolls défila lentement le long des dichdachas blanches et des visages sévères.

Ce n'est que la grille du palais franchie que Mandy Brown sembla revenir à elle, tournant vers Malko des yeux à l'expression floue, la poitrine encore soulevée par l'émotion. Son pied chercha sa chaussure tombée et elle la remit. La Rolls filait dans Al-Salam Street.

— C'était affreux, dit-elle soudain. Jamais plus je n'assisterai à une exécution.

FIN



-
- [1] Puis-je vous aider ?
- [2] Environ trois cent cinquante francs.
- [3] Saleté !
- [4] La longue robe blanche portée par les Arabes.
- [5] Voir SAS no 58, *Piège à Budapest*.
- [6] *SAS Kill Henry Kissinger, Les Pendus de Bagdad, Massacre à Amman, Mort à Beyrouth*.
- [7] Oui.
- [8] Services spéciaux israéliens.
- [9] SAS no 56, *Opération Matador*.
- [10] Boutres.
- [11] Chéri.
- [12] J'en ai marre !
- [13] Demain, si Dieu le veut.
- [14] Middle East Airlines.
- [15] Ici, en parsi.
- [16] En français on dirait « Ça c'est un mot de cinq lettres ».
- [17] À plat ventre !
- [18] Oui, Oui.
- [19] Lâchez vos armes !
- [20] Couchez-vous.
- [21] S'il vous plaît, ne le dites pas à ma femme !
- [22] Douteux.